UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04340 1843

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LA CONTEMPLATION
CHRÉTIENNE

OUVRAGES DE DOM S. LOUISMET

---

(1) *Essai sur la Connaissance mystique de Dieu.* — Mame. Tours. 4 francs.

(2) *La Vie mystique.* — Mame. Tours. 5 francs.

(3) *Miracle et Mystique.* Téqui. Paris.

(4) *La Contemplation chrétienne.* (Le présent volume.)

(5) *Le Mystère de Jésus.*

(6) Pour faire suite au précédent : *L'Initiation mystique.* — (En préparation.)

On peut se procurer soit le texte anglais, soit la traduction allemande de ces ouvrages en s'adressant à l'auteur, à l'Abbaye de Buckfast, Devon, Angleterre. Une traduction flamande et une espagnole sont en cours de préparation.

Dans son numéro de Septembre 1921 la VIE SPIRITUELLE donne cette appréciation des volumes anglais déjà parus de l'œuvre de Dom S. Louismet :

« Ces ouvrages constituent un bel effort pour ramener les âmes à la notion et à la pratique de la vraie et saine mystique ; et se rattachant par là au mouvement de sage réaction inaugurée dans cette revue... Il souligne d'une manière très ferme l'unité de la vie spirituelle... Nous applaudissons à la tâche que s'est fixée Dom Louismet et à la part de l'œuvre déjà réalisée. Avec la REVUE DES JEUNES, nous louons « l'accent chaud et pénétrant qui caractérise ces volumes, le « charme du style direct et facile et cependant élo- « quent de cette éloquence ardente, dédaigneuse de « toute rhétorique, où l'on sent une âme d'apôtre qui « vous presse d'adhérer aux seuls vrais biens. »

XIV 6

LA

CONTEMPLATION

CHRÉTIENNE

PAR

Dom S. LOUISMET O. S. B.

(*Traduit de l'anglais par l'auteur sur sa 3e édition*)

(4)

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS
TRANSFERRED

PARIS-VIe

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE

—

1923

Tous droits réservés par l'auteur

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Cum permissu Superiorum Regularium

NIHIL OBSTAT :

F. Thomas BERGH O. S. B.
Censor deputatus.

IMPRIMATUR :

Edm : Canon SURMONT
Vic. Gen.

Westmonasterii, die 28 Martii, 1920.

PRÉFACE

La vraie notion de la Contemplation Chrétienne a tout autant besoin d'être débrouillée et ramenée à son sens propre et traditionnel que celle de la vie mystique. Elle n'a pas moins souffert que celle-ci des mauvais traitements des écrivains modernes. Dans leur inintelligence, ils l'ont rétrécie et en ont fait presque un épouvantail, alors que, en elle-même, la contemplation chrétienne est bien la chose la plus belle, la plus grande, la plus douce et la plus facile qui soit au monde : obligatoire pour tous, quoique non pas dans une mesure égale ou sous des formes identiques ; et

aussi nécessaire au chrétien, à toutes les étapes de sa vie spirituelle, que la respiration à tous les êtres animés, quels que soient et leur âge et la place qu'ils occupent dans l'immense champ de la vie.

Dans ce nouveau traité nous prenons la contemplation chrétienne dans son sens le plus large, telle qu'elle est comprise par saint Thomas dans sa SOMME THÉOLOGIQUE (Secunda, Secundae, *questions* 179 à 182) *et par saint François de Sales, dans son* TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, *Livre* VI, *chapitre* VI, *où il s'exprime en ces termes : « Pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouïr la sainte parole, de faire des devis et colloques spirituels avec les autres, à la façon des anciens anachorètes, de lire des livres dévots, de prier, méditer, chanter des cantiques, former des bonnes pensées ; pour cela, la sainte contemplation étant la fin et le but auquel*

tous ces exercices tendent, ils se réduisent tous à elle ; et ceux qui les pratiquent sont appelés contemplatifs, comme aussi cette sorte d'occupation est nommée vie contemplative. »

Nous nous proposons de décrire la contemplation sous toutes ses formes, à tous ses points de vue, à tous ses degrés, depuis ses tout petits commencements jusqu'à ses élans les plus sublimes, ainsi que la part qu'y prennent respectivement l'esprit et le corps du contemplatif.

C'est une vérité élémentaire, mais qui a besoin d'être rappelée, que tout chrétien arrivé à l'âge adulte, devrait être, dans une certaine mesure, un véritable contemplatif, un adepte sincère et convaincu de l'art de s'entretenir aimablement avec Dieu; quels que soient d'ailleurs sa condition, ses occupations, ses dons naturels, ses talents ou leur absence. Pour se convaincre de cette importante vérité, il n'y

a qu'à considérer l'état de grâce du chrétien et tout ce que cet état suppose, à savoir : l'union vitale de cet homme avec le Christ, la présence en lui du Saint-Esprit, la grâce de la prière multiforme (spiritum gratiae et precum. Zach., XII, 10) ; *les vertus infuses, théologiques et morales avec les sept dons ; enfin le libre accès aux trésors des sacrements, de la sainte liturgie, des divines Écritures, des Vies des Saints et de leurs écrits ; pour ne rien dire des innombrables grâces actuelles qui pleuvent sur lui tout le long du jour.*

Cela étant, pourquoi donc y a-t-il, de nos jours, si peu de chrétiens qui s'adonnent à la contemplation?

Il n'est que trop vrai que, pour beaucoup d'entre eux, la raison en est tout simplement dans la tiédeur de leurs dispositions. Ils sont chrétiens de nom mais ne se prennent pas au sérieux. Disons-le

en versant des larmes (Philip. III, 18) : *Dieu est la dernière et la moindre de leurs préoccupations. Toutefois, outre ceux-là, il y a aussi un très grand nombre de chrétiens qui ont le souci de Dieu, qui voudraient bien s'adonner à la contemplation dans la mesure et de la manière qu'il plairait au Seigneur de leur accorder, qui peut-être même en ont fait quelques essais et dont les efforts n'ont pas été couronnés de succès.*

Qu'est-ce donc qui les a empêché de réussir?

C'est que ceux qui auraient dû les éclairer et les encourager ont failli à leur devoir. Ou bien ils les ont conduits par des sentiers impraticables. Peut-être même les a-t-on positivement détournés de la contemplation comme d'une chose dangereuse. Enfin c'est peut-être aussi la faute des ouvrages qu'ils ont lus sur ce sujet et qui étaient faits de manière à n'inspi-

rer que le dégoût et le découragement.

C'est particulièrement en vue de ces personnes-là que je me hasarde à publier ce petit livre. On pourra me trouver présomptueux ; en tous cas je puis assurer que ma seule ambition est d'aider les âmes de bonne volonté à revenir à l'idée traditionnelle de la contemplation chrétienne, et à en tirer le plus grand avantage dans leur vie intérieure.

Ce n'est pas une nouveauté de déclarer que tous les hommes sont appelés à l'exercice de la sainte contemplation. L'Église catholique n'a cessé pendant plus de dix-neuf siècles d'enseigner cette doctrine avec insistance et de la manière la plus persuasive, et elle continue de le faire, si seulement les hommes voulaient y faire attention et mettre leur vie d'accord avec cet enseignement.

Les premières questions et réponses du petit Catéchisme sont : « Qui vous a créé

et mis au monde? — C'est Dieu. — Et pour quoi Dieu vous a-t-il ainsi créé? — Pour le connaître, l'aimer, le servir et par là gagner le ciel. » Voilà, en quelques mots simples et à la portée de toutes les intelligences, la plénitude de l'Évangile et toute la philosophie de notre vie chrétienne. C'est l'enseignement même de Notre-Seigneur sur la vie mystique. Nous y apprenons que cette vie se passe entre Dieu et chacun de nous ; qu'elle regarde à la fois le temps présent et l'avenir éternel ; que pour ce qui est du présent, notre première affaire est de nous y employer à « connaître et aimer Dieu », c'est-à-dire à entretenir avec Lui les rapports de la plus douce intimité ; et qu'en suite de cela, notre deuxième affaire est de « Le servir » par les œuvres de justice et de charité à l'égard de notre prochain. La première de ces occupations n'est autre chose que la contemplation

chrétienne ; la deuxième est l'action sainte, comme nous l'avons déjà expliqué au chapitre V *de notre ouvrage sur* LA VIE MYSTIQUE.

Dans le présent traité nous nous occupons de ce que le catéchisme appelle « Connaître et aimer Dieu », c'est-à-dire de la première et la plus noble fonction de la vie mystique. La contemplation est en effet cette connaissance pleine de suavité, sapida cognitio, *dont les Saints nous font la description dans leurs ouvrages de piété. Ils ne font d'ailleurs en cela que répéter, chacun d'eux à sa manière, cet oracle de Notre-Seigneur :* Voici en quoi consiste la vie éternelle : *elle consiste à vous* connaître *Vous, mon Père qui êtes* le seul vrai Dieu, *et à me connaître moi* Jésus-Christ, que Vous avez envoyé. (Jean, XVII, 3.)

En prenant cette vue large et vraiment catholique de la sainte contemplation,

nous enlevons comme une toile d'araignée, cette idée fausse que la contemplation est le privilège exclusif d'une aristocratie intellectuelle. Comme si les petits dans le Christ ne comptaient pas ; comme si les rapports intimes de Dieu avec leurs âmes ne méritaient pas qu'on y prît garde ; ou enfin, comme si Dieu, si bon, si aimant, se tenait hors de la portée de ces humbles et de ces simples d'esprit ! Cette fatale erreur n'a régné que trop longtemps et a fait beaucoup de mal. Elle a privé des centaines de mille âmes de la suavité dont Dieu voulait nourrir leur piété. Elle a arrêté dès le début un nombre incalculable de timides essais d'union avec la Divine Bonté. Il est donc à désirer que la doctrine traditionnelle de l'Église sur cet important sujet soit mise dans tout son jour, exposée dans toute son ampleur. Il est temps de proclamer, pour ainsi dire à son de

trompe et dans tous les carrefours, cette vérité que LA SAINTE CONTEMPLATION EST POUR TOUS LES CHRÉTIENS SANS EN EXCEPTER UN SEUL.

Aussi vais-je m'efforcer dans ces pages, de parler une langue de plus en plus simple et familière et dépouillée de toute circonlocution. Si cependant il s'y rencontre çà et là, quelques passages un peu difficiles à comprendre, je supplie le lecteur de ne pas se décourager. Qu'il lise une ou deux fois bien attentivement ce qui lui paraît tout d'abord obscur, et s'il n'arrive pas à en saisir le sens, qu'il passe outre. Plus tard, quand il aura achevé le volume, et surtout lorsqu'il aura commencé avec zèle à le mettre en pratique, il est probable que toutes les difficultés s'évanouiront comme par enchantement. Alors, ce qui paraissait incompréhensible deviendra, comme le reste, une source de lumière, de force et de joie spirituelle.

LA CONTEMPLATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE IDÉE DE LA DIVINE CONTEMPLATION

Dès l'abord nous proposons la définition suivante : La Divine Contemplation est l'acte de s'entretenir avec Dieu.

Expliquons ce terme « s'entretenir ». Cela veut dire partager quelque chose avec quelqu'un. Cela implique une double action : celle de communiquer quelque chose à quelqu'un, et celle de recevoir quelque chose de lui en retour, ou bien, *vice versa,* recevoir de quelque per-

sonne et lui communiquer à notre tour quelque chose. Ainsi la conversation est une espèce d'entretien, puisque l'on y communique ses idées à son interlocuteur, et que l'on y reçoit communication des siennes. Tout commerce d'amitié entre deux personnes est un entretien, puisqu'il consiste précisément dans un échange de témoignages d'affection réciproque. Une mère avec son enfant chéri, un époux avec son épouse, un frère avec son frère, Jésus dans la Sainte Eucharistie avec le communiant plein de ferveur, Dieu le Père Céleste avec le prêtre au Saint Sacrifice, que font-ils? Ils s'entretiennent : ils se donnent et ils reçoivent mutuellement quelque chose.

Remarquons tout de suite que dans l'entretien avec Dieu, on fait moins usage de l'esprit que du cœur : nous aurons à revenir sur ce point au cours de ce volume. La Divine Contemplation est juste-

ment cette espèce d'entretien ou de communication réciproque avec Dieu. Elle requiert deux personnes, d'une part Dieu plein d'amour, de l'autre l'âme pleine d'amour, faisant échange de témoignages d'affection.

L'homme, grâce à sa nature complexe dans laquelle se rencontrent l'esprit et la chair, est capable de s'entretenir d'abord avec lui-même, avec sa propre personne ; ensuite avec la nature, c'est-à-dire avec tout ce monde de créatures, les unes visibles, les autres invisibles, au milieu desquelles il se trouve, mais plus particulièrement avec ses semblables, les autres hommes ; enfin il est capable de s'entretenir même avec Dieu : avec chacune des trois Personnes de la Très Sainte Trinité, et avec la Très Sainte Humanité de Notre-Seigneur, soit au trône de sa gloire dans le ciel, soit cachée dans la Divine Eucharistie.

C'est parce que son âme est esprit que l'homme est capable de s'entretenir avec lui-même. A l'esprit seul il est donné de se replier, pour ainsi dire, sur lui-même, de se rendre compte de sa propre nature, d'observer ce qui se passe au dedans de lui-même, et d'entrer en conversation avec sa propre personne à ce sujet. Il se pose des questions et il se donne des réponses, et par ce procédé, s'il sait lui donner un sage développement, il arrive à faire d'importantes découvertes ; il trouve en lui-même des profondeurs jusqu'alors insoupçonnées et presque insondables ; il démêle en son fond des désirs secrets et des besoins que Dieu seul peut satisfaire. Nous avons un magnifique exemple de cette espèce d'enquête dans presque toutes les pages des *Confessions* de saint Augustin.

Cette espèce d'entretien avec soi-même s'appelle *introversion.* J'y ai déjà fait al-

lusion, en passant, dans mon ouvrage intitulé : LA VIE MYSTIQUE. (Ch. I.) Très utile en elle-même et pour elle-même, l'introversion l'est encore bien davantage comme préparation et introduction à l'entretien avec Dieu. Se pourrait-il que l'entretien avec soi-même ne fût pas utile et intéressant? Après Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ, nulle personne, nul objet créé ne doit être plus cher à l'homme que son propre esprit qui est en lui.

L'introversion, pratiquée dans un esprit de prière, fait découvrir à l'homme, au fond de son propre cœur, le lieu secret du rendez-vous avec Dieu. C'est la partie la plus profonde et la plus cachée de l'être spirituel de l'homme, là où gît la ressemblance divine, où les sacrements qui ne s'administrent qu'une fois laissent leur empreinte indélébile, où retentit la voix de la conscience. C'est le fin fond et

comme la moëlle de notre personnalité. Les écrivains mystiques l'appellent le tréfonds de l'âme, ou avec saint François de Sales, la fine pointe de l'esprit. Gerson, après saint Thomas d'Aquin, lui donne le nom de *Syndérèse*. Saint Bonaventure l'appelle l'*Étincelle* ou partie lumineuse de l'âme, c'est le *Funklein* des grands mystiques allemands du moyen âge. Dieu seul peut pénétrer dans ce *Sanctum Sanctorum* ou sanctuaire le plus caché de l'âme humaine ; Dieu seul qui l'a créé, et avec Dieu, l'esprit de l'homme qui s'adonne en esprit de prière à la pratique de l'introversion. Le reste du monde des créatures est à tout jamais arrêté à la porte de ce sanctuaire intime et il n'est même pas au pouvoir de l'homme d'ouvrir à qui que ce soit cette partie de lui-même : *Car qui donc connaît les secrets d'un homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est au-dedans de lui ?*

(I Cor. II, 11.) Il semblerait même qu'il en sera ainsi après notre mort et notre entrée dans le monde des esprits et pendant toute l'éternité. Cette inviolabilité de chaque âme humaine, aussi bien que de chaque nature angélique, sera la source d'une de nos plus profondes satisfactions. Je m'appuye pour justifier cette assertion, sur certains passages de la Sainte Écriture tels que le suivant, tiré de l'Apocalypse, chapitre II, verset 17 : *A celui qui remportera la victoire... je donnerai une pierre blanche, et sur cette pierre sera gravé un nom nouveau qu'aucun homme ne connaîtra si ce n'est celui qui l'aura reçu.*

Ce nom, inconnu de tous excepté de celui qui le reçoit, ne nous montre-t-il pas Dieu et l'âme bienheureuse, comme deux époux enflammés d'amour l'un pour l'autre, à ce point que, en leur particulier, ils se donnent de tendres surnoms qu'ils

considéreraient comme une profanation de répéter devant tout le monde?

L'entretien avec la Nature, quand on le fait avec un esprit droit, est une manière indirecte de s'entretenir avec Dieu; car la Nature se fait le fidèle écho de la toute-puissance, de la sagesse infinie et des amabilités de son Créateur. Nous aurons à revenir sur ce sujet par la suite.

L'entretien avec nos semblables est le plus difficile de tous à tourner à notre avantage. La conversation entre eux et moi est une espèce d'épanchement de nos esprits ; un épanchement qui peut être de choses bonnes, ou frivoles, ou inutiles, ou absolument horribles ; qui peut m'aider à mon union avec Dieu, ou bien y devenir un obstacle en me rendant indigne et incapable de cette union ; un épanchement et une communication au-devant desquels on peut se porter, que l'on peut

rechercher et recevoir avidement, ou bien au contraire contre lesquels on doit protester énergiquement et auxquels il faut résister de toutes ses forces. C'est pourquoi, au début de toute tentative d'entretien de mes frères avec moi, l'attitude de mon esprit doit être une attitude de vigilance : toujours prêt à prendre une prompte décision au sujet de la ligne de conduite à suivre en la circonstance. Nous devons nous comporter de la même façon à l'égard de la parole écrite, soit des vivants soit des morts.

Cet entretien des hommes entre eux peut se faire non seulement à l'aide de la parole parlée ou écrite, mais encore, et parfois avec une plus grande efficacité, par les regards, les gestes, l'attitude générale, enfin par toute manifestation spontanée de soi-même dans l'esprit ou dans la chair. Ce n'est point manquer à la justice ou à la charité que de cons-

tater qu'en général, les entretiens des hommes les uns avec les autres sont trop souvent répréhensibles, parce qu'il est si facile aux mauvaises inclinations de notre nature corrompue de les contaminer. « Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, » nous dit l'auteur de l'Imitation, « j'en suis revenu moins homme ». Cependant ce n'est point là ce que Dieu demande. L'ordre parfait serait que nos entretiens les uns avec les autres, tout comme nos entretiens avec la Nature et avec nous-mêmes, fussent une manière indirecte de nous entretenir avec Dieu. *Si quelqu'un parle, que ses paroles soient comme venant de Dieu.* (I, S. Pierre, IV,

Le plus sublime privilège de l'homme consiste en ce qu'il est capable dès ici-bas, pendant les jours de son pèlerinage, en dépit des conditions présentes de son existence, de s'entretenir aimablement

avec Dieu, si seulement il le veut bien : par quoi il se montre aussi fort au-dessus de la pure animalité que le ciel est au-dessus de la terre. Par l'entretien avec Dieu la vie la plus sombre peut s'illuminer ; la vie de l'esclave, celle du condamné aux travaux forcés, du prisonnier de guerre, de l'homme cloué à un lit de souffrance, de celui qui est victime de l'injustice, de la persécution ou seulement des suites de ses transgressions ; en un mot, de quiconque gémit sous le poids de quelqu'infortune que ce soit. La vie de tout chrétien, quels que soient son sort, son état, le poids de ses occupations, doit être illuminée et glorifiée au moins deux fois par jour, matin et soir, par l'entretien avec Dieu : elle peut l'être bien davantage par l'usage fréquent des oraisons jaculatoires.

Quant à la vie du prêtre ou du religieux ou de la religieuse, elle doit être

grandement sainte et grandement joyeuse, puisqu'elle n'est qu'un entretien incessant avec Dieu. Presqu'à chaque heure du jour, ils se trouvent dans l'heureuse nécessité de suspendre tout entretien avec eux-mêmes ou avec les créatures, pour converser avec Dieu, si seulement ils entrent dans l'esprit de leurs fonctions, au lieu de se contenter d'un accomplissement tout machinal du devoir de la prière publique. Ils ont en outre la plus grande facilité de s'entretenir avec Dieu, dans le secret de leur cœur, tout le long du jour.

Que telle soit donc, dès l'abord, notre définition de la Contemplation Divine : C'est l'acte de s'entretenir avec Dieu, n'importe où, n'importe comment, que cet acte soit court et passager ou bien qu'il soit prolongé et souvent répété.

O mon frère, vous qui lisez cette faible tentative de vous donner une juste

idée de la Divine Contemplation, avez-vous le désir sincère de comprendre? Dans ce cas, suspendez votre lecture ; mettez ce livre de côté, et commencez sans plus à vous entretenir avec Dieu. Prenez-vous-y par n'importe quel bout, n'importe de quelle manière. Dieu, plein d'amour, n'attend qu'un mot de vous, — à moins, peut-être, qu'il veuille commencer Lui-même l'entretien et demande seulement que vous vouliez bien lui prêter l'oreille. Il est impossible de ne pas réussir dans cette affaire.

Il vous est arrivé sans doute parfois de désirer d'avoir un entretien avec un ami et de ne pouvoir le rencontrer ou bien de vous heurter à la formule significative : « Monsieur n'est pas visible. » Peut-être vous êtes-vous mis à sa recherche et avez-vous eu le chagrin de constater qu'il faisait tous ses efforts pour vous éviter, soit parce que votre conversation

lui eut causé de l'ennui, soit parce qu'il redoutait que vous lui empruntassiez de l'argent ou lui demandassiez quelqu'autre service qu'il n'était pas disposé à vous rendre. Rien de semblable n'est à craindre de la part de Dieu. Il est toujours *visible* dans ce sens-là. Il n'aime rien tant que de nous voir rechercher son entretien et solliciter ses faveurs. *Mes délices,* dit la Divine Sagesse, *sont de m'entretenir avec les enfants des hommes.* (Prov., VIII, 31.)

CHAPITRE II

PREMIÈRE DIVISION DE LA DIVINE CONTEMPLATION

Nous divisons d'abord la divine contemplation en deux espèces, à savoir : 1° La Divine Contemplation comme elle se trouve en Dieu Lui-même qui en est la première source ; 2° Comme elle découle de Lui et se communique à ses créatures raisonnables.

Dans une revue de mon livre sur la *Vie Mystique,* un critique s'étonne que j'y parle de la Divine Contemplation « comme elle se trouve en Dieu ». Mais, ne se trouve-t-elle pas en effet en Dieu? La Divine Contemplation est la vie de Dieu.

La Divine Contemplation est le secret de la joie infinie de Dieu en Lui-même. C'est l'acte par lequel Dieu le Père engendre éternellement son Divin Fils, et l'acte ultérieur (pour parler notre pauvre langage humain), par lequel, dans une extase d'amour mutuel, Dieu le Père et Dieu le Fils respirent éternellement leur Saint Esprit d'amour.

En réalité ces deux actes sont simultanés : l'acte par lequel nous concevons que Dieu est à la fois l'objet de sa contemplation et le sujet contemplateur, et celui par lequel Il est en même temps l'objet de son amour et le sujet qui aime : actes nécessairement et infiniment béatifiques, puisqu'ils se terminent dans le bien absolu, saisi pleinement. La Divine Contemplation est donc, — si j'ose me servir de ces expressions — la source essentielle des délices de Dieu, le riche festin servi à son Infinie Majesté, le torrent de

volupté auquel il s'abreuve sans cesse et qui ne s'épuisera jamais.

Il est clair que Dieu eut pu se réserver à Lui seul ce banquet magnifique de sa Divine Contemplation. On ne saurait imaginer aucune créature possédant le droit inhérent et la capacité naturelle de voir Dieu tel qu'il est et de jouir de Lui dans la vision béatifique. C'est par un pur effet de son infinie bonté que Dieu a voulu faire partager son bonheur éternel à quelques-unes de ses créatures. A cette fin il composa l'univers, d'une variété quasi infinie de choses visibles et invisibles, et dans cet univers il plaça les Anges d'abord, puis l'homme, et les éleva à l'état surnaturel. Après les avoir créés à son image et ressemblance, il les fit entrer par grâce en participation de sa nature divine, pour les acheminer vers le royaume de sa gloire où il se montrera à eux face-à-face et leur fera part de ses opé-

rations divines et de son bonheur ineffable.

Ainsi, Dieu qui est le bienheureux objet de son éternelle contemplation, découvre ce même objet aux yeux ravis de ses élus dans le ciel. Ces heureux enfants d'un Dieu qui est tout amour, sont assis à la même table que leur Père Céleste ; ils sont nourris des mêmes mets que Lui, ils boivent au même torrent de délices. Le Psalmiste célèbre leur bonheur en ces termes : *Ils seront rassasiés de l'abondance de ta maison, ils s'enivreront au torrent de ta félicité.* (Ps. XV, 9.) Il n'y a aucun danger, ni aucune possibilité qu'ils perdent jamais ce bonheur, ou qu'ils viennent à s'en lasser, car il est inépuisable et infini, toujours nouveau et apportant avec soi des forces nouvelles pour rendre capable de supporter l'intensité de la jouissance.

Nous qui sommes encore sur la terre,

sommes-nous privés de toute participation à ce banquet divin? Certes non. Nous avons l'inestimable privilège de pouvoir, si nous le voulons, recueillir et dévorer les miettes qui tombent, pour ainsi dire, de la table de Dieu et des Bienheureux en paradis. Nous aussi, nous sommes appelés à nous adonner à la Divine Contemplation, de la manière qui convient à notre présente condition de voyageurs sur la terre d'exil, encore dans un état d'épreuve avec toutes les suites du péché originel, et ne marchant qu'à la lueur mi-obscure de la foi. Il nous est donné de participer déjà dans une certaine mesure à la connaissance de Dieu tel qu'Il est en Lui-même et à son bienheureux amour. Tout ce que nous avons à faire est tout simplement de vouloir bien appliquer notre esprit à la considération de cet objet, le plus aimable de tous, Dieu tel qu'Il nous est révélé par la foi, et d'ouvrir nos

cœurs aux saintes effusions de son amour.

Tous les hommes, sans exception, sont invités à ce festin, de même que tous sont appelés à sauver leur âme. La salle du banquet, c'est l'Église Catholique.

Tous sont pressés instamment de venir y prendre place ; non seulement les riches et ceux qui sont dans l'opulence, je veux dire, les intellectuels, les personnes à l'esprit cultivé, orné, mais aussi bien les pauvres, les mendiants, les estropiés, c'est-à-dire les esprits sans culture, sans lettres, sans éducation, les tout jeunes, les ignorants et enfin même les pécheurs, si du moins ils sont résolus de quitter leur péché. *La Sagesse s'est bâti une maison, supportée par sept colonnes qu'elle a taillées de ses propres mains. Elle a envoyé ses servantes à la citadelle et aux murs de la cité pour inviter les hommes et leur dire : Quiconque est petit qu'il vienne à moi.* Elle s'adresse

à *l'insensé* et lui dit : *Viens, nourris-toi du pain que j'ai pétri pour toi, bois mon vin.* (*Prov.*, IX, 1-5.) — Pressez-les, et pour ainsi dire *forcez-les d'entrer afin que ma maison se remplisse,* dit l'hôte divin, Notre-Seigneur lui-même, en saint Luc. (Ch. XIV, 23.) Une douce violence est faite à tous les hommes pour les faire prendre place à la table de Dieu et manger et boire les bonnes choses qu'Il leur a préparées ; c'est-à-dire que chacun est pressé vivement de s'adonner à l'exercice de la sainte contemplation, de considérer avec amour les mystères de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « La grâce de la contemplation » dit saint Grégoire-le-Grand, « n'est pas une grâce réservée à ceux qui sont haut placés, et refusée à leurs inférieurs, mais souvent les plus petits la reçoivent tout comme les plus grands ; elle se trouve plus fréquemment chez ceux qui vivent dans la

retraite ; cependant on la rencontre parfois jusque parmi les personnes mariées. Il n'y a aucun rang, ni aucun état des fidèles d'où soit exclue la grâce de la contemplation. » (In Ezech. L. 11. Hom. 5. No. 19.)

On n'exige de la part des invités que deux conditions : premièrement, qu'ils revêtent et qu'ils gardent la robe nuptiale, qui n'est autre que l'état de grâce ; secondement, qu'ils arrivent au banquet divin affamés, c'est-à-dire réellement désireux *de goûter et de voir combien le Seigneur est doux.* (Is. XXXIII, 9.)

Personne ne doit avoir l'audace de s'asseoir à cette table dans la nudité et la confusion du péché mortel ; et personne, alors même qu'il serait dûment revêtu de la robe nuptiale, ne doit oublier les manières de la bonne société : regardant de haut ses compagnons de table, témoignant peu de goût pour les mets qui lui

sont servis, ayant l'air de désirer tout autre chose. *Ceux qui avaient faim il les a rassasiés de mets exquis, tandis qu'il renvoyait les riches sans leur rien donner.* (Luc, I, 53.)

Au banquet de la religion Dieu communique aux âmes saintes qui aiment pareille nourriture, une certaine connaissance expérimentale de Lui-même et de sa suavité. Pour ce qui est de l'insensé orgueilleux qui dédaigne l'humilité de la prière et se regarde comme un homme riche en comparaison de ses frères, parce que peut-être est-il possesseur d'une certaine érudition trompeuse, d'une certaine connaissance superficielle des Écritures ou de la philosophie, ou de l'histoire ou des sciences naturelles; celui-là, Dieu le renvoie les mains vides, c'est-à-dire qu'il ne se fait pas connaître à lui par une ineffable communication de sa divine suavité dans le secret du cœur. En dépit de cela

sa folie est si grande qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il meurt de faim au sein de la plus grande abondance.

Si nos premiers parents, et, à leur suite, toute la race humaine, eussent conservé l'état d'innocence primitive, la contemplation de Dieu et la jouissance de cet acte eussent été pour nous comme une seconde nature. Nous eussions découvert avec la plus grande facilité les aimables perfections de Dieu, réfléchies comme dans un miroir sur toute la surface de la création et plus particulièrement dans l'étonnant chef-d'œuvre qu'est notre corps uni à notre âme, dans la société des hommes saints et la hiérarchie des bons anges, dans le dépôt de la révélation et tout l'ordre de la religion tel qu'il eût alors été constitué. L'homme eut alors trouvé aussi facile et naturel de penser à Dieu, de vivre en sa présence quoique sans le voir encore face à face, enfin de

l'aimer et prendre ses délices en Lui, qu'il nous est agréable et naturel d'avoir faim et soif de la nourriture et du breuvage nécessaires à notre corps et de prendre avec délice ces aliments.

La Divine Contemplation est l'occupation incessante et unique des saintes âmes du Purgatoire, une très sublime et, en même temps, extrêmement douloureuse, contemplation. C'est même la plus terrible et la plus pénétrante de leurs souffrances. Comme elles sont hors de la région des ombres et dans le monde de la pleine lumière des purs esprits, elles se trouvent, par le fait même, investies d'une merveilleuse connaissance infuse de l'univers et de ses lois, des lois de leur être propre et personnel, et de leurs rapports à Dieu comme Créateur de toutes choses ; elles ont pleinement conscience que certains actes de leur vie passée fu-

rent en désaccord avec ces lois de Dieu, un désaccord qui les a mises en dettes à l'égard de la Justice Divine. De plus, elles ont eu, pendant leur jugement particulier, un aperçu des amabilités infinies de Dieu en tant que reflétées sur le visage de Notre-Seigneur. Enfin, elles n'ont plus pour s'occuper, les œuvres de justice et de charité à l'égard du prochain, qui sur la terre leur servaient en même temps de distraction et de soulagement. Pour toutes ces raisons, les saintes âmes ne peuvent plus détourner leur esprit de la contemplation de Notre-Seigneur et de la Divine Essence : d'ailleurs elles n'en ont pas le désir. Elles sont transpercées de la blessure du saint amour de Dieu qui les a frappées comme une flèche en plein cœur. Elles sont consumées du plus ardent désir de voir face à face, Celui qui est l'objet de leur amour, et de Lui être réunies pour toujours. Elles éprouvent

une terrible faim et soif du festin de Dieu, pour lequel peut-être elles n'ont pas eu assez de désir pendant leur pèlerinage sur la terre. Elles se rendent enfin compte, d'une manière qu'il nous est impossible de concevoir ici-bas, combien le Seigneur est doux ; et elles apprennent par leur propre expérience, combien c'est chose terrible que d'avoir été faites pour jouir d'un objet si aimable, et, de s'en trouver, par leur faute, éloignées pour un certain temps.

La privation du bien suprême que Dieu est, définitive, irrévocable, entraînant avec elle les plus terribles châtiments, forme l'essence même de la damnation. Le crime du réprouvé consiste précisément en ce qu'il n'a pas voulu de la Divine Contemplation pendant qu'il était sur la terre, et que, pendant ce temps, il s'est rendu à tout jamais impropre à son

exercice et au bonheur qui l'accompagne dans le ciel. Par là il a mis Dieu dans la nécessité de *le rejeter* pour toujours *dans les ténèbres extérieures.* (Mathieu, VIII, 12 et XXII, 13.)

Ce n'est pas à dire que les démons et, avec eux, tous les réprouvés en enfer, ne s'adonnent pas d'une certaine façon à la contemplation. Mais quelle horrible contemplation ! — celle de leur propre cœur abominablement souillé par le péché; celle des crimes et des châtiments de tous leurs compagnons. Ils n'ont pas voulu de la contemplation du Dieu d'amour, ils n'ont pas voulu goûter combien Il est doux ; il s'ensuit inévitablement qu'ils devront goûter l'inexprimable amertume de tout ce qui est séparé de Dieu. *Apprends et éprouve en toi-même combien c'est chose mauvaise et amère d'avoir abandonné le Seigneur, ton Dieu.* (Jer., II, 19.) Or cette amertume ils l'éprouveront pendant toute

l'éternité. L'esprit de l'homme, tout comme les natures angéliques, est un miroir qui reflète nécessairement les choses au milieu desquelles il vit.

CHAPITRE III

DE LA CONTEMPLATION PUREMENT NATURELLE

La Contemplation, telle qu'il est donné à l'homme de la pratiquer ici-bas, dans son état d'épreuve et après le péché originel, se divise en deux espèces : 1° La contemplation purement naturelle, et 2° la contemplation surnaturelle, c'est-à-dire chrétienne.

La contemplation purement naturelle est celle dans laquelle il n'entre aucune lumière de foi, aucun rayon de la Divine Révélation. La contemplation chrétienne ou surnaturelle est celle dans laquelle, quel qu'en soit l'objet, — Dieu ou quelque

chose d'inférieur à Dieu — on ne le considère pas en dehors des données de la Divine Révélation, dont la vraie Église de Jésus-Christ, l'Église Catholique, a reçu le dépôt et la garde.

En soi, la contemplation est naturelle à l'homme, et fait partie intégrante de sa vie rationnelle. Tout être humain s'y livre, même le tout petit enfant dans les bras de sa nourrice, dès qu'il est âgé de quelques mois. Voyez de quels yeux pleins d'étonnement il observe la scène du monde où il est si récemment arrivé. Il y a un élément de contemplation au fond de chaque jouissance qui est selon la droite raison. Par le fait que l'homme est *animal rationabile* — « un animal doué de la faculté d'intelligence », sa vie est un mélange d'action et de contemplation : l'action correspondant principalement à la partie animale de son composé, la contemplation à sa portion intellectuelle.

Tout homme, pendant une partie de chaque jour, pourvu qu'il aie la jouissance de ses facultés sensibles et intellectuelles, se livre dans une certaine mesure à la contemplation.

Cela peut servir à démontrer combien vaine est l'excuse mise en avant par le chrétien tiède, lorsqu'il prétend qu'il n'a aucune aptitude à la contemplation. Il a en lui cette aptitude et il s'en sert bel et bien ; seulement il ne se soucie pas de l'appliquer au seul objet qui soit souverainement digne de son exercice, à savoir le Bien Suprême que Dieu est ; parce que, sans aucun doute, il se verrait contraint de changer sa manière négligente de vivre ; or c'est ce à quoi il ne peut se résoudre.

Saint Thomas (*Secunda Secundae quaet.* 180, a. 4, ad 3) à la suite de Richard de Saint Victor, distinque six espèces ou degrés de contemplation :

Le premier degré est l'attention aux objets matériels.

Le deuxième est l'attention à l'ordre et à la disposition de ces objets.

Le troisième est lorsque, par la considération des choses visibles, l'homme s'élève jusqu'à concevoir l'idée des choses invisibles.

Le quatrième est lorsque l'esprit s'élève à la considération des choses invisibles sans le secours d'images matérielles.

Le cinquième c'est quand, à la lumière de la Révélation Divine, l'esprit de l'homme s'élève à la connaissance de vérités qui dépassent la capacité de la seule raison.

Le sixième enfin, est lorsque, dans la même lumière de la Révélation Divine, l'homme atteint à la connaissance de vérités, qui non seulement dépassent la capacité de la raison naturelle, mais semblent contredire à sa lumière, tel que, par

exemple le mystère de la Très Sainte Trinité.

Cette page lumineuse de Théologie du Moyen Age nous fait parcourir toute la gamme de la contemplation de l'homme depuis son plus bas degré jusqu'à son plus sublime. Nous ferons bien de ne point passer par-dessus à l'étourdie. Remarquez comme quoi, dans les quatre plus bas degrés, l'homme nous apparaît doué, de par la nature, de tout ce dont il a besoin pour s'adonner à la contemplation ; comme si la contemplation devrait être (et c'est le cas en effet), la grande affaire de sa vie aussi bien du temps que de l'éternité.

Ces quatre premiers degrés, nous mettent sous les yeux, une analyse pénétrante de ce qui se passe dans l'esprit de l'homme, dans les limites de sa capacité naturelle. Ils forment le procédé purement naturel qui doit nécessairement précéder

toute perception du surnaturel, de même qu'il faut que les fondations d'une maison soient posées avant que l'on puisse la construire dessus. Il est digne de remarque également que ces quatre degrés de la contemplation de l'homme, correspondent dans l'ordre de leur succession aux divers âges de l'homme, comme suit :

Le premier degré de contemplation ou la perception des objets sensibles, est la seule espèce de contemplation dont les petits enfants soient capables. Les bêtes elles-mêmes ont cette perception des objets sensibles ; mais en elles ce n'est pas un premier degré de contemplation, puisqu'il ne doit pas être suivi d'un autre degré. Leur expérience ne dépasse pas cette limite ; elle ne s'exerce que pour les fins de la seule vie animale. D'où nous tirons cette conclusion que, lorsque l'homme fait de même, quand il applique ses perceptions du monde matériel

exclusivement aux fins de la vie animale, refusant de s'élever plus haut, il se rend semblable à la brute sans raison. Le philosophe païen Épictête dit à ce propos : « Dieu a introduit l'homme dans le monde pour qu'il y soit le spectateur de Lui-même et de Ses œuvres, et non seulement le spectateur mais encore l'interprète. Il est donc honteux à un homme de se contenter de commencer et de finir aux mêmes points que les bêtes sans raison. Qu'il commence au même point de départ, c'est bien ; mais il ne doit s'arrêter que là où la nature a établi notre fin, c'est-à-dire dans la contemplation et l'intellection, et dans un plan de vie conforme à notre nature. » (*Discours moraux,* VI. De la Providence.)

Le second degré de contemplation indiqué par saint Thomas est le passage des perceptions sensibles à celles qui sont intelligibles ; c'est également l'espèce de

contemplation propre à l'enfant qui atteint l'âge de discrétion et assume la responsabilité de ses actes moraux. Le troisième degré est plus spécialement celui de l'adolescent ; le quatrième, celui du jeune homme, alors que son esprit s'ouvre à tous les horizons de la vie en grand. Les deux autres degrés ne se rencontrent que chez le chrétien comme tel, c'est-à-dire chez l'homme qui, par le moyen du Baptême et des autres Sacrements a atteint son plein développement en le Christ Jésus.

Le champ de la contemplation naturelle est déjà immense. Il s'étend depuis l'atôme et l'infiniment petit jusqu'à Dieu considéré comme Première Cause de tout, à travers tous les degrés si variés et si enchevêtrés de la matière inanimée et de la vie ; mais il ne s'étend pas au-delà des limites de la Nature et de ses lois, et il

ne requiert d'autres instruments que nos facultés sensitives et intellectives, dans les limites de leur capacité naturelle.

Pour le païen de l'antiquité ou des temps présents, la Très Sainte Trinité, Jésus le Fils de Dieu, son Épouse mystique l'Église des élus, la grâce merveilleuse des sacrements, les promesses de la vie éternelle dans la gloire : toutes ces choses sont comme si elles n'étaient point, de même que, pour une pauvre bête qui serait aveugle, la lumière du soleil et le splendide panorama de la nature sont comme non existants.

L'homme naturel est dans une attitude d'esprit absolument négative à l'égard de ces mystères, tout comme il ignore aussi le fait du péché originel, la finalité de la vie présente et son importance souveraine, son retentissement au-delà du tombeau, et ses redoutables conséquences pour ceux qui ne

réussissent pas à s'y élever jusqu'au degré voulu de bonté morale surnaturelle. Tel est aussi le cas du moderniste ; car, alors même qu'il se sert de termes empruntés au vocabulaire chrétien, il a soin de les vider au préalable de leur sens originel, substantiel, historique et dogmatique.

Il est à présent impossible de découvrir jusqu'à quel point les philosophes païens se sont laissé, inconsciemment, affecter dans leur contemplation naturelle, d'un côté par certains restes de la révélation primitive, d'un autre par les infiltrations de la pensée Juive ou Chrétienne. Nous ne voudrions pas non plus nier que le Saint-Esprit soit intervenu avec sa grâce prévenante dans quelques-unes de leurs méditations. Héraclite, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Epictête, Plotin, et, en dehors de ce cercle classique, les philosophes barbares, tels que Confu-

cius, Gautama et quelques autres, ont dit des paroles d'une remarquable sagesse ; le malheur est qu'il semble qu'il se soit produit, comme qui dirait une espèce de pétrification, à un certain point de leur contemplation naturelle ; elle s'est arrêtée court au lieu de les conduire jusqu'au seuil du surnaturel et jusqu'au Dieu de la révélation.

Le but de la contemplation naturelle tout entière, depuis son point de départ jusqu'à sa limite la plus relevée, n'est-il pas de conduire l'homme à la parfaite connaissance de Dieu, et par conséquent à son amour et au saint désir de Lui plaire par l'obéissance à ses lois et la louange de ses perfections infinies? L'homme qui arrive jusque-là, alors même qu'il soit encore privé de la lumière surnaturelle de la révélation, se trouve ouvert de toutes parts aux influences de la grâce divine qui le presse,

et s'il leur donne entrée dans son cœur, il est par le fait transformé en enfant de Dieu.

Ne se pourrait-il pas que telle fût l'interprétation à donner à cette déclaration du Pape Pie IX, « que si un homme est par la force des circonstances retenu dans une invincible ignorance de la vraie religion, Dieu ne le condamnera pas »? (Cf. Denzinger, *Euchiridion,* 11e édition, N° 1647.) Il semble bien que le païen qui est dans la bonne foi, au moment précis où il accomplit toute la loi naturelle — c'est-à-dire où il suit cette loi dans ses conséquences pratiques de l'adoration de Dieu et de l'amendement de sa vie — voit sa contemplation naturelle transformée en surnaturelle ; la grâce de Dieu lui est infuse, et le voilà du fait du Baptême de désir qui est impliqué dans ses bonnes dispositions, changé en cette nouvelle créature qu'est le chrétien, encore que

cette transformation reste cachée à ses yeux et à ceux du monde.

C'est pour les punir de ne pas avoir suivi ainsi la lumière de la raison naturelle jusque dans ses dernières conséquences, que les philosophes de l'antiquité auxquels saint Paul fait allusion, ont subi une condamnation si sévère. *Car les perfections de Dieu qui sont en elles-mêmes invisibles, éclatent cependant à nos regards dans ce monde qu'il a créé. Les choses qu'il a faites démontrent clairement sa puissance éternelle et sa majesté divine. Aussi sont-ils inexcusables, eux qui ont connu Dieu et qui ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu d'actions de grâces. Ils sont devenus vains dans leurs pensées et leur cœur insensé s'est enténébré.* (Rom., I, 20-21.)

CHAPITRE IV

LA CONTEMPLATION CHRÉTIENNE

Le champ de la contemplation chrétienne est incomparablement plus vaste que celui de la contemplation naturelle. Il n'a d'autres limites que celles du mystère de la Très Sainte Trinité, tel qu'il est porté à notre connaissance par la révélation divine ; cette révélation officielle extérieure dont l'Église est la dépositaire et la gardienne, et aussi cette révélation expérimentale interne qui s'appelle la Théologie Mystique. C'est-à-dire que les trois Divines Personnes avec leurs ineffables opérations *ad intra* et *ad extra*, comme s'expriment les théologiens, sont

les premiers objets de la contemplation chrétienne ; de plus, dans ces Divines Personnes et avec elles, la Très Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car *toutes choses sont à vous, et vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu.* (I Cor., III, 21, 22, 23.)

Ce champ immense, ouvert au chrétien contemplatif, est admirablement esquissé à grands traits par l'Église, dans le Symbole de Nicée, qui n'est d'ailleurs que la reproduction en termes plus explicites du Symbole des Apôtres. Là on apprend à considérer d'abord soi-même, et puis toutes les autres choses du monde, soit visibles soit invisibles, terrestres ou célestes, présentes ou futures, éphémères ou éternelles, dans leur rapport à Dieu, et à la lumière de la Sainte Trinité. Toutes choses sont faites pour conduire le chrétien à la connaissance et à l'amour de Dieu, non seulement comme Première

Cause, tel qu'il est connaissable par les splendeurs de la Création, mais encore tel qu'Il est en Lui-même, c'est-à-dire comme une Trinité de Personnes, dans l'absolument trenscendante unité et simplicité de son essence divine.

Ce que les Bienheureux contemplent face à face dans la gloire, et dont ils jouissent à jamais dans une ineffable extase d'amour, ce même objet, nous qui sommes encore sur la terre, pouvons déjà le contempler si nous le voulons, à la lueur obscure du flambeau de la foi, et nous pouvons commencer d'en jouir dans le secret de nos cœurs par l'amour.

La contemplation naturelle est surtout affaire d'intelligence, et elle est l'œuvre d'un seul, l'acte exclusif du contemplateur. Toute la vitalité de cet acte jaillit des profondeurs de l'être de celui qui le pose. La contemplation chrétienne au contraire, pour ce qui est de la part de l'hom-

me, est surtout affaire du cœur, et de plus ce n'est pas son acte à lui exclusivement. Avant et par-dessus l'acte ou les actes du contemplateur chrétien et les accompagnant jusqu'à leur consommation, il y a l'action vitale de Dieu sur celui qui contemple, venant le prévenir, l'exciter, l'allécher, se saisir de lui, le lier et l'unir à Dieu. Toutes ces phases du processus de la contemplation surnaturelle sont décrites avec une remarquable félicité d'expressions dans d'innombrables passages de la sainte liturgie, particulièrement dans la prière bien connue : *Actiones nostras, Domine, aspirando praeveni :* « O Seigneur, nous vous en supplions, prévenez nos actes par vos saintes inspirations, soutenez-en la suite par l'assistance de votre grâce, en sorte que chacune de nos prières et de nos œuvres tire de vous son origine et trouve en vous son heureuse consommation ».

Si chacun des actes du fervent chrétien n'est pas purement et simplement un acte humain, mais un produit de sa vie d'union avec Dieu, et par conséquent contient sûrement une part d'élément divin, à combien plus forte raison en sera-t-il ainsi de son acte de prière, de son acte de Divine Contemplation ?

Il y a donc dans la contemplation chrétienne un élément nouveau qui ne se trouve point dans la contemplation purement philosophique ou scientifique ou esthétique. Le catéchisme l'appelle la grâce de Dieu. Pour parler clairement : ce nouvel élément n'est autre chose que la présence de Dieu, l'intervention de Dieu, l'action directe de Dieu, la part que Dieu prend à la vie du mystique.

Dans la contemplation chrétienne l'homme n'est pas le seul à agir, n'est point laissé à l'indigence de ses ressources personnelles, et il n'obtient

pas une vue de Dieu à distance et comme celle d'une abstraction, mais il fait la rencontre actuelle du Dieu vivant ; il se joint à Lui dans un embrassement vital ; il se donne à Lui et il reçoit ses dons, ou plutôt il est le premier à recevoir les largesses divines et alors il fait son offrande.

Non seulement il y a une révélation surnaturelle de Dieu proposée à la foi du mystique par Notre Mère la Sainte Eglise, et une formule dogmatique dont il saisit les termes, et enfin la faculté surnaturelle de la foi théologale, qui lui a été infuse pour le rendre capable de saisir la vérité divine et y donner son assentiment ; mais il y a Dieu lui-même qui vient au-devant du mystique, et l'embrasse, et verse dans son cœur les effusions de sa douceur infinie. Mais tout cela se passe sous le voile : la foi seule en a connaissance.

La joie que l'on ressent dans la Divine Contemplation n'est pas seulement, *gaudium de veritate,* la joie de la vérité abstraite, cette espèce de joie qui peut être ressentie par n'importe quel homme qui fait un bon usage de ses facultés naturelles ; c'est aussi quelque chose de bien plus relevé, puisque c'est un effet qui émane directement de Dieu : c'est l'acte de Dieu élevant le chrétien jusqu'à Lui — et le pressant sur Son cœur plein d'amour ; c'est la caresse de sa main paternelle, c'est Dieu cachant le mystique *dans le secret de sa face,* comme dit le Psaume xxx (v. 21), Dieu s'entretenant secrètement avec son serviteur sans bruit de paroles articulées.

Ce nouvel élément de la présence de Dieu et de son intervention active, se rencontre à tous les degrés de la contemplation chrétienne, même aux degrés les plus modestes et les plus rudimentaires, quoi-

que, bien entendu, il soit plus en évidence dans les degrés les plus relevés : il les rend tous absolument surnaturels. La contemplation chrétienne à tous ses degrés et sous toutes ses formes est la rencontre de l'homme et de Dieu dans un étroit embrassement plein d'amour. Pour qu'il y ait rencontre et embrassement il faut deux intéressés ; les voilà tous les deux : d'un côté Dieu plein d'amour, d'un autre côté l'âme pleine d'amour. Toutes les fois que l'homme est prêt à rencontrer Dieu et désireux de l'embrasser et se met en mouvement pour atteindre cette fin, le Père Céleste, Lui aussi, est tout prêt : que dis-je? c'est Dieu Lui-même qui a secrètement prévenu cet homme de sa grâce, l'a mis en marche et attiré et soulevé et uni à sa Bonté Divine.

Toute la suite de la contemplation chrétienne est ordonnée en vue d'une

union de l'âme avec Dieu de plus en plus étroite, active et intime, par le moyen d'une simplification grandissante de l'âme. Voici quelques étapes de ce progrès :

1. Oraison discursive,
2. Oraison affective,
3. Oraison de simplicité,
4. Oraison de quiétude,
5. Expérience actuelle de la Théologie Mystique,
6. Oraison semi-passive,
7. Oraison passive,
8. Oraison extatique,
9. Oraison miraculeuse.

Nous décrirons chacun d'elles en son lieu et place.

Il est à noter qu'à chacune de ces étapes successives, la part d'activité qui émane de Dieu grandit, tandis que la part de l'homme semble diminuer parce qu'elle se fait de plus en plus spirituelle ; et sa

jouissance grandit en proportion, quoiqu'elle devienne de plus en plus secrète, hors de la sphère d'observation des autres hommes et jalousement soustraite à leur curiosité indiscrète. *Secretum meum mihi,* (Isaïe, XXIV, 16) ; « Je garde mon secret, » dit le mystique, de même que la très Sainte Vierge garda le grand secret de l'Incarnation enfermé dans son cœur, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de le révéler à saint Joseph.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que cet élément nouveau, qui se trouve dans la contemplation chrétienne, échappe à l'attention des écrivains non catholiques, lorsqu'ils traitent de la Mystique. Comme ils n'ont jamais connu par leur propre expérience la part active et prépondérante que Dieu, dans son amour, apporte dans la vie à deux qu'il veut bien vivre avec le chrétien, il ne faut pas s'étonner de leur silence à son sujet. Ce

qui nous surprend à bon droit, et nous inspire un sentiment d'indignation, c'est de trouver des écrivains *catholiques* montrant une égale ignorance des voies de Dieu.

Il y en a qui traitent de la Contemplation Divine comme si c'était l'œuvre de l'homme et rien de plus. Ils ont introduit dans la piété moderne une contemplation sèche et stérile, absolument déconcertante, beaucoup plus propre à déjouer la fin qu'elle se propose d'unir l'âme à Dieu, qu'à la promouvoir. Ils semblent dire au Dieu d'amour qui est disposé à jouer son rôle et agir avec eux et désireux de le faire : « Non, non, Seigneur : s'il vous plaît, laissez-moi faire. Ne vous en mêlez pas. Je vais dévider l'écheveau de mon oraison dans ma tête. Tout ce que je vous demande c'est que vous vouliez bien poser devant moi. Laissez-moi voir tout à mon aise votre Divine

Majesté. Je suis le peintre et c'est votre image que je veux reproduire sur la toile tendue de mes facultés. »

Est-ce assez impertinent ?

Et tandis que cet homme s'imagine follement être en train de contempler Dieu, il est en réalité bien plus occupé à se contempler soi-même, admirant et félicitant sa sotte personne d'être si habile. Mais il est bien vite arrêté dans cette voie. Dieu refuse de poser devant lui. Dieu ne consent pas à la contemplation dans ces termes-là. Dieu se dérobe aux regards de ce téméraire. Alors survient le découragement. Ce chrétien présomptueux et mal avisé abandonne l'entreprise et en vient bientôt à ne plus vouloir entendre parler de Divine Contemplation. Le nom même d'oraison mentale aura le don d'exciter son ressentiment, comme si Dieu s'était comporté injustement à son égard.

Qui donc est à blâmer dans cette équipée? Ce n'est certainement pas Dieu qui est tout amour. Ce à quoi il faut s'en prendre, c'est à la méthode, au procédé cérébral que l'on a jugé bon de suivre, c'est surtout à ceux qui inculquent cette méthode, quels qu'ils soient, et à ceux qui se mettent à leur remorque. Au lieu de consentir à voir dans la contemplation chrétienne ce qui s'y trouve, à savoir un entretien vif et vivant et de cœur à cœur avec Dieu, ils en ont fait une affaire de raisonnement, un pur entretien avec soi-même. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on n'y trouve en fin de compte aucune satisfaction.

Ne nous lassons pas de répéter que la contemplation chrétienne est une œuvre à deux, un acte de la vie de famille avec Dieu, un acte où Dieu veut être de moitié et davantage encore. Par les mérites de Jésus-Christ et l'efficacité des sa-

crements, nous sommes entrés dans la famille divine. Or tout enfant bien né, bien élevé, embrasse ses parents chéris au moins deux fois par jour, matin et soir, leur donnant et recevant d'eux, ces témoignage d'affection délicate qui le marquent authentiquement comme membre de la famille et grandement aimé.

Je voudrais à présent esquisser à grands traits la journée idéale d'un simple chrétien dans le monde, au point de vue de la Contemplation Divine.

Cette journée commence par la fervente offrande de son cœur à Dieu dès le réveil, et la prière du matin, suivie autant que possible d'un quart d'heure de méditation, et peut-être même de la sainte Messe et de la Communion.

Après un pareil commencement, le chrétien peut regarder bien en face et embrasser joyeusement sa journée de travail.

L'Angelus de midi et le *Benedicite*

avant le repas et les Grâces après, lui sont autant d'occasions de lever les yeux sur son Père Céleste, de baiser sa main bienfaisante et de Lui dire quelques paroles d'amour. Peut-être trouvera-t-il moyen, à ce moment-là, de glisser une visite de surprise au Très Saint Sacrement, ou bien une dizaine de chapelet, ou encore, un quart d'heure de lecture édifiante.

Peut-être aussi, entre le dernier Angelus et la prière du soir, trouvera-t-il moyen de lire pour lui seul ou pour toute la famille assemblée autour de la table ou devant l'âtre, un beau chapitre de la vie des Saints, tiré de livres tels que la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, ou les *Fioretti* de saint François d'Assise, ou cette merveilleuse collection en sept volumes publiée par l'Abbé Grimes, sous le titre de *l'Esprit des Saints,* et qui forme à elle seule une parfaite bibliothèque spirituelle.

De plus, tout le long du jour, à travers ses mille occupations diverses et le travail de ses mains et de son cerveau, le bon chrétien saura s'arranger de manière à respirer à pleins poumons le parfum de la présence de Dieu, à écouter et à saisir les secrètes inspirations de sa grâce, enfin à assaisonner tout ce qu'il fait avec l'offrande d'oraisons jaculatoires.

Certes il ne devrait pas être difficile d'exécuter un pareil programme. Il est idéalement simple, et dans les divers pays catholiques que j'ai visités, je l'ai vu accomplir par de simples chrétiens qui vivaient dans un milieu favorable à la santé des corps et des esprits. Mais, hélas ! nous sommes bien obligés d'avouer que les conditions générales de la société tendent de plus en plus à rendre impraticable, même une disposition si rationnelle de sa journée et une part si modérée faite

à Dieu. Tout d'abord, on ne peut plus se retirer à l'écart. Désormais, presque tout le monde, presque dès les plus tendres années, se trouve englouti dans une énorme foule de compagnons d'études, de compagnons de travail, de compagnons de chambrée : c'est à peine si l'on s'appartient. D'autre part les conditions du travail sont devenues tellement inhumaines : on est saisi comme dans un engrenage et absorbé dans un labeur tout mécanique, d'une exigence effrayante ; c'est au point que la tête tourne, et l'on se sent privé de la liberté d'esprit requise pour la jouissance intellectuelle ou pour la prière. Dans de semblables conditions, même après que le travail a cessé, il se fait un affaisement dangereux de tout l'être moral.

Tout de suite après celui des prêtres et des religieux, surtout des Ordres contemplatifs, le genre de vie qui se prête

le mieux à la contemplation chrétienne est celui des travailleurs de la terre. On peut bien s'écrier avec Virgile, mais en donnant à ses paroles une signification plus haute : « Qu'ils sont heureux les travailleurs de la terre si seulement ils appréciaient leur bonne fortune ! » Après eux viennent ceux qui ont des occupations purement manuelles que l'on peut exécuter chez soi et qui laissent l'esprit libre, en sorte que l'on peut donner avec amour beaucoup de son attention à Dieu.

Oserait-elle s'appeler chrétienne, la personne dans la vie de laquelle c'est à peine si Dieu, et la pensée de sa présence, et une aimable conversation de quelques minutes avec Lui, peuvent trouver place?

CHAPITRE V

QUELQUES SIGNES CARACTÉRISTIQUES DE LA CONTEMPLATION CHRÉTIENNE

Le but que se propose la vie mystique, ainsi que nous avons vu assez longuement dans le traité qui porte ce titre, est de nous unir étroitement à Dieu, de nous rendre déiformes, de nous infuser la vie même de Dieu, nous faisant participer à sa sainteté et à son bonheur. Les deux fonctions de la Vie Mystique, qui sont la Contemplation et l'Action Sainte, contribuent chacune à sa manière à la production de ces merveilleux effets : former le mystique, le montrer au monde comme un être vraiment déiforme. Cependant la

fonction qui atteint cette fin le plus directement et effectivement, c'est, à n'en pas douter, la Divine Contemplation. Elle va droit à Dieu, entre en contact immédiat avec Lui, se nourrit de Lui.

Si vous maniez de la poudre d'or, vos mains deviendront brillantes comme l'or. Si vous saturez de parfum vos cheveux et vos vêtements, vous en porterez la bonne odeur partout avec vous. Le petit enfant à la mamelle qui ne connaît d'autre nourriture que le lait de sa douce mère, exhale la saine odeur du lait. L'homme qui vit dans la compagnie de gens bien élevés, sera naturellement porté à reproduire leurs bonnes manières. De même si vous fréquentez Dieu constamment, si vous vivez avec Lui et vous nourrissez de Lui, si vos mains le touchent et que vous imprégniez tout votre être de sa grâce divine, de sa présence et de son amour,

vous deviendrez semblables à Dieu, déiformes.

Comment découvrir si l'on a atteint ce but? Y a-t-il des signes authentiques qui montrent où nous en sommes? Oui, et ce sont, entre autres, les suivants :

1° la componction,

2° l'humilité,

3° l'admiration,

4° la joie.

Ces signes caractéristiques se rencontrent invariablement dans toute véritable contemplation chrétienne. Parfois on les y voit distinctement, séparément les uns des autres, comme les couleurs primaires dans un arc-en-ciel ; d'autres fois ils se fondent ensemble comme les couleurs primaires formant un rayon de lumière blanche ; mais ils y sont toujours présents et toujours surnaturels. Partout où ces quatre signes caractéristiques se trouvent réunis, vous avez la meilleure preuve de

la vraie contemplation chrétienne : le Saint-Esprit en est l'inspirateur, Dieu en est l'objet ; Il y contribue de moitié ou davantage. D'autre part si vous pouvez constater l'absence d'un seul de ces quatre signes caractéristiques, vous pouvez être sûr que les trois autres sont également absents, en dépit de toute apparence contraire. Vous pouvez alors avoir la contemplation d'un chrétien, mais non pas une contemplation chrétienne, c'est-à-dire un exercice de la première fonction de la vie mystique : c'est une duperie : *aes sonans, cymbalum tinniens* « un airain sonore, une cymbale retentissante » (I Cor., XIII, I), et rien de plus.

En fait, les deux premières qualités, la componction et l'humilité, doivent précéder la contemplation ; elles y sont des dispositions préparatoires. Dès que survient la contemplation, elles se mettent à sa suite, prenant une grande intensité et

deviennent le bien quasi inaliénable de l'âme. Les deux autres, l'admiration et la joie sont des effets de la contemplation ; elles poussent sur elle pour ainsi dire, elles pendent à elle comme des fruits beaux et savoureux à l'arbre qui les a produits, et elles deviennent d'autant plus riches et délicieuses que l'on cultive avec plus de soin la divine contemplation.

Il convient d'ajouter, au sujet de ces quatre propriétés de la vraie contemplation chrétienne, que le mystique peut en tout temps, presque infailliblement, se remettre lui-même dans la disposition d'esprit contemplative, rien qu'en produisant des actes de ces quatre vertus. Ami lecteur, si vous en doutez, essayez et vous verrez.

La componction, en tout premier lieu. C'est dire qu'il faut commencer par le commencement. Le pseudo-Aéropagite fait cette remarque très juste, que la pu-

rification est le premier acte de la « hiérarchie » et la première étape de la vie spirituelle. Un enfant bien élevé se débarbouille avant d'aller offrir sa joue au baiser du matin de ses parents. Le premier soin de celui qui veut se présenter devant le roi et obtenir de lui une audience ou être admis à sa table, sera de se mettre dans un état de propreté irréprochable et de se vêtir d'habits dignes de l'occasion. Le premier don du Saint-Esprit dans l'ordre de leur exercice et de leur utilité, c'est le don de « la Crainte du Seigneur ». (Isaïe, XI, 3.)

La componction entame, brise et amollit la dureté de rocher de nos cœurs de pécheurs. Elle est la marche à suivre avant qu'on puisse s'attendre à ressentir les touches du divin amour et à devenir plastique entre ses mains. Il est clair que la componction n'est pas un produit cérébral ; elle vient du cœur et de la volonté

pour ce qui est de la part de l'homme, et de plus il faut y reconnaître l'action de Notre-Seigneur et de son Saint-Esprit. Aux larmes de repentir de ses péchés, sincère et persévérant, que verse l'âme fervente, viennent s'ajouter l'efficacité du sang de Jésus-Christ et les flammes de l'amour de Dieu, allumées par le Saint-Esprit, au cœur du chrétien.

On connaît cette parole de l'auteur de l'*Imitation* : « J'aime mieux éprouver le sentiment de la componction que d'en savoir la définition. » Une des raisons pour lesquelles un grand nombre de chrétiens ne réussissent pas dans l'entreprise de la vie mystique, et tout spécialement dans l'œuvre de la Divine Contemplation, c'est qu'ils oublient la nécessité de la componction. (Cf. Vol. III, MIRACLE ET MYSTIQUE, ch. XIII.) Il semblerait vraiment que plus un pécheur est enfoncé dans son malheureux état et moins il en

a conscience, moins il se rend compte de ses suites lamentables. D'autre part, plus les saints font progrès dans l'amour de Dieu et l'esprit de prière, et plus aussi s'augmentent le repentir de leurs péchés passés, leur mépris d'eux-mêmes, leur haine d'eux-mêmes et les pénitences volontaires qu'ils s'infligent en guise d'expiation et d'exercice salutaire. Un matin saint Vianney fut trouvé baigné de larmes. « Qu'avez-vous? lui demanda son compagnon : vous est-il arrivé quelque chose? » — « Non, répondit le saint : seulement, je pleure mes pauvres péchés. »

Tant qu'à mettre la main à cette noble entreprise de la vie mystique, il convient de commencer par ce qui doit précéder tout essai de divine contemplation, à savoir la douleur des péchés passés. Rendons-nous accessibles et dociles aux puissantes sollicitations de la grâce ; que no-

tre cœur se brise de douleur pour avoir offensé un Père si bon et si aimant. Dans un sentiment de sincère repentir et d'accusation spontanée, frappons-nous la poitrine en nous écriant : « Ah! comment ai-je pu agir ainsi? Comment ai-je pu rester si longtemps sans en concevoir la plus vive douleur? Comment ai-je pu être si cruel à l'égard de mon miséricordieux Seigneur? Comment ai-je bien pu faire si peu de cas des redoutables jugements de Dieu ? » et alors tournons-nous du côté de notre aimable Sauveur et ne nous lassons pas de Lui répéter notre douleur de l'avoir offensé.

Les CONFESSIONS *de saint Augustin* nous présentent un bel exemple de cet esprit de componction qui se doit trouver à la base de tous nos essais d'entretien avec la Divine Majesté. Supposez que nous prenions l'habitude de nous exciter au

regret sincère de nos péchés passés toutes les fois que nous nous mettons en prière; essayons : nous verrons combien puissamment cela nous aidera à la contemplation.

Considérez l'ordre de la liturgie de la Messe. Avant qu'il soit permis au prêtre de monter à l'autel, lui et les assistants sont obligés de faire publiquement un humble aveu de leur indignité par suite des péchés qu'ils ont commis, et d'implorer l'intercession des Saints pour en obtenir le pardon. Quelquefois on omet le Psaume *Judica me,* le joyeux *Gloria in excelsis* et la solennelle profession de foi orthodoxe du Symbole de Nicée ; mais le *Confiteor* du prêtre, suivi de celui du peuple, jamais !

CHAPITRE VI

HUMILITÉ DU CONTEMPLATIF

A la suite de la componction, issue et comme jaillissant d'elle, vient l'humilité. Bien vite elle rattrape et dépasse la vertu qui lui a donné le jour. Et voilà que nous avons les deux dispositions d'âme les plus fondamentales, requises pour l'œuvre de la Divine Contemplation.

Personne n'est si humble que le vrai mystique. Ce n'est pas étonnant : ne se tient-il pas en présence de Dieu? Rendons-nous un peu compte de l'immense portée de ce fait. Il va de soi que le fervent chrétien qui tient les yeux de son âme habituellement fixés sur la Divine Majesté, et

voit sa propre petitesse à la lumière de la splendeur de la sainteté des trois Divines Personnes, ne peut s'empêcher de concevoir le plus vif sentiment de sa propre indigence et de son néant. Il se perd de vue complètement, il descend, dans l'abîme du mépris de lui-même, à des profondeurs que seuls les Saints ont osé sonder, témoin saint Jean de la Croix, avec ce seul petit mot : « Rien ».

Ceux qui craignent d'entrer dans les voies de la vie mystique et de la sainte contemplation, de peur d'aboutir à l'orgueil et à la complaisance en eux-mêmes, montrent qu'ils n'y connaissent rien du tout. L'exercice habituel de la présence de Dieu est bien plus efficace à inspirer une solide humilité, que même la considération de notre mauvaise vie passée et de nos péchés sans nombre. Il est impossible de s'adonner à la contemplation de la Sainteté Infinie et de res-

ter orgueilleux et épris de soi. Plus on aperçoit les amabilités de Dieu et goûte ses charmes ravissants, plus on s'empresse à l'union d'amour avec sa Divine Bonté, et plus on se sentira porté, à prendre une bien humble estime de soi-même. Que dis-je? On y sera forcé.

Il faut insister sur ce point fondamental de l'humilité telle qu'elle est pratiquée par tout mystique, c'est-à-dire en dehors de toute considération de ses péchés personnels plus ou moins graves ou nombreux. Car si pour être humble il fallait avoir péché, Notre-Seigneur n'eût jamais pu nous dire : *Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur.* De même sa divine Mère, la Vierge immaculée dans sa conception et que ne ternit jamais dans tout le cours de sa vie la plus petite ombre de péché, n'aurait pas pu être, comme elle l'est en effet, la plus humble des pures créatures, tout en étant la plus com-

blée des grâces célestes. De même, il serait impossible aux Bons Anges d'être humbles, eux qui n'ont jamais reçu la plus légère atteinte de péché ; et cependant nous savons qu'ils sont parfaitement humbles : la sainte liturgie, faisant écho aux deux Testaments, nous les montre dans l'attitude de l'abaissement volontaire le plus profond, en présence de la Majesté Divine.

Dans l'exercice de la contemplation, le fervent chrétien se tient anéanti devant Dieu ; avec toute l'Église Militante, Souffrante et Triomphante, il proclame que Dieu seul est digne de recevoir bénédiction, louange, amour et gloire à jamais. Cet absolu anéantissement de soi devant la majesté de la très Sainte Trinité, est le suprême acte d'amour que les Martyrs ont pratiqué au milieu des tourments ; et les Saints Confesseurs au milieu des tentations et des épreuves de toutes sortes,

et qui les a rendus capables de tant endurer et de tant accomplir pour le service de Dieu.

Cette humilité foncière du contemplatif chrétien ne l'empêche nullement de constater et, au besoin de proclamer, les grandes choses que Dieu a faites en lui. Seulement il a bien soin de ne s'en rien attribuer à lui-même et d'en donner la louange à Dieu seul. *Il a fait en moi de grandes choses, Lui dont le nom est* (absolument) *saint,* s'écrie la très Sainte Vierge Marie, au moment où sa cousine salue en elle la Mère de Dieu. C'est ainsi également que sainte Thérèse, sur l'ordre de ses confesseurs et quoi qu'il en coûtât à son humilité, révéla au monde entier, dans ses écrits, les secrets de sa vie d'union avec Dieu. De nos jours, une de ses plus aimables filles, la délicieuse Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, universellement connue par son surnom de « Petite

Fleur » et qui vient d'être béatifiée a écrit, avec une charmante simplicité, la belle histoire de sa vie intérieure.

J'oserai soutenir que ce deuxième signe caractéristique de la vraie contemplation chrétienne, l'humilité, ne se rencontre jamais ailleurs, et que partout où il est absent d'une contemplation, fût-ce même celle d'un chrétien, sa contemplation cesse d'être chrétienne : elle est gâtée, viciée dans son centre ; elle ne fera aucun bien, alors même qu'elle serait le plus brillant morceau de spéculation théologique.

C'est là le malheur de celui qui est hérétique par son propre choix. Écoutons Denys l'Aéropagite. Il dit : « Si l'esprit humain, mécontent de la part qui lui échoit des bénédictions divines, s'efforce d'outrepasser les limites que le doigt de Dieu a tracées ; s'il s'applique témérairement à la contemplation de splendeurs qui sont au-dessus de sa portée ; sans

doute la lumière ne cessera point de briller, mais ni l'âme n'atteindra ce qui ne lui fut pas destiné, ni elle ne pourra, en punition de son orgueil insensé, conserver ce qui lui avait été libéralement départi. Ce châtiment lui est dû pour s'être mêlé témérairement de mystères qui dépassent sa capacité. »

Et il ajoute : « Malgré tout, la lumière bénie continuera de briller sans interruption sur tous les hommes : elle ne cessera pas de se présenter à leurs esprits, toujours prête à se communiquer à eux avec une ineffable libéralité. Ils sont toujours libres de la recevoir. » (*Hiérarchie eccl.* ch. II, p. 3, n° 3.)

Dans le livre de Ruysbroeck intitulé *De l'Ornement des Noces Spirituelles*, il y a une page très belle sur l'Humilité du Mystique et les bénédictions qui accompagnent cette vertu. Il dit :

« Comprenez bien ceci. Quand le soleil

fait luire ses rayons et la splendeur de sa lumière dans une vallée profonde entre deux montagnes, et qu'étant à son zénith il lui est donné de briller jusqu'au fond de la vallée et sur toute sa surface, trois effets se produisent alors : la vallée se remplit de la lumière que les montagnes reflètent ; elle reçoit un accroissement de chaleur ; enfin elle devient plus fertile que la plaine et le pays plat. De même lorsqu'un juste se ramasse sur sa propre petitesse, au plus bas de lui-même ; lorsqu'il reconnaît et proclame qu'il n'a rien et ne peut rien faire de lui-même, ni tenir bon ni avancer d'un pas ; quand il voit combien souvent il lui arrive de faillir aux vertus et aux bonnes œuvres : alors il confesse hautement sa pauvreté et son impuissance, alors il creuse la vallée de l'humilité. Et pendant qu'il est ainsi dans sa bassesse et son indigence et qu'il reconnaît l'étendue de ses besoins, il étale

sa détresse devant la bonté et la miséricorde divines et fait entendre sa plainte. Il prend en considération la sublime hauteur de Dieu et sa propre bassesse et par là devient une vallée profonde. Or le Christ est le soleil de justice et aussi de miséricorde : il se tient au beau milieu du firmament, c'est-à-dire à la droite du Père, et de là il lance ses rayons jusqu'au fond de ce cœur humble ; car le Christ est toujours touché de compassion à l'égard de l'homme qui avoue son impuissance, qui la déplore, qui l'expose devant Lui avec humilité. Alors deux désirs s'élèvent comme deux montagnes ; le premier, de servir Dieu et de le louer avec un profond respect ; le second, d'acquérir les nobles vertus. Ces deux montagnes percent les cieux, car ces ardents désirs touchent Dieu sans intermédiaire et sollicitent ses libéralités sans mesure. Alors sa générosité ne peut se contenir : il faut qu'elle

se précipite au dehors et coule dans cette âme qui est toute prête à recevoir et à retenir les dons précieux. La vallée du cœur humble devient toute irradiée et illuminée par la grâce, plus échauffée des ardeurs de la charité, plus féconde en vertus parfaites et en bonnes œuvres. » (*De l'Ornement des Noces Spirituelles*, ch. VI.)

Cette humilité foncière de l'âme contemplative me paraît aussi mise en lumière par la Mère Julienne de Norwich dans ses VISIONS. Au chapitre III elle rapporte ce qui suit : « Le Seigneur me montra un tout petit objet, pas plus gros qu'une noisette, qu'il me semblait voir dans le creux de ma main et tout rond comme une balle à jouer. Je la considérai des yeux de mon intelligence et je pensai en moi-même : « Que pourrait bien être cet objet? » Et il me fut donné cette réponse sommaire : « C'est tout le créé. »

Je m'étonnai qu'il pût continuer d'être, car il me semblait qu'il lui arriverait soudain de rentrer dans le néant, tant il paraissait petit. »

Au chapitre VIII elle revient sur ce sujet et donne cette explication : « Je sais bien que le ciel et la terre et tout ce qui a été créé est grand, spacieux, beau et bon ; mais la raison pour laquelle tout cela paraît si petit à mes yeux, c'est que je l'ai vu en présence du Créateur, car à une âme qui voit Celui qui a fait l'univers, tout ce qui a été créé paraît comme rien. »

On pourrait se demander si cette sainte recluse, qui donne d'elle-même cette description « pauvre fille simple et sans lettre », savait que dans cette dernière phrase elle répétait mot à mot ce que l'un des plus grands génies et des plus illustres mystiques du monde, saint Grégoire le Grand, dit dans ses DIALOGUES (Livre

II, ch. XIV). Là, après avoir décrit comment saint Benoît dans une de ses visions aperçut le monde entier sous la forme d'une petite boule, perdue dans un rayon de la gloire de Dieu, il ajoute, comme en passant, cette remarque : « C'est que, aux yeux de celui qui est favorisé de la vision du Créateur, les choses créées paraissent tout petites : *videnti Creatorem angusta est omnis creatura* .»

En conclusion ; il n'y a donc pas à redouter que le vrai contemplatif cède jamais à la vaine gloire. Quand vous voyez un homme se vanter, le verbe haut, plein de lui-même, vous pouvez être bien sûr qu'il n'est pas un adepte de la Sainte Contemplation. Un charriot vide fait beaucoup de bruit sur le pavé des rues ; celui au contraire qui passe dans la campagne chargé des gerbes de blé que les moissonneurs ont entassées dessus comme une montagne, s'avance lentement, ma-

jestueusement, sans presque se faire entendre. Un cours d'eau peu profond mène grand bruit sur son lit pierreux, tandis que la rivière profonde, pleine bord à bord, coule en silence, mais avec une puissance irrésistible. De même l'humilité, celle qui est profonde, sincère, solide, est un signe de la vraie contemplation chrétienne. Ce signe ne saurait tromper. Il est d'autant plus convaincant que l'homme humble ne profère pas une parole, et ne s'abandonne à aucune protestation extérieure.

CHAPITRE VII

ADMIRATION ET JOIE DU CONTEMPLATIF

La componction et l'humilité, unies ensemble, produisent d'abord leur premier effet qui est de débarrasser le chrétien de tout amour désordonné de lui-même ou des créatures ; ensuite elles nettoyent l'âme au point de la rendre luisante de pureté ; enfin elles lui font recevoir efficacement et refléter les rayons de la lumière divine qui brillent en plein sur elle, comme d'ailleurs sur tous les hommes et sur tous les objets du monde.

La bonté divine inonde le contemplatif des flots de sa lumière et de sa chaleur bienfaisante. Il s'établit un contact im-

médiat entre Dieu plein d'amour et l'âme aimante. Dieu permet à l'esprit du fervent chrétien, de voir en quelque sorte sa divine bonté, de la toucher, de mettre la main dessus et de la porter à sa bouche pour en goûter la saveur : et alors il se produit en lui un sentiment d'admiration qui, pour l'ordinaire, éclate en accents de louange et finit par se fondre en un sentiment de joie qui ne saurait se contenir.

C'est un fait que la componction et l'humilité sont des signes caractéristiques de la contemplation chrétienne qui lui appartiennent en propre et exclusivement. On ne les trouve jamais ailleurs. Pour ce qui est des deux autres signes, à savoir l'admiration et la joie, certains esprits seraient peut-être portés à les voir aussi dans la contemplation purement naturelle; mais alors si on les y rencontre, on découvre bien vite qu'elles sont d'un naturel tout différent. L'admiration du chré-

tien dans l'exercice de la sainte contemplation est produit par le concours simultané de l'activité de sa raison naturelle, de sa vertu théologale de Foi et du Don d'Intelligence ; tandis que d'autre part sa joie est causée par le concours simultané de l'activité de sa tendresse naturelle, de la vertu théologale de Charité et du Don de Sagesse, qui sont en lui. En sorte que ces deux sentiments sont, par leur origine, leur motif, leur mode d'opération et leurs résultats, essentiellement surnaturels.

N'importe quel homme qui voudra bien jeter un regard attentif sur la beauté de la création dans son majestueux ensemble et dans quelques-uns de ses merveilleux détails, sera naturellement saisi d'admiration ; mais s'il est vrai mystique, son admiration s'élevera d'un bon au-dessus de ce qui la produit et montera jusqu'à Dieu le Père, auteur de toutes ces merveilles, jus-

qu'à Dieu le Fils qui en est le divin exemplaire, jusqu'à Dieu le Saint-Esprit qui les soutient de sa toute-puissance. *Par le Verbe du Seigneur les cieux ont été créés et c'est l'Esprit de sa bouche qui les soutient dans l'être.* (*Ps.* XLI, 6.)

Il jette le regard de son âme sur les mystères de Notre-Seigneur, tels qu'ils sont proposés à notre foi par l'Église dans la révélation évangélique, et il découvre (nous le démontrerons en détail dans le volume qui suivra celui-ci) tout un nouveau monde, plein de merveilles incomparablement plus grandes : et son admiration grandit en proportion. Enfin, de la contemplation de la très Sainte Humanité de son Sauveur, notre fervent chrétien est amené à contempler la personne du Verbe divin considéré dans le sein du Père qui l'engendre éternellement, et la personne du Saint-Esprit d'amour qui procède éternellement du

Père et du Fils comme d'un principe unique, et les infinies perfections qui sont communes aux trois divines Personnes et là son admiration est absolument sans mesure et ne saurait s'exprimer. Quelques écrivains modernes appartenant au camp de l'infidélité, accusent le Christianisme d'avoir la tendance à rendre l'homme insensible aux charmes de la nature. Pour voir combien injuste est une telle accusation, il suffit de jeter un coup d'œil sur les vies de nos Saints ou sur la plupart des monuments de l'art chrétien ou de la littérature chrétienne.

Ce qui est quelquefois arrivé, c'est que, en certaines circonstances, le contemplatif s'est trouvé si complètement absorbé et comme écrasé par la beauté surnaturelle de ce qu'il découvrait avec l'œil intérieur de son esprit, qu'il ne lui restait plus aucune force pour jouir des charmes naturels du

paysage qu'il traversait sans le voir. Ainsi saint Bernard voyagea tout un jour sur le bord du plus beau lac du monde et n'y fit pas même attention, parce qu'il se trouvait alors ravi hors de lui-même par la contemplation de beautés infiniment plus grandes, que son âme découvrait dans son union intime avec Dieu.

Cela nous montre qu'il y a des degrés dans les beautés qui sollicitent l'admiration de l'homme, et aussi que dans notre condition présente, notre faculté de percevoir et de jouir est d'une puissance assez limitée. En conséquence lorsque notre attention est fortement accaparée par quelque objet, il ne lui reste plus de force pour s'appliquer à un autre. La source de l'admiration et du ravissement de saint Bernard se trouvait à des profondeurs qui dépassaient de beaucoup la surface des choses visibles ; par suite elle était d'une qualité bien supérieure, incom-

parablement plus vive et plus rafraîchissante qu'aucun sentiment purement naturel ; elle jaillissait jusqu'à la vie éternelle, jusqu'au pied du trône de l'adorable Trinité.

Il est tout naturel que l'admiration du contemplatif se traduise par l'élan spontané de la louange à Dieu : louange pleine de transports d'amour à l'égard de ce Père qui est dans les cieux. On en a des exemples dans tous les livres de la Bible depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, dans la liturgie et dans d'innombrables effusions lyriques composées par les Saints ; comme par exemple, pour n'en nommer qu'une seule, le cantique de saint François d'Assise à « mon frère le Soleil ».

C'est aussi l'expérience journalière des âmes ferventes qui vivent dans une étroite union d'amour avec Dieu et qui ont soin de bannir de leur cœur tout

ce qui pourrait Lui déplaire. Louange, louange éperdue, louange brûlante du Bien-Aimé ; mais qui n'est pas toujours mise en paroles articulées, prononcées par les lèvres, recueillies dans l'oreille ; car lorsque l'admiration est vive, on est réduit au silence : le sentiment intérieur ne se traduit plus que par l'attitude extatique de l'âme et du corps. Mais n'est-ce pas là la plus haute louange? *Tibi silentium laus* » : « le silence est la seule louange qui te convienne » (Ps. XIX, 2; texte Hébreux). Est-ce que le visage recueilli, plein de sérénité et de douceur des Saints, ne proclame pas au monde que l'*entretien de la Sagesse Divine n'a point de fiel et que loin d'ennuyer, sa compagnie comble d'une joie ineffable celui qui l'écoute?* (Sagesse, VII, 16.)

Dans sa contemplation, notre mystique rivalise d'admiration avec les bergers aux cœurs simples, de Bethléem, lorsqu'ils re-

çurent le message des anges, et trouvèrent l'enfant Jésus et sa divine Mère dans l'étable. Il partage l'admiration de la Vierge Mère et de son époux saint Joseph, lorsqu'ils entendaient tout ce que l'on disait du Divin Enfant, comme aussi l'admiration des cohortes angéliques en voyant le Roi de gloire devenu un petit enfant. Elles firent alors éclater leur ravissement dans des cantiques célestes, au-dessus des campagnes de Judée, pendant la nuit sainte. Cela l'aide aussi à se représenter l'admiration de ces mêmes cohortes angéliques devant le mystère du saint sacrifice de la Messe et la présence réelle de Notre-Seigneur au saint tabernacle. De temps en temps, des yeux de son esprit éclairé par une foi vive, le contemplatif aperçoit ces bienheureux Esprits se pressant autour de lui après sa communion, pour adorer Notre-Seigneur qui vient de naître mystiquement dans la pau-

vre étable de son cœur, et lui rendre, là même, les hommages qui lui sont dûs. Quant à nous, si nous avions au moins faiblement conscience de la gloire qui nous visite et nous investit à pareil moment, oh ! comme nous éclaterions en chants d'allégresse et de louange à la vue de la condescendance si pleine d'amour de Notre-Seigneur !

Nous parlons de joie. Ne pourrions-nous pas employer un terme plus expressif et appeler ce sentiment « jubilation ». Il est appellé de ce nom en mille endroits des Saintes Écritures. Sur les lèvres du mystique et dans l'intime sanctuaire de son cœur, le chant de louange du Dieu béni aux siècles des siècles n'est pas seulement un signe d'admiration, c'est aussi bien un signe de triomphante allégresse.

Et maintenant, remarquez ceci : la louange semble sortir de l'homme pour aller à Dieu ; or, en réalité elle vient

de Dieu comme de sa source première, et passant par le cœur et les lèvres de la créature raisonnable, elle fait retour à Dieu, son principe aussi bien que son objet. L'allégresse qui en est inséparable, est un écoulement du cœur de Dieu plein d'amour, qui vient inonder le cœur du chrétien pur et fervent. C'est le bonheur de Dieu qui se fait sentir à l'homme. C'est le Saint-Esprit, l'allégresse substantielle de Dieu le Père et de Dieu le Fils, manifestant sa présence dans l'âme et le corps du voyageur, encore loin de la patrie, et le remplissant déjà de délices et de consolations célestes.

Les hommes de peu de foi ne peuvent comprendre cela. Ils voyent à n'en pas douter que les serviteurs de Dieu éprouvent autant, sinon plus que les autres hommes, des peines et des tristesses de la vie présente ; ils trouvent difficile de concilier ces faits palpables,

avec tout ce que l'on raconte de la vie spirituelle.

L'explication est pourtant bien simple.

Dans le fervent chrétien il se passe quelque chose de semblable au merveilleux phénomène dont l'âme de Notre-Seigneur fut le sujet, alors que jouissant du bonheur de la vision béatifique, elle fut en même temps plongée dans toute l'amertume de l'agonie au Jardin des Oliviers et les horreurs de la douloureuse Passion. Il est de foi que Notre-Seigneur eut, dans la partie la plus haute de son âme, la jouissance de la vision béatifique sans un moment d'interruption ; et il est également de foi qu'il souffrit véritablement, et ressentit toute l'amertume des tourments décrits dans les quatre Évangiles, sans compter en outre ce qu'il nous est permis de découvrir entre les lignes de leur sobre récit. C'est de cette manière (pour comparer les petites choses

aux grandes et le serviteur à son divin Maître) qu'il faut entendre que le mystique éprouve en même temps la joie et la douleur. Les peines communes à tous les hommes et les épreuves de la vie présente ne lui sont point épargnées. Il en a sa bonne part, parfois beaucoup plus grande que celle de ses frères, les autres hommes; malgré tout, dans le secret de son cœur, il a la joie de la présence de Dieu, l'enivrement de savoir qu'il possède le Saint-Esprit.

C'est là précisément ce qu'opère la divine contemplation ; elle fait prendre conscience au chrétien, de cette source de consolations célestes qu'il porte en lui-même; elle en fait jaillir les ondes rafraîchissantes jusqu'à la surface de son âme, pour en arroser tout son jardin, dans la mesure où la grâce de Dieu lui est départie.

Quand le démon voit le chrétien se dé-

battre au milieu des difficultés de toutes sortes, il s'efforce de lui faire abandonner l'exercice de la prière, et surtout commettre le péché mortel. Il sait bien qu'alors en effet le pauvre voyageur se trouverait dans une grande détresse, puisqu'il n'aurait plus la ressource de trouver en lui-même les consolations de Dieu et le Dieu de toute consolation. Un péché mortel, c'est comme un cadavre, jeté au fond d'un puits, par un assassin ; il empoisonne abominablement les profondeurs de la conscience de l'homme qui le commet.

D'autre part, dans la grâce, aussi longtemps du moins qu'il la conserve, le chrétien tiède lui-même, possède véritablement, dans les profondeurs de son âme, cette source de consolation céleste qu'est la présence du Saint-Esprit : son malheur est qu'il garde fermée l'ouverture de cette fontaine. Une pierre énorme la recouvre, et il ne se donne pas la peine de la sou-

lever ou de la rouler de côté, afin de boire et de se rafraîchir à ses ondes bienfaisantes. Se pourrait-il par hasard que nous fussions nous aussi précisément dans ce cas?

CHAPITRE VIII

QUE DIEU VEUT SE LIVRER TOUT ENTIER A L'HOMME POUR SA JOUISSANCE

Etes-vous surpris, ami lecteur, peut-être même choqué, du titre de ce chapitre? Cependant, nous avons déjà plus d'une fois rencontré cette grande vérité, que Dieu se livre tout entier à l'homme pour sa jouissance, énoncée, sinon dans ces termes précis, du moins dans d'autres équivalents. Mais notre esprit est tellement obtus à l'égard des choses de Dieu, qu'il est nécessaire en ces matières, de remettre plusieurs fois le même principe sous nos yeux et de le présenter sous différents aspects, avant que nous en

saisissions la portée et que nous soyons capables d'y donner un assentiment non pas seulement conceptuel ou imaginaire, mais réel. Alors ce principe devient une partie de notre ameublement intellectuel; nous l'avons en notre possession d'une manière ferme et durable.

Ce n'est pas sans un sentiment de confusion que je me souviens de mon propre étonnement, lorsque je rencontrai pour la première fois dans un des ouvrages de Ruysbroeck, cette proposition que Dieu seul est l'objet de jouissance proposé à l'homme, tandis que les créatures sont seulement destinées à son usage. Tout d'abord cela me fit l'impression d'une nouveauté en matière de doctrine spirituelle, et dans mon fors intérieur je la qualifiais d'extravagante. Cependant, en la considérant plus attentivement, j'en vins à reconnaître que c'était tout au moins, une doctrine consolante et d'une

ravissante beauté. Je me pris à souhaiter qu'elle fût vraie. Il me fallut quelque temps pour me rendre compte que, en formulant cette proposition, le grand mystique flammand du quatorzième siècle, ne faisait que répéter la parole d'autres mystiques encore plus grands que lui, tels que saint Thomas d'Aquin, Pierre Lombard, saint Augustin, le Pseudo-Aréopagite, saint Grégoire le Grand, enfin saint Paul, saint Jean et Notre-Seigneur Lui même.

Regardons bien en face cette étonnante proposition : Dieu est tout entier pour la jouissance de l'homme. Considérons-la sous toutes ses faces ; pesons-en les termes, examinons-en la portée, pénétrons-nous-en, autant du moins que notre capacité le permettra; embrassons-la de toutes les forces de notre esprit et de notre cœur. Il nous sera impossible de la saisir dans sa plénitude ou de la sonder jusque dans

son tréfonds : c'est une vérité trop immense, trop sublime, et, d'autre part, nos esprits sont trop bornés ; mais cependant, le peu que nous en saisirons suffira à produire un heureux changement dans notre manière d'envisager la vie.

Dieu veut se livrer tout entier à l'homme pour sa jouissance : les créatures ne sont que pour son usage. Dieu le Père, source abismale de la Divinité ; Dieu le Fils, Verbe resplendissant d'un éclat éternel, infini ; Dieu le Saint-Esprit, amour mutuel, substantiel du Père et du Fils ; la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur : tout cela, le tout de Dieu, pour la jouissance de l'homme ; tandis que les objets créés, animés ou inanimés, soit spirituels, soit matériels, ne sont que des moyens de le conduire à Dieu, des instruments destinés à l'aider à prendre en Dieu seul ses délices, par-dessus toutes choses. Voici, les propres

paroles de saint Augustin. « Le monde présent est pour notre usage, non pour notre jouissance. Les choses qui sont pour notre jouissance sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » (De Doctrina Christiana.)

La jouissance, c'est la possession actuelle accompagnée de plaisir. Jouir d'une chose, c'est y prendre ses délices et l'aimer pour elle-même. Pour mériter réellement et pleinement son nom, la jouissance devra donner satisfaction à tout l'homme, en nous, et principalement à la partie spirituelle de nous-mêmes, à notre raison, à notre volonté. Il n'y a que Dieu qui puisse remplir ce programme. La preuve en est dans l'expérience journalière de tous les hommes, soit bons soit mauvais : les bons trouvant en effet parfaitement leurs délices en Dieu seul ; les méchants faisant tous leurs efforts pour trouver l'assouvissement de leurs désirs

et le repos de leur âme dans les choses créés, sans pouvoir jamais y parvenir.

A en juger d'après la manière dont la plupart des hommes organisent leur vie et employent toute leur activité, il semblerait que seules les créatures soient destinées à notre jouissance et capables de nous procurer le bonheur. Pour ce qui est de Dieu, on peut bien le craindre, l'adorer à une distance respectueuse, apaiser sa colère par la prière et le sacrifice, mais où est l'homme du monde qui s'arrêterait à cette pensée que l'on pût chercher en Lui ses délices? Un bon repas, l'air frais de la campagne, la beauté d'un paysange, quelque chef-d'œuvre artistique, les douceurs de l'amour humain et de l'amitié ; la beauté du visage et de toute la personne, les dons de l'esprit, la santé ; les honneurs, le succès, la fortune, le luxe de l'ameublement ; en un mot, toutes les bonnes choses d'ici-bas :

voilà, d'après l'évangile mondain, les choses qu'il faut rechercher et dans lesquelles mettre sa jouissance. Quant à considérer Dieu comme objet propre et véritable de jouissance pour l'homme, qui donc a jamais entendu pareille proposition?

Il n'est pas jusqu'à des personnes qui font profession de piété, pour qui cette idée que Dieu se livre tout entier à l'homme pour sa jouissance, ne paraisse tout simplement ridicule. Cependant, il reste vrai que Dieu et Dieu seul et tout entier pour ainsi dire, est l'objet propre de la jouissance de l'homme ; et cela non dans un avenir encore éloigné, quand nous aurons enfin gagné le ciel et verrons Dieu face-à-face, mais dès ici-bas, dès à présent, pendant les jours de notre pèlerinage, dans notre condition passagère d'épreuve, n'avançant que sous la conduite de la foi obscure, et entravés

dans notre marche par les suites du péché originel que le Baptême n'a pas abolies.

Cette grande vérité jette des flots de lumière sur tout le sujet de la vie mystique et en particulier sur la vraie notion de la sainte contemplation : il ne s'agit que de la saisir.

Si vous demandez : Comment serait-il possible de jouir de Dieu dès à présent? Je réponds : Bien plutôt, comment serait-il possible de ne pas jouir de Lui, qui est le Bien Suprême et qui, quoique encore invisible à nos regards tant que nous sommes sur la terre, est cependant toujours avec nous? Nous pourrions ainsi nous lancer à la tête une série d'objections et de répliques : mais à quoi bon? Nous n'avons qu'à constater l'évidence des faits. N'est-ce pas un fait clair comme le jour que d'une part, il y a des hommes qui réellement trouvent leurs délices en

Dieu et dans les choses de Dieu, telles que la prière, les sacrements, la Messe, les saintes lectures et la pratique de toutes les vertus ; tandis que, d'autre part, il y a d'autres hommes pour qui ces choses n'ont aucun charme, qui les fuyent et auxquels la pensée de Dieu et des biens célestes n'inspirent que le dégoût?

Il serait plus à propos de demander : Comment ces derniers en sont-ils venus à manquer d'apprécier à sa juste valeur ce bien suprême que Dieu est? Comment font-ils pour ne Lui trouver aucun charme et ne pas mettre en Lui leur bonheur? Hé bien, les uns et les autres s'y prennent de la manière la plus simple du monde. Ils se laissent entraîner là où les portent leurs préférences. Cette affaire est du ressort de la volonté de l'homme, de son libre choix, de sa faculté affective. Essayons de rendre cette vérité palpable à l'aide des Saintes Écritures.

Dans le livre de l'Exode il y a un contraste frappant entre le peuple d'Israël et Moïse qui en est le chef et le saint conducteur. D'un côté le peuple crie à Moïse : *Que ce soit vous qui nous parliez et nous vous écouterons, mais que ce ne soit pas le Seigneur qui nous adresse la parole, de peur que nous ne mourrions.* (Exod. xx, 19.) Et ce même peuple est prêt, à chaque instant, à oublier le Seigneur et toutes les merveilles qu'il a accomplies en sa faveur et à détourner ses adorations sur le veau d'or ! D'autre part nous voyons que le Seigneur s'entretient familièrement avec Moïse, face-à-face *comme les hommes ont l'habitude de faire avec leurs amis.* (Ex. XXXIII, 11), et que Moïse s'enhardit jusqu'à proférer cette demande : *Seigneur, je vous en prie, découvrez-moi votre gloire !* Dieu lui répond : Oui, j'y consens, je vais me montrer à toi, *je vais te découvrir tout bien,*

mais d'une manière appropriée à ta condition présente. Tu ne verras pas mon visage, car nul homme ne saurait me voir et vivre ; mais j'ai près de moi une place réservée; tu te tiendras debout sur le roc, et quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher et te couvrirai de ma main droite ; puis je retirerai ma main et tu m'apercevras par derrière ; mais tu ne saurais voir mon visage. (Ex. XXXIII, 18-23.)

Le chrétien contemplatif ressemble à Moïse. Il sait qu'il ne peut pas encore voir Dieu face-à-face, que c'est là le privilège exclusif des bienheureux ; toutefois il ne cesse de demander à Celui qui est tout son amour : « Je vous en prie montrez-moi votre gloire » c'est-à-dire « Accordez-moi un léger coup d'œil sous vos perfections infinies ; donnez-moi un avant-goût de votre douceur ineffable. Alors même que je ne sois pas encore

capable de vous voir, donnez-moi, oh ! je vous en supplie, de vous embrasser et de me sentir enveloppé dans vos bras et serré sur votre cœur. » Le mystique ose solliciter du Seigneur cette grâce. Et Dieu, dans son amour, est ému de pitié. Il répond : « O homme, chétive créature, née d'hier seulement ; dans l'infirmité de ta condition présente, il est vrai que tu ne saurais me voir et vivre. Mais, j'ai près de moi une place en réserve, où tu pourras être en sûreté comme sur le roc, c'est la très Sainte Humanité de mon Divin Fils; debout sur ce rocher immuable, tu pourras apercevoir quelque chose de mon infinie majesté sans avoir à craindre d'être consumé. Je te cacherai dans le creux de ce rocher, dans la profonde blessure du côté de ton Sauveur crucifié. Là tu n'as pas à craindre de tomber dans l'orgueil spirituel, et dans l'aveuglement de cœur qui en est la conséquence : alors

je passerai devant toi dans la Nuée obscure et c'est ainsi que tu apercevras ma gloire et pas autrement. »

Il arrive donc que le mystique, tel un autre Moïse, jouit réellement de la compagnie de Dieu, s'entretient avec son Seigneur bien-aimé, l'entend lui parler à lui-même comme un homme à son ami ; tandis que la foule énorme des négligents, des chrétiens tièdes, des sans-courage, s'écrie, saisie d'une abjecte frayeur : « Non ! non ! que Dieu ne nous adresse pas la parole, de peur que nous ne perdions la jouissance des choses créées; pour nous ce serait la mort ! » Ils n'accordent pas une pensée à toutes les merveilles que Dieu a opérées pour faire d'eux son peuple de prédilection, ni à tous les bienfaits dont il a comblé chacun d'eux individuellement pour gagner leur amour, les attacher à sa bonté infinie et les faire trouver en Lui leurs délices. Au contraire,

ils sont toujours prêts à porter l'hommage d'une adoration insensée à la première idole venue.

Le récit évangélique nous offre encore un autre contraste : c'est celui des habitants respectivement de deux cités, qui vinrent au-devant de Notre-Seigneur, lui faire deux prières bien différentes : les Gérasséniens d'une part, et de l'autre les Samaritains de la ville de Sichar.

Les Gérasséniens vinrent requérir Notre-Seigneur de vouloir bien quitter leur contrée, parce qu'ils avaient perdu leurs troupeaux de pourceaux, en conséquence de ce qu'Il avait chassé une légion de démons du corps d'un possédé. Entre la faveur insigne de posséder Notre-Seigneur au milieu d'eux et l'avantage de garder leurs pourceaux, ils ne balançaient pas : ils préféraient se passer de Jésus.

D'autre part, nous voyons Notre-Seigneur, au puits de Jacob, entrer en con-

versation familière avec une femme du peuple, une pauvre pécheresse. Elle avait eu cinq maris et l'homme avec lequel elle vivait alors n'était pas son mari : peut-être était-il celui d'une autre. C'est à cette femme, parce qu'elle ne refusait pas d'écouter, que Notre-Seigneur révèle et expose les dogmes du salut les plus profonds et même les secrets de la vie mystique. Et puis, quand, dans un élan d'enthousiasme qu'elle ne peut contenir, cette pauvre pécheresse se fait le hérault du Messie près de ses concitoyens, hommes et femmes de sa condition, gens du peuple sans aucun doute, dénués d'éducation, mais au franc parler, avec, çà et là, parmi eux, bon nombre de pécheurs notoires, Jésus, le doux Jésus, se laisse capturer par eux et emmener dans leur ville avec une certaine rudesse, toute pleine de bon vouloir. Il resta au milieu d'eux trois jours entiers : ils furent subjugués et

charmés par sa mansuétude, sa douce compassion, son enseignement divin, dont les fruits devaient se montrer bientôt après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, quand il devint nécessaire d'envoyer Pierre et Jean en Samarie pour baptiser les premiers de ses habitants qui se firent chrétiens. (Actes VIII.) En vérité *les champs étaient blancs pour la mission.* (Jean, IV, 35.) Mais, quelle joie ces gens aux cœurs simples durent éprouver, dans leur rencontre avec Notre-Seigneur ! Et comme on les eût surpris si on leur avait montré qu'ils avaient fait de la sainte contemplation ! Et pourtant, ce n'était pas autre chose.

Voilà donc, dans les habitants de ces deux villes, une image des âmes contemplatives et de celles qui ne le sont pas. Ces dernières ne s'approchent de Notre-Seigneur que pour lui signifier qu'elles ne veulent rien avoir à faire avec Lui.

Oh ! elles font cela avec un certain décorum. Ce sont des gens comme il faut ! mais ils sont bien décidés à se passer de sa compagnie. La raison? C'est que si Jésus restait avec eux, leurs pourceaux, c'est-à-dire, leurs passions impures, devraient être sacrifiés. D'autre part, il y a, dans tous les rangs de la société, surtout dans les plus humbles, ceux qui, touchés par la grâce de Dieu, se pressent avec amour autour du Divin Sauveur et qui, pour jouir de sa douce présence n'hésitent pas à briser avec un passé coupable ou négligent, et à se passer de tous les charmes trompeurs d'une vie mondaine.

En vérité, soit que nous jouissions de Dieu en cherchant et trouvant en Lui nos délices, soit que nous concentrions toutes nos affections sur les objets créés, c'est toujours affaire de choix personnel, avec l'aide ou à l'encontre de la grâce de Dieu;

c'est affaire du libre exercice de la volonté, c'est un acte d'amour.

Comme j'ai déjà publié sous le titre de La Connaissance mystique de Dieu, un petit traité sur ce sujet de la jouissance de Dieu que peut se procurer le chrétien fervent, il m'est peut-être permis d'y renvoyer quiconque aurait le désir d'approfondir cette matière.

CHAPITRE IX

DIVISION DE LA CONTEMPLATION CHRÉTIENNE. ET D'ABORD DE L'ADORATION CORPORELLE.

Après avoir élucidé de notre mieux, dans les chapitres précédents, la nature et les propriétés de la Contemplation Chrétienne, nous pouvons maintenant procéder à la distinguer en ses espèces.

Elle se partage d'abord en deux espèces : 1° l'Oraison ou adoration corporelle, et 2° l'Oraison mentale.

L'adoration corporelle consiste à faire entrer dans nos rapports directs avec Dieu, certaines attitudes ou certains mouvements de notre corps, et à faire usage

de la parole articulée. La récitation ou le chant de prières vocales, y tient une grande place, sans toutefois en exclure l'attention de l'esprit.

L'oraison mentale est celle où la partie spirituelle de l'homme semble seule employée à l'œuvre de la contemplation et de la louange de Dieu. Le corps est alors tenu en silence et immobile; ou bien en marche d'un mouvement paisible, ou encore les mains sont occupées à un travail mécanique, aisé. C'est par l'oraison mentale que l'homme, dans ses rapports avec Dieu, se rapproche le plus de la manière d'agir des purs esprits. Dans ce chapitre il n'est question que de l'adoration corporelle.

Beaucoup d'écrivains des trois derniers siècles, lorsqu'ils traitent de la prière, se donnent le grand tort de ne pas apprécier l'adoration corporelle, à sa juste valeur. Ils méconnaissent la pensée de

l'Eglise sur ce sujet important. Ils ne semblent même pas soupçonner l'efficacité de l'adoration corporelle, comme moyen de procurer une étroite union avec Dieu, moyen qui parfois ouvre la porte aux plus sublimes envolées d'oraison mentale toute pure. Il n'est pas jusqu'au vénérable Père Baker, dans le recueil de ses divers traités ascétique et mystiques connus sous le titre de *Sancta Sophia,* qui ne semble avoir méconnu cette vérité. Grâce surtout à l'initiative de l'illustre Dom Guéranger, il se dessine depuis trois quarts de siècle, un sérieux mouvement de retour aux saines traditions sur ce sujet. C'est mon désir le plus vif d'y aider dans la mesure de mes forces et de la grâce qui me sera départie.

L'adoration corporelle tient une grande place dans la vie spirituelle de l'Église en général, aussi bien que dans la vie spirituelle de chacun de ses membres en par-

ticulier. C'est une manière de prier, en harmonie avec la nature complexe de l'homme. C'est la prière de tout l'homme, et non d'une partie seulement de son être. Composé comme il se trouve, de chair et d'esprit, l'homme est tenu, de plein droit, de s'approcher de Dieu avec tout lui-même, d'adorer la divine Majesté, en même temps avec son corps de chair, et avec son âme qui est esprit. Que dis-je? il est contraint de faire ainsi, par les propres lois de sa nature, puisqu'il ne peut accomplir un seul acte de l'esprit sans un certain concours de ses organes corporels.

Les remarques suivantes me semblent propres à nous faire comprendre combien grande et noble est l'adoration corporelle, soit que nous la considérions en elle-même, soit dans son utilité pour nous.

La première action de Notre-Seigneur en sa qualité de Dieu fait homme, au moment précis de son Incarnation, fut, au

témoignage des Saintes Écritures, l'acte le plus expressif d'adoration corporelle qui pût se concevoir ; puisque *en venant au monde il dit :* (Père) *vous n'avez point voulu du sacrifice et de l'oblation* (de l'Ancien Testament) *mais vous m'avez revêtu d'un corps* (humain) ; *les holocaustes pour le péché ne vous ont pas été agréables et les victimes légales ne sauraient vous plaire : alors j'ai dit : Me voici ! Il est écrit en tête du livre qu'il faut que je fasse votre volonté.* Sur quoi saint Paul nous fait remarquer que si Jésus met de côté les choses mentionnées dans la première partie de son discours, telles que les victimes légales et les holocaustes, c'est pour y substituer sa propre chair, et c'est dans cette offrande qu'il fait de son corps, que nous sommes tous sanctifiés. (Héb., x, 5-10.) Certes, voilà un acte d'adoration corporelle ; et il est si efficace et d'une telle portée qu'il em-

brasse en même temps tous ceux qui seront jamais les membres mystiques de Notre-Seigneur par leur incorporation à son Église. Quoique cette offrande fut faite alors une fois pour toutes, nous pouvons être bien sûrs que Jésus la renouvela des milliers de fois pendant le cours de sa vie sur la terre.

Le saint sacrifice de la Messe.

Pour ne rien dire du reste de la vie de Notre-Seigneur, il est certain que sa passion douloureuse, depuis son agonie au jardin des oliviers jusqu'à son dernier cri sur la croix, ne fut qu'une longue supplication corporelle.

Le saint sacrifice de la messe, pour ce qui est de Notre-Seigneur, est un acte d'adoration corporelle, puisque c'est, comme sur la croix, l'offrande de sa chair et de son sang. Et il va de soi que, pour ce qui est de la sainte Église, c'est son

acte le plus relevé d'adoration corporelle au nom de tous ses enfants, puisque prêtre et peuple, tous ensemble, de la voix, du geste et par leur attitude, s'unissent de tout leur cœur à la divine victime.

La communion en particulier est un acte d'adoration corporelle, tant de la part de Notre-Seigneur que de celle du communiant : Jésus y donne à l'homme déchu sa chair à manger, afin de le relever et qu'il commence à vivre pour Dieu ; et pour ce qui est de chacun des communiants, ils reçoivent ce Pain descendu du ciel, dans leur bouche, dans leur corps, dans les replis de leur chair ; devenant ainsi, pendant quelques précieux instants, les tabernacles vivants du Dieu incarné, absolument comme la très sainte Vierge Marie, pendant les neuf mois de sa miraculeuse grossesse.

Nous venons de nommer la très Sainte

Vierge : sa réponse à l'ange de l'Annonciation : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole;* qu'est-elle sinon un acte sublime d'adoration corporelle ; le doux abandon solennel et explicite de tout elle-même, corps et âme, entre les mains du Saint-Esprit, pour l'accomplissement des volontés de Dieu?

Dans sa visite à sainte Elisabelth, dès les premiers mots de son *Magnificat,* Marie nous donne la meilleure description de ce que doit-être toute prière vocale et toute adoration corporelle : à savoir une musique des lèvres, une vibration de tout le corps et en même temps un cantique de l'esprit, une jubilation de l'âme tout entière. *Mon âme célèbre le Seigneur et mon esprit tressaille d'allegresse en Dieu mon Sauveur.* (Luc, I, 46-47.)

Et puis, que faisait Marie sinon un acte d'adoration corporelle, lorsque de-

bout en face de la croix où son divin Fils agonisait, elle s'unissait à Lui, souffrant dans son cœur maternel et dans toutes les fibres de son être, les émotions de la douleur et de la compassion la plus indicible?

La consommation de leur sacrifice au milieu des plus cruels tourments, en union avec Jésus-Christ crucifié, fut, de la part de tous les saints martyrs de tous les siècles, un très glorieux acte d'adoration corporelle.

La prière personnelle d'intercession de Notre-Seigneur au ciel, où il nous est montré *siégeant sur son trône comme le pontife des biens futurs,* (Heb., IX, II), et debout sur l'autel *comme Agneau encore immolé* pour ainsi dire : n'est ce pas une prière de supplication corporelle? Il montre à son Père céleste les plaies qu'il a reçues à cause de nous. Il semble répéter avec une inlassable insistance : *Voilà les blessures que j'ai reçues dans la mai-*

son de ceux qui m'aimaient. (Zac., XIII, 6.)

On se tromperait beaucoup en imaginant que notre contemplation gagnerait à être faite, comme celle des anges, sans aucun concours de nos organes corporels. Sans doute, les saints du paradis, dans la condition où ils se trouvent, jouissent d'une contemplation de Dieu plus parfaite que pendant qu'ils vivaient dans leurs corps mortels sur la terre. Cela tient à ce que, alors ils étaient sous le régime de la foi, et ne percevaient Dieu que d'une manière énigmatique, comme dans un miroir brouillé, tandis que maintenant, ils le voient face-à-face. Néanmoins leur contemplation présente n'est pas plus parfaite qu'elle ne sera au jour de la résurrection, *in regeneratione,* comme s'exprime Notre-Seigneur (Mat., XIX, 28), alors qu'elles auront été réunies à leur corps ressuscités, glorifiés, spiritualisés : elle

l'est certainement moins. L'homme est homme et non pas ange. Il ne saurait rien gagner par le fait de la privation, même passagère, d'une partie de son être naturel, mais seulement par l'élévation, la transformation et la spiritualisation de cette portion inférieure de lui-même. Ce n'est que lorsqu'il pourra s'unir à Dieu dans la gloire, avec l'intégrité et la plénitude de sa nature guérie et transformée en le Christ, que l'homme sera capable de rendre à son Créateur toute la louange et toute la gloire accidentelle que Dieu a droit d'attendre de lui.

En passant sous silence la place importante que l'adoration corporelle tient dans la vie chrétienne, et en donnant une préférence si marquée à l'oraison mentale considérée comme fonction à part, à laquelle il faut s'adonner surtout en son particulier, les théoriciens de la Divine Contemplation ont causé, sans le vouloir, un dou-

ble dommage. Premièrement, ils ont, d'une certaine façon et dans une mesure plus grande qu'on ne serait porté à le croire, dépouillé le culte public d'adoration solennelle, de ce qui en est l'âme, c'est-à-dire de l'esprit de prière intérieure. En second lieu, ils ont retiré à l'oraison mentale son auxiliaire naturel, le corps de l'adorateur, et en ont fait un adversaire. On ne peut en effet se dissimuler que si l'on refuse au corps la part qui lui revient de droit dans l'exercice du culte, il se mettra en quête de sa propre satisfaction ailleurs, créant ainsi une diversion et se mettant au travers des efforts de l'esprit qui cherche à s'unir avec Dieu.

En fait, chacun de nos actes d'adoration corporelle devrait être un acte de communication avec Dieu réelle, cordiale, sentie : rien de moins. Chaque prière liturgique, soit chantée soit récitée par le prêtre dans la célébration des saints mys-

tères; chaque psaume chanté par le moine dans sa stalle, au chœur ; chaque *Pater* et *Ave,* murmurés sur les grains de leur chapelet par les frères convers ou les simples fidèles, à l'église ou dehors, en latin ou dans l'idiôme natal ; chaque signe de croix, génuflexion, oraison jaculatoire ; à plus forte raison, chaque Messe à laquelle il assiste, comme aussi bien, chacune des autres fonctions sacrées auxquelles il prend part, doivent être, de la part du chrétien, un entretien avec Dieu, voulu, délibéré, ardemment recherché. C'est seulement dans ces conditions que le culte public sera digne de Dieu qui l'exige, de l'Église qui l'ordonne et du chrétien qui s'en acquitte.

CHAPITRE X

AUTRES REMARQUES SUR L'EXCELLENCE DE L'ADORATION CORPORELLE

On peut rechercher l'entretien avec Dieu et l'on peut y réussir, en dehors des offices religieux, au milieu des circonstances les plus variées et en apparence les plus défavorables ; au milieu de travaux manuels intenses, parmi le bruit des outils et des conversations, dans les rues, sur les grand'routes, en chemin de fer. Un jour, à Londres, au sortir du British Museum, j'aperçus au milieu de la foule, un homme d'affaires, la serviette bourrée de documents sous le bras gauche, égrenant de sa main droite un tout petit

chapelet. Il marchait d'un pas alerte, sans s'occuper de cette foule qui le coudoyait, et aussi absorbé dans sa prière que s'il se fût trouvé dans la solitude. D'ailleurs y a-t-il un plus grand désert pour l'âme que la foule?

On peut s'y considérer comme seul. On sait bien qu'aux yeux de toute cette cohue, un homme ne compte pas : alors, pourquoi ne pas en profiter pour tourner son cœur vers Dieu et s'entretenir avec Lui? Pourvu qu'on le fasse sans ostentation pharisaïque, personne ne s'occupera de vous. Ils ont bien autre chose à faire, les pauvres !

Toutefois il reste vrai que le lieu et le temps où l'on doit plus particulièrement s'adonner à la Divine Contemplation, sont le lieu et le temps spécialement destinés au culte public solennel, c'est-à-dire l'Église, et l'heure des offices divins. La pratique de s'entretenir avec Dieu,

dans le secret de son cabinet ou quelqu'autre endroit, n'est réellement autre chose que le rayonnement et la prolongation de ce que l'on a inauguré à l'église au pied des saints autels.

Pour purifier les lèvres d'Isaïe et le rendre ainsi capable de remplir sa mission prophétique, il fallut que l'ange prît un charbon ardent sur l'autel du Temple. De même, ce charbon ardent que le prêtre prend sur nos autels, le corps sacré de Notre-Seigneur en son sacrement d'Eucharistie, et qu'il dépose sur les lèvres du chrétien, doit d'abord le purifier et déchaîner en son cœur l'incendie du divin amour, avant qu'il soit à la hauteur de sa mission de faire briller aux yeux des autres hommes les enseignements d'une sainte vie. Après une fervente communion quotidienne ou hebdomandaire, on doit être capable de se garder dans une très douce et intime union avec Dieu, soit

que l'on se retire dans sa maison, soit que l'on ait à frayer avec le grand public. C'était après la messe du dimanche et la sainte communion, que nos ancêtres, munis de ce viatique spirituel, trouvaient les forces dont ils avaient besoin pour reprendre sans cesse le dur travail qui leur faisait gagner, à la sueur de leur front, le pain de leur famille grandissante.

Vraiment on ne saurait donner trop d'éloges à l'adoration corporelle. C'est uniquement grâce à elle que nous pouvons suivre à la lettre l'injonction de Notre-Seigneur de *prier toujours sans jamais nous arrêter.* (Luc., XVIII, I.) Il est tellement plus facile de continuer l'adoration corporelle sous une forme ou sous une autre que l'oraison mentale! Et puis n'est-ce pas ainsi, par ses actes d'adoration corporelle, que l'homme prend au milieu de l'univers visible la place qui lui convient?

Il s'acquitte par là de son rôle de pontife de la création, et fait de ce bas-monde ce qu'il est de droit, à savoir le temple de la majesté du Créateur? A l'aide de la sainte liturgie, le chrétien, instruit par sa Mère la Sainte Église, met la main sur la succession des heures, des jours et des nuits, des saisons de l'année : il s'empare des éléments matériels de ce monde et leur donne un langage pour célébrer les louanges du Seigneur qui les a créés.

A ce propos il est juste de remarquer combien les catholiques anglais doivent être fiers de ce que leur Cathédrale de Westminster, construite à la fin du siècle dernier par l'architecte Bentley, se trouve être, au témoignage des connaisseurs, la plus belle église moderne de toute l'Angleterre, peut-être même du monde ; église d'où s'exhale tout naturellement le parfum de la piété, cathédrale telle que

la rêvait le cardinal Vaughan, dans laquelle non seulement on pût adorer Dieu mais qui fût elle-même un grand acte d'adoration. Cet édifice, même dans sa nudité actuelle, est déjà tellement impressionnant, que plus d'un admirateur est d'avis (à tort croyons-nous) qu'il serait préférable de le laisser tel quel, de peur que la robe de marbres rares et les ornements, dont il doit être peu à peu revêtu à l'intérieur, ne lui enlevassent quelque chose de sa sévère beauté.

Dans son livre sur les cathédrales du nord de la France, l'écrivain anglais T. J. Bumpus, donne la description suivante d'une cérémonie à laquelle il assista dans la cathédrale de Reims avant que la Kulture Allemande se soit acharnée sur ce noble édifice.

« C'était un dimanche des Rogations. Ce jour-là un grand nombre d'adolescents des deux sexes avaient fait leur Première

Communion et devaient recevoir le sacrement de Confirmation des mains de l'archevêque. Cette dernière cérémonie fut bien l'une des plus grandioses et émouvantes auxquelles j'eus jamais la chance d'assister sur le continent. La merveilleuse cathédrale était remplie d'une foule énorme. Tout jusqu'aux marches, aux piliers et aux grilles mêmes du chœur, était noir de monde : on eut dit des grappes d'abeilles, serrées autour de leur reine. Depuis midi jusqu'à cinq heures du soir, le cardinal archevêque ne cessa de circuler, du grand autel jusqu'au portail de l'orient de cette longue nef, administrant le sacrement à de longues files d'enfants. Douze prêtres l'assistaient dans ce rude travail ; deux monsignori, en soutane violette, soutenant les côtés de sa chape. Les ornements de l'archevêque étaient les plus splendides que j'aie jamais vus dans une Église.

Son trône de velours qui eût pu donner des tentations de jalousie à un empereur, était drapé de pourpre, rehaussé d'or et orné de bouquets de gigantesques plumes blanches. Il occupait la place où une longue suite de rois de France avaient siégé à leur couronnement. Les jeunes filles étaient toutes en robes de mousseline blanche, avec de longs voiles ; les garçons avaient chacun le bras gauche orné d'un brassard de soie blanche, avec de longues franges d'or. Pendant tout le cours de la cérémonie, les grandes orgues, situées dans le transept nord, versèrent les accents d'une musique ravissante, interrompue de temps à autre par le chant d'une litanie, presqu'invariablement exécuté par les jeunes confirmants, puis elles reprenaient de plus belle leur musique céleste qui semblait, tantôt expirer doucement sous les voûtes, tantôt gronder comme un tonnerre

et faire vibrer tous les échos de la vaste basilique.

Le tableau final fut vraiment imposant. On enleva sa mître à l'archevêque et il se rendit de son trône à un prie-Dieu disposé en face de l'autel, tandis que ses assistants se rangeaient autour de lui. Les chanoines, eux aussi, quittèrent leurs stalles, et les six prêtres qui officiaient à l'autel, vêtus de chapes de drap d'or, s'agenouillèrent au bas des degrés, avec un nombre considérable de jeunes clercs assistants. Soudain, l'autel magnifiquement orné de candélabres de grand prix, donnés dans la suite des âges par divers monarques, devint éblouissant de lumière. J'avais déjà remarqué un scintillement de cierges derrière les grilles de l'arrière-chœur ; c'était une cinquantaine d'adolescents, choisis parmi l'élite des confirmants, qui vinrent à ce moment se joindre à tous les prêtres agenouillés au milieu du sanc-

tuaire. Les deux merveilleuses fenêtres gothiques au-dessus du portail de l'ouest se mirent à flamber, en envoyant des reflets d'émeraudes et de rubis, par l'effet du soleil couchant, dont les rayons pénétraient jusqu'au milieu de la cathédrale et perçaient le nuage d'encens au milieu duquel resplendissait l'ostensoir. Au moment ou fut donnée la bénédiction, le gros bourdon de la cathédrale, du haut de la tour, joignit sa grande voix solennelle aux joyeuses mélodies de l'orgue, et marqua la fin de cette émouvante cérémonie.»

Voici maintenant, sur ce même sujet du culte extérieur et de l'adoration corporelle, une description d'un tout autre genre, qui mérite d'être rapportée ici. Je l'ai cueillie (avec permission) dans le journal catholique anglais *The Tablet,* numéro de Janvier 1919. Elle est intitulée : « Vêpres dans les Alpes » et signée E. Rambert.

« Je me trouvais en Suisse, au hameau de Hanghaumalp dans le canton catholique d'Uri. Le premier soir, après souper, *un boûbo* ou petit pâtre, se campa devant la porte du châlet et se mit à chanter de toute la force de ses poumons, comme quelqu'un qui veut se faire entendre à une grande distance. Nous y fîmes à peine attention, le prenant pour un de ces jeunes gars qui sentent le besoin de faire ainsi éclater le trop plein de leur joie. Le lendemain soir il pleuvait. Malgré tout, le boûbo revint et se remit à chanter de toutes ses forces, sans s'arrêter, pendant plus d'un quart d'heure. Cette fois, je fis attention et saisis quelques paroles, sans les comprendre. Je demandai en quelle langue il chantait, et j'appris que c'était tout simplement les « Vêpres », et l'on me dit que, comme il n'y avait pas de chapelle dans la montagne et par conséquent pas d'office du

soir, les boûbos faisaient de leur mieux pour y suppléer.

« Comment, demandai-je, est-ce que l'on fait la même chose aux autres chalets? — Oui, c'est la coutume du pays », me répondit-on.

Quand le petit pâtre eut fini de chanter, je le priai de me redire les paroles de ses Vêpres : alors, avec une parfaite simplicité il me récita les cinq premiers versets de l'évangile selon saint Jean, avec quelques invocations des saints et autres prières. Je lui demandai de m'écrire tout cela, s'il voulait bien ; à quoi il répondit qu'il le ferait, si seulement je pouvais attendre au lendemain. Le jour suivant il m'apporta la copie de ses belles prières, sans faute, et moulée de main de maître.

Ce soir-là ses dévotions firent sur moi une impression encore plus profonde qu'auparavant. J'avais déjà été témoin

de la piété des autres pâtres, mais je n'avais rien vu de comparable à la manière de prier de cet adolescent. Il m'assura que lorsque le vent était du bon côté, il pouvait entendre le pâtre de la haute montagne, mais qu'alors ce pâtre ne pouvait pas l'entendre, lui. « Et ce soir, lui demandai-je, lequel des deux a entendu l'autre? »

« Ah! me répondit-il : ni l'un ni l'autre n'a entendu : les torrents sont trop pleins. »

« Cependant, soit qu'il entendit ou non celui qui faisait l'autre chœur, plus haut dans la montagne, le jeune pâtre ne laissait pas de faire résonner sa voix claire et pénétrante, mêlée au bruit des torrents et à l'écho des sonnailles de clochettes des animaux, de colline en colline, à des distances plus ou moins grandes ; expirant dans le lointain et là, reprises à nouveau par d'autres. Quel orchestre que

toutes ces voix des jeunes montagnards, accompagnées de tous ces bruits de la grande nature, et s'élevant jusqu'au trône du Verbe éternel! »

CHAPITRE XI

ADORATION CORPORELLE DES ENFANTS ET DES PERSONNES DISTRAITES

Nous avons à faire une dernière observation sur ce sujet de l'adoration corporelle prise en général. Nous consacrons, un peu plus loin, tout un chapitre à l'importante question des « Distractions dans l'oraison mentale ». Cependant il nous faut dès maintenant en dire quelque chose, ne fût-ce que pour montrer comme quoi c'est l'adoration corporelle, et plus spécialement la prière vocale, qui sauve la situation, lorsqu'il nous arrive d'être victimes de distractions au point de ne pouvoir absolument pas nous appliquer à l'oraison mentale.

Voici par exemple un prêtre qui est assailli par une nuée de distractions involontaires, pendant toute sa Messe et la récitation de son Bréviaire. Ce n'est pas là un cas imaginaire : nous ne savons que trop par notre propre expérience, combien facilement et fréquemment cela peut arriver. Pourvu qu'il puisse, en conscience, se rendre ce témoigange, qu'il s'est appliqué de son mieux à célébrer le divin sacrifice et qu'il a récité son Office *digne, attente ac devote*, selon les termes de la prière en tête du Bréviaire, il peut rester en paix : il s'est certainement acquitté de son obligation et il peut être sûr que Dieu est content de lui.

Digne : cela veut dire sans légèreté et sans précipitation inconvenante ; — *attente* : en s'efforçant d'empêcher ses sens extérieurs et son imagination d'errer à l'aventure et de l'entraîner au loin, alors que son devoir du moment est de s'entre-

tenir avec Dieu et de le louer ; — *devote* : c'est-à-dire en attisant en lui-même, autant qu'il en est capable, la flamme du divin amour, dans la mesure de la grâce qui lui est départie. Quand un prêtre s'acquitte de ses fonctions sacrées dans ces conditions, tout est bien, alors même qu'il ne trouverait aucune consolation intérieure dans leur accomplissement.

Le but principal du culte divin, ce n'est pas de nous procurer à nous-mêmes des jouissances et des consolations intérieures, mais bien de louer la Divine Majesté. Au ciel, la pleine jouissance d'un bonheur parfait accompagnera nécessairement tous nos actes de louange de Dieu. Il ne saurait en être ainsi tant que nous sommes sur la terre, à cause de l'infirmité de notre condition présente. Qu'importe? Pourvu que nous louions vraiment Dieu ; pourvu que notre hom-

mage Lui plaise, cela doit nous suffire. *Dicite justo, quoniam bene!* O homme de bonne volonté, tu peux être sûr que *tout va bien et qu'au jour voulu tu recevras la juste récompense de tes efforts* (Is. III, 10).

Sainte Angèle de Foligno, dans le livre de ses « Révélations », nous fait cet aveu intéressant. « Le culte corporel suppose le concours de la voix et des membres : on parle, on articule des sons, on fait des génuflexions, des signes de croix. Voilà une manière de prier dont je ne me départis plus jamais. Il fut un temps où j'eus l'idée de la supprimer en faveur de l'oraison mentale ; seulement la somnolence et l'apathie m'assaillirent et je vis que j'y perdais l'esprit de prière. » (*Révélations,* ch. LXII.)

La religieuse qui comprend le latin a-t-elle un grand avantage, pour la récitation de l'Office, sur celle qui ne le com-

prend pas? Sans doute, en théorie du moins, il semble que la personne qui comprend le latin, puisse facilement suivre le sens des Psaumes et des Leçons qu'elle récite : toutefois il en va quelque peu différemment dans la pratique. Les neuf dixièmes du temps, les distractions viennent dérober son attention au sens de ce qu'elle est en train de réciter ou de chanter au chœur. En fait, pour ce qui est de la facilité de la dévotion actuelle, il y a bien peu de différence entre la Sœur qui sait le latin et celle qui l'ignore. Sainte Thérèse ne rendait-elle pas des actions de grâces à Dieu de ce qu'elle ne comprenait pas un mot de l'Office qu'elle récitait tous les jours?

Dans sa *Theologia Mystica Practica,* Gerson fait cette remarque : « Dans l'accomplissement de la sainte psalmodie, il y a quelquefois plus de dévotion là où il y a moins de connaissance, parce que

l'amour a ses entrées libres là où la connaissance est forcée de s'arrêter à la porte. » Aussi ce saint homme exprime-t-il le désir que tous ceux qui prennent part à l'Office divin s'appliquent à imiter ceux qui sans être eux-mêmes habiles musiciens, prennent néanmoins un plaisir extrême à entendre les beaux accords des instruments. Cela ne revient-il pas à nous dire de nous mettre, en ceci comme en tant d'autres choses, à l'école des petits enfants? Car qui donc a moins d'habileté dans l'art de la musique que ces chers innocents? Et d'autre part, on peut bien douter si, même les plus grands artistes, jouissent autant qu'eux des charmes de la musique. C'est ainsi que nous aussi, devrions goûter un plaisir extrême dans le seul fait de nous livrer pieusement à l'exercice de la prière vocale et de la psalmodie, alors même qu'il ne nous est pas possible de tenir notre esprit

constamment en éveil sur le sens littéral de ce que nous récitons.

Sur cet article des jeunes enfants et de leurs prières, qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflexions. Leurs prières vocales et leur bonne tenue à l'Église, tout comme celles des personnes adultes, simples et sans éducation, sont de vrais actes de contemplation. Ils ne visent à rien moins qu'à atteindre Dieu, et qui oserait prétendre qu'ils n'y réussissent pas? Ces humbles et ces petits du troupeau de Jésus-Christ élèvent leurs esprits et leurs cœurs vers Dieu comme ils peuvent, et Lui donnent, de leur mieux, la louange qui Lui est due ; de son côté Dieu montre qu'il agréée leurs naïves adorations, en leur accordant la joie spirituelle et diverses grâces. Il peut très bien arriver que certaines habiles gens, qui se savent gré des beaux discours qu'ils adressent à Dieu dans l'oraison,

fassent une moue dédaigneuses, devant les démonstrations un peu gauches et inartistiques de la dévotion de ces humbles, alors qu'eux-mêmes se trouvent à une immense distance de leur union intime avec le Dieu d'amour. Plus d'un illustre serviteur de Dieu, mis par l'Eglise sur les autels, eut l'habitude, pendant qu'il vécut sur la terre, de demander certaines grâces par les prières des petits enfants, et d'obtenir ainsi ce que peut-être Dieu ne lui eût pas accordé autrement.

L'an dernier, pendant la semaine de Noël, il se produisit, dans notre village de Buckfast, un incident curieux et édifiant. Evidemment les petits catholiques de notre école, avaient raconté à leurs camarades non-catholiques de l'école municipale, les splendeurs de la Crèche, telle qu'elle se trouvait représentée dans notre Église. Soudain, comme ces nuées de petits oiseaux que l'on voit, après

quelques évolutions dans les airs, se diriger tous ensemble sur le même arbre où ils se mettent à gazouiller à qui mieux mieux ; ces enfants, les catholiques et les protestants, au nombre d'une trentaine environ, coururent ensemble à notre Église, y pénétrèrent bruyamment mais non sans révérence ; les catholiques faisant le signe de la croix et la génuflexion devant le maître-autel, et les protestants tombant les uns sur les autres dans leur effort pour les imiter. Les voilà tous serrés les uns contre les autres devant la Crèche avec sa grotte et ses rochers en carton, et tout ce paysage en miniature qui encadre le divin Enfant. Ils se mettent à réciter des prières tout haut, sans prendre garde à une vieille dame dont ils troublent les dévotions. Ensuite, l'un après l'autre, ceux qui savent par cœur quelques petits poèmes à l'Enfant-Jésus, les récitent ; puis il se fait un grand silence :

le Frère sacristain qui vient d'entrer a saisi d'un coup d'œil la situation et fait jouer la lumière électrique. La joie des enfants n'a plus de bornes, et alors ils se mettent à faire tout haut leurs réflexions.

Mais qu'était tout cela sinon de la contemplation? une contemplation collective et, pour ainsi dire, à intérêt composé? Sans doute le bœuf, (que quelques-uns d'entre eux croyaient être une vache), l'âne, le roi nègre, et les petits anges ailés qui planaient suspendus à un fil de soie invisible, attiraient une bonne part de leur attention ; mais le centre vers lequel convergaient toutes ces merveilles, le héros de cette histoire, c'était l'Enfant-Jésus : à Lui allaient toutes leurs prières, en son honneur ils récitaient leurs petites pièces de vers et chantaient leurs jolis cantiques. Car ils se mirent à chanter. Mais, comme ils chantaient donc

bien, ces chers petits! Leurs voix argentines et pénétrantes résonnaient jusque sous le cloître et attirèrent quelques vieux moines, en leur faisant croire qu'il se passait dans l'Église quelque fonction solennelle. C'était bien cela : le Roi Jésus-Enfant donnait audience à ses petits courtisans.

Quand enfin ils eurent longuement rassasié leurs yeux et leurs petites âmes affamées, des merveilles de la Crèche et épuisé leur répertoire de cantiques, tous ensemble ils se précipitèrent dehors et se dispersèrent par le village, en criant à tue-tête : « Nous avons été à l'Église ! Nous avons été à l'Église ». Sans aucun doute, cette visite impromptue, faite ainsi à Notre-Seigneur, avait été pour eux un grand événement. D'ailleurs qui dira comment Jésus en profita pour leur parler secrètement au cœur, et quels pourront en être un jour les derniers résultats?

Il faut admirer la profonde connaissance de la nature humaine que montre l'Église catholique, lorsque sous l'inspiration du Saint Esprit, elle met sous les yeux des ignorants de belles images et des symboles dont ils puissent saisir le langage muet. « Dans une image, dit saint Grégoire, ceux qui ne savent pas lire, apprennent la doctrine. »

Une dame protestante, qui avait passé sa vie à prendre soin des enfants, fit un jour cette remarque, qu'ils sont tous catholiques en naissant, et se jettent d'instinct sur les images, les médailles et les chapelets. Elle ajoutait avec une nuance de tristesse : « On est obligé de les corriger sur ce point ». Hélas! pauvre dame, quel malheur que vous pensiez ainsi! « Mais n'est-il pas défendu dans la Bible d'adorer des images ?» Sans aucun doute : mais écoutez un peu cette autre parole de saint Grégoire le Grand : « Ado-

rer les images est défendu, mais c'est tout autre chose d'apprendre d'elles à connaître ce que nous devons adorer » (Ep. IX). Croyez-vous que notre Père céleste ne sache pas ce qui convient à ses enfants? Voyez donc quel grand livre d'images il met sous nos yeux. Le fastueux décor de ce monde, sous la lumière du soleil pendant le jour, de la lune et des étoiles pendant la nuit : les montagnes aux sommets neigeux, les collines, les vallées, les fleuves, les forêts, les prairies émaillées de fleurs, les buissons pleins d'oiseaux et d'insectes brillants, les arbres fruitiers, les champs couverts de moissons dorées, et toutes les formes de la vie animale : que sont toutes ces choses sinon autant d'images destinées à élever l'esprit de l'homme jusqu'à Dieu? Il en va de même des images dans nos livres de piété, aux portiques et aux verrières de nos antiques cathédra-

les et à l'intérieur de toutes nos églises. Tout cela est pour réjouir les yeux et le cœur et éclairer l'esprit des enfants de Dieu, grands et petits, instruits ou ignorants, mais plus spécialement pour l'avantage des petits et des simples.

Il faut à l'homme des images. S'il n'en a pas de pieuses et qui lui parlent de Dieu, du Sauveur, de la Vierge Mère, des Saints, il en cherchera de profanes. J'ai remarqué, en Angleterre et aux Etats-Unis, combien les Protestants à tous crins, se plaisent à remplir d'images l'intérieur de leurs habitations. Quelles espèces d'images? Oh ! des portraits de chevaux, de chiens, de jockeys fameux, de pugilistes, d'actrices, et aussi, (quelle ironie !), des représentations des faux dieux impudiques de la Grèce et de Rome. Les fils et les filles de cet honnête homme peuvent en grandissant, méditer sur les aventures de Vénus et d'Adonis.

Ces réflexions sur l'utilité des images nous ont-elles entraîné hors du sujet dont nous traitons en ce moment, à savoir l'adoration corporelle dans ses rapports avec la Divine Contemplation? Non, assurément.

CHAPITRE XII

DES DIVERS ACTES D'ADORATION CORPORELLE

Les actes d'adoration corporelle se rangent naturellement en trois groupes distincts : 1. D'abord toutes les cérémonies et rites sacrés de l'Eglise. 2. Ensuite certains exercices pieux, publics ou semi-publics, ou accomplis dans le secret, qui ne sont pas prescrits par l'Église. 3. Enfin les pénitences corporelles. Ce qui caractérise le premier groupe c'est que ses pratiques sont d'institution divine ou ecclésiastique. Le second porte la marque de l'inspiration populaire ; tandis que dans le troisième, l'élément personnel est davantage en évidence.

Ainsi donc les premiers en dignité aussi bien que dans l'ordre de temps parmi les actes d'adoration corporelle, sont les rites sacrés et les cérémonies du culte public, ordonnés par notre mère la Saint Église. Tels sont le saint sacrifice de la Messe, les Heures canoniales de jour et de nuit, la célébration et la collation des sacrements, les bénédictions solennelles, processions et autres fonctions du même genre, attachées à certaines époques de l'année ou à certains jours de fêtes, tels que la Chandeleur, les Rogations, le Dimanche des Rameaux, Corpus Christi, les supplications solennelles des Quarante-Heures.

Ces actes publics du culte divin se célèbrent ordinairement dans des édifices plus ou moins vastes, mis à part et consacrés expressément et exclusivement à cet usage. Pendant les saintes fonctions, les ministres sont parés d'ornements spé-

ciaux ; les fidèles se pressent dans l'édifice sacré ; et la musique vocale et instrumentale y fait retentir ses accords, comme autrefois dans le temple de Jérusalem sous l'Ancienne Loi. Plusieurs écrivains prétendent que celles des mélodies grégoriennes qui remontent à la plus haute antiquité chrétienne, sont tout simplement des adaptations des mélodies de la Synagogue, qui étaient en usage au temps de Notre-Seigneur et des Apôtres. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que dans toutes nos églises, soit grandes soit petites, il se trouve un instrument dont on aurait maintenant bien de la peine à se passer dans la célébration solennelle du culte divin ; à savoir, l'orgue qui est en lui-même tout un orchestre.

En même temps que cette forme pittoresque et artistique de prière collective de toute assemblée chrétienne a le don

de captiver notre imagination inconstante, et d'enchanter notre sensibilité, elle a aussi le mérite de mettre à contribution tout cet univers visible, et d'en faire entrer les éléments dans la célébration du culte divin. La pierre, le bois, le fer, le cuivre, l'airain, l'argent, l'or, les perles précieuses ; toute espèce de tissus de lin et de soie ; les broderies et les dentelles, les vitraux, la peinture dans toutes se branches, la sculpture, la miniature ; toutes les matières précieuses et tous les arts sont mis en requisition et contribuent ensemble à la splendeur du culte divin.

Il n'est pas jusqu'aux tours des cathédrales et aux clochers des églises qui ne deviennent éloquents et mélodieux. L'harmonie des cloches envoie aux quatre vents du ciel leurs invitations et leur message à des centaines et milliers de fidèles, dispersés dans les villes, les bourgades et

les hameaux ; faisant battre dans leurs cœurs les émotions les plus diverses : joie, douleur, crainte, action de grâces, supplication, pour les vivants, pour les mourants, pour les défunts. Par là, chacun se trouve à l'unisson avec les grandes pulsations de la vie de l'Église universelle, et en même temps le dogme sublime de la Communion des Saints se trouve admirablement mis en évidence.

L'éloquence sacrée, quelquefois de l'ordre le plus relevé, le plus souvent familière et populaire, ajoute son charme à tout ce déployement. Le plus humble curé de village est pour ses paroissiens un vrai père, et trouve dans son amour pour les âmes qui lui sont confiées, et dans la sublimité du divin évangile, un fonds inépuisable d'inspiration. Soit à l'autel, soit dans la chair, le prêtre est le guide de son peuple dans ce grand acte d'adoration de Dieu, collective et cumulative,

alors que tous ensemble célèbrent les mêmes divins mystères et ouvrent leur cœur aux mêmes impressions de l'amour divin.

Parlant de ces actes de divine contemplation collective et cumulative, Denys l'Aréopagiste dit : « C'est à l'aide de ces emblèmes matériels que nos esprits, encore dans les langes, deviennent capables de contempler et de se figurer la hiérarchie céleste. Les cérémonies visibles du culte divin nous parlent des splendeurs qui sont invisibles ; les parfums, en flattant les sens, représentent la douceur des consolations spirituelles ; les flambeaux allumés sont des images de l'illumination mystique ; la nourriture spirituelle des âmes trouve son emblème dans l'exposé doctrinal de l'évangile, fait par le prêtre ; l'harmonie divine et paisible des chœurs célestes est figurée dans la diversité des rangs des fidèles ; enfin notre union avec Jésus-Christ est pro-

clamée par la réception de la sainte Eucharistie ». (*De la Hiérarchie Céleste*, I)

2. Le deuxième groupe des actes d'adoration corporelle se compose d'une grande diversité de dévotions, soit publiques, soit semi-publiques, soit privées, que l'Église ordinairement ne prescrit point à ses enfants, mais qu'elle approuve et encourage.

Tels sont les pélerinages, les pieuses visites aux Lieux Saints, là où quelque mystère de notre religion s'est accompli, en Palestine, à Rome, aux tombeaux des martyrs, enfin dans les endroits où la miséricorde de Dieu s'est manifestée d'une manière spéciale, comme par exem- à Lourdes. Ces pélerinages peuvent se faire soit individuellement, soit en groupes plus ou moins considérables.

Tels sont encore certains exercices pieux comme, par exemple, le chemin de la croix, la récitation plus ou moins dra-

matisée du rosaire, les dévotions des mois de mai et d'octobre ; les neuvaines préparatoires à certaines fêtes, les prières vocales accompagnées de génuflexions, de prostrations de tout le corps, les pieux baisers donnés aux reliques ou aux images des saints, les cantiques en langue vulgaire, les oraisons jaculatoires, le port des médailles, d'emblèmes religieux, etc.

C'est encore à ce deuxième groupe qu'il convient de rapporter les « Mystères » et représentations scéniques de miracles, qui firent les délices de nos ancêtres pendant une grande partie du Moyen Age, et qui aidaient certainement la dévotion des peuples et les portait à la divine contemplation. Il est juste de mentionner que même de nos jours, avant la guerre, la fameuse représentation scénique de la Passion, à Oberammergau, en Tyrol, attirait périodiquement de tou-

tes les parties du monde, des centaines de mille de spectateurs, catholiques et non-catholiques, et faisait sur tous une impression religieuse profonde.

Les humbles chapelles, sur le bord des chemins ou le haut des collines, et les calvaires plus ou moins élaborés, que l'on trouve encore çà et là dans beaucoup de provinces catholiques de l'Europe ; les statues et les images des villes d'Italie, les formules pieuses de salutation réciproque en usage en Espagne, en Irlande, au Tyrol, dans les cantons catholiques de la Suisse et autres contrées qui sont restées foncièremnet chrétiennes : toutes ces choses concourent à créer une atmosphère religieuse et à maintenir les hommes de bonne volonté en contact avec le surnaturel.

3. Dans le troisième groupe se trouvent l'observation fidèle des vigiles, des abstinences et des jeûnes commandés

par l'Église ; l'usage (avec permission) du cilice, de la ceinture de fer ou des bracelets armés de pointes en dedans ; la flagellation de la discipline faite de cordelettes à nœuds ou de chaînons de fer ou encore d'une poignée d'orties ; toutes les souffrances corporelles qui nous viennent par les maladies, les accidents, le grand âge, les intempéries des saisons, les privations de la pauvreté, la fatigue des travaux, la malice, l'injustice et la cruauté des hommes.

Il est à noter que nous envisageons ici les austérités de la chair à un point de vue tout spécial, c'est-à-dire en tant qu'elles sont des hommages volontaires à la majesté divine et ainsi font partie intégrale du culte divin. Cela n'empêche pas qu'elles ne soient en même temps, des actes nécessaires de répression de notre sensualité et d'expiation de nos péchés, comme nous le montrerons dans la

suite de cet ouvrage, lorsque nous en viendrons à traiter de l'Action Sainte Intérieure.

Toutes ces peines corporelles, de quelques mains qu'elles nous viennent, si elles sont acceptées par nous avec résignation, et supportées avec douceur et patience, en esprit de sacrifice, en union avec notre cher Sauveur crucifié, feront véritablement de notre corps *une victime vivante, sainte, agréable à Dieu,* alors même qu'il nous arriverait, par suite de la grandeur des souffrances physiques et de l'abattement de notre esprit, de ne pouvoir beaucoup prier. On est alors DANS UN ÉTAT DE PRIÈRE : souffrir de la sorte, c'est prier.

C'est à ce groupe également qu'il faut ramener : 1° l'acte de la profession, c'est-à-dire l'émission des vœux de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance dans un ordre religieux approuvé par l'Église, avec

la vie de renoncement qui s'ensuit ; 2° le vœu solennel de chasteté des clercs engagés dans les Saints Ordres, et les actes nombreux de renoncement qui leur sont imposés par leur état de vie, surtout s'ils sont prêtres ; 3° les vœux faits en particulier avec l'approbation de leur directeur spirituel, par des personnes vivant dans le monde ; comme aussi : 4° l'observance rigoureuse des lois de la continence chrétienne, de la tempérance et de la modestie, correspondantes à l'état de vie de chacun; enfin 5° généralement, l'ajustement noble et pudique de toutes les attitudes et de tous les mouvements du corps, convenable à des personnes qui se savent sans cesse en présence de la divine Majesté, et en sont les temples vivants et palpitants.

Il ne sera pas hors de propos de dire ici quelques mots sur le but de la vie religieuse, et la place qu'elle occupe dans

la grande entreprise de la louange divine telle qu'elle est instituée par l'Eglise.

L'histoire nous montre dès les débuts du Christianisme, le Saint Esprit inspirant à quelques uns des plus fervents adeptes, le désir de se retirer du monde, et de se consacrer exclusivement à la contemplation. Quand ce mouvement se fut propagé et régularisé, et qu'il eut établi parmi les fidèles une manière de vie spéciale et permanente, le Saint Esprit inspira à l'Eglise de le consacrer du sceau de son autorité suprême. Elle prit donc sous sa protection spéciale les communautés d'hommes pieux et de vierges saintes, se fit leur guide, et leur confia officiellement l'œuvre de la louange de Dieu, publique, solennelle et perpétuelle, dans l'office divin de jour et de nuit qu'ils récitent au nom de tout le peuple chrétien.

Il est vrai que les membres du clergé séculier, sous-diacres, diacres et prêtres, reçoivent aussi de l'Eglise la charge de célébrer officiellement les louanges de Dieu au nom de tout le peuple chrétien, par la récitation du bréviaire ; mais, en règle générale, les prêtres sont isolés les uns des autres, et chargés en même temps d'autres obligations onéreuses ; ils sont donc forcés de dire leur office où ils peuvent et aux heures qui leur conviennent. D'autre part, pour ce qui est des religieux de chœur de l'un et de l'autre sexe, leur diverses occupations sont disposées de manière à ne rien laisser venir se mettre à la traverse de l'Office Divin : ils doivent s'en acquitter publiquement, solennellement, en corps, à des heures fixes, tant la nuit que le jour, avec la pompe extérieure et les cérémonies qui conviennent ; rivalisant de ferveur autour des saints autels, avec les anges et les

saints du paradis autour du trône de l'Agneau Divin.

C'est ainsi que la vie d'une communauté bénédictine idéale, celle asusi des Chartreux, des Carmes et des Carmélites et de nombre d'autre familles de religieux contemplatifs, est remplie du soin de la louange divine, dont ils s'acquittent en corps. Leur obligation à cet égard est perpétuelle et ne souffre pas d'interruption, et toutes leurs autres occupations sont subordonnées à celle-là. Peut-on imaginer rien de plus doux, rien de plus beau ici-bas? Il n'est pas jusqu'à l'austérité inséparable d'une telle vie, qui ne serve à mettre encore plus en évidence sa beauté céleste et sa douceur surnaturelle.

La clôture rigide de la plupart de ces communautés religieuses, et la grille de leurs parloirs, ont donné lieu à une foule de malentendus et de propos malveillants

de la part des hérétiques. En plaçant ses contemplatifs derrière les retranchements d'un cloître, la pensée de l'Eglise n'est point précisément de les empêcher de force de retourner au milieu du monde, mais bien plutôt d'empêcher le monde de faire invasion chez eux. Les serrures et les grilles ont pour but, non de les enfermer, mais d'exclure les mondains. Ne faut-il pas que l'on puisse encore trouver sur la terre, de ces endroits privilégiés, où des âmes vierges et consacrées à Dieu, aient la facilité de s'assembler au nom de leur Époux divin et autour de l'autel où Il réside, et de jouir en paix de la liberté des vrais enfants de Dieu?

Pour résumer toutes ces considérations sur l'adoration corporelle : ce fait même que l'Église confie à ses contemplatifs la célébration solennelle de l'Office Divin, est la meilleure preuve de la haute estime dans laquelle elle tient l'adoration corpo-

relle. D'ailleurs la sainte liturgie, telle que l'Église l'a instituée et composée, n'est-elle pas elle-même le plus admirable mélange d'adoration corporelle et d'oraison mentale qui se puisse concevoir? Espérons que le temps viendra enfin où, non seulement les religieux mais les chrétiens de toutes classes, chacun à son rang, comprendront enfin parfaitement cette vérité et recommenceront à vivre la vie liturgique dans sa plénitude et l'abondance de ses richesses.

CHAPITRE XIII

DE L'ORAISON MENTALE, EN GÉNÉRAL

L'oraison mentale, considérée en tant que corrélative de l'adoration corporelle, est, comme nous l'avons déjà vu, (supra ch. IX), cette prière, dans laquelle, le corps étant au repos, l'esprit semble la seule portion de l'homme qui soit appliquée à l'œuvre de la divine contemplation.

En exaltant l'adoration corporelle autant que nous l'avons fait dans les chapitres précédents, nous n'avons nullement eu l'intention de rabaisser l'oraison mentale.

Si grandes que soient l'excellence et

l'utilité de l'adoration corporelle, beaucoup plus grandes encore sont l'excellence et l'utilité de l'oraison mentale. Il doit en être ainsi, puisque l'oraison mentale est l'âme et la vie de l'adoration corporelle, tout comme notre âme est la vie même de notre corps. Et de même que notre âme dépasse de beaucoup les limites de la vie du corps, de même aussi la portée de l'oraison mentale s'étend au-delà des étroites conditions qui limitent l'adoration corporelle.

L'oraison mentale est essentiellement l'adoration de Dieu en esprit, c'est-à-dire un acte par lequel un esprit créé s'en va à la rencontre de l'Esprit Incréé ; car, dit Notre-Seigneur : *Dieu est un esprit et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité* (Jean. IV, 24) ; c'est-à-dire qu'ils doivent accomplir cet acte d'aller à la rencontre de Dieu, d'une manière aussi purement spirituelle qu'il leur

sera possible dans la condition de la vie présente. En sorte que, dans l'exercice de l'oraison mentale, nous nous rapprochons de la manière d'agir des purs esprits.

Aussi, ne devons-nous pas nous étonner d'entendre proclamer que l'oraison mentale est vraiment le premier et le dernier mot de la vie chrétienne : elle en est le commencement, le progrès, l'apogée et le couronnement suprême. L'oraison mentale est le cœur, le sang, la respiration, l'âme, nous pourrions presque dire le tout en tout, de toute vraie vie chrétienne. Là où il n'y a pas d'oraison mentale, il n'y a pas de vie réellement chrétienne, mais seulement, tout au plus, des apparences. Là où il n'y a que peu d'oraison mentale, la vie chrétienne est bien indigente. Enfin là où il y a beaucoup d'oraison mentale là aussi il y a abondance de vie chrétienne.

Quiconque, par conséquent, désire commencer d'aimer vraiment le bon Dieu de tout son cœur et de toute son âme, doit s'adonner beaucoup à l'oraison ; et quiconque désire faire progrès dans l'amour, doit continuer sans cesse de s'adonner à ce saint exercice. Cessez pendant quelque temps de faire oraison et pendant ce temps vous vous arrêtez d'aimer. Sevrez-vous complétement de l'oraison mentale et bientôt vous cesserez tout à fait d'aimer ; alors même que vous continueriez de faire beaucoup de prières vocales et de chanter tous les psaumes dont se compose l'office du chœur. Si l'esprit d'oraison ne vivifie pas de son souffle tous vos actes d'adoration corporelle, Dieu dira de vous comme des anciens Israélites : « *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi* ». (Mat. xv, 8.)

C'est par l'oraison, plus que par tout

autre moyen, que nous devenons déifiés, que nous nous transformons surnaturellement en la ressemblance divine. C'est l'acte par lequel il nous est donné de jeter les yeux de notre âme sur le miroir resplendissant de la Divinité. Il est vrai que, pour le moment du moins, nous n'avons de Dieu qu'une perception confuse, et cependant, c'est bien Lui que nous apercevrons, selon le mot de saint Paul, *comme à travers une vitre indistinctement.* (*Cor,* XIII, 12.) Nous dressons, pour ainsi dire, le miroir de notre âme en face de celui de la Divine Essence : « miroir contre miroir », dit Ruysbrock ; de manière à recevoir en nous son image réflechie. Bien entendu, pour que cela réussisse, il est nécessaire que le miroir de l'âme soit luisant de propreté. Il ne faut pas en couvrir la surface du voile de notre amour-propre, ni, par nos négligences répétées, y laisser dépo-

ser une couche de poussière, ni enfin le ternir et le souiller par l'attachement excessif aux créatures ou le jeu des passions déréglées. Alors le resplendissement de Dieu éclatera dans l'âme. Il se produira tout à coup, en un instant, en un clin d'œil, sans intémédiaire, venant tout droit du cœur de Dieu dans l'âme du chrétien fervent. Et sa lumière apportera avec elle une chaleur intense qui vivifiera celui qui la reçoit dans la mesure où il se trouvera illuminé.

Saint Jean, parlant de la gloire qui nous attend en paradis, s'écrie : « *Mes bien-aimés, nous sommes déjà les fils de Dieu;* (seulement) *cela ne se voit pas encore. Mais nous savons que lorsqu'il viendra manifestement, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'Il est.* (Jean III, 2.) C'est en contemplant Dieu face à face que nous prendrons sa ressemblance surnaturelle ; nous

nous trouverons investis et pénétrés de la lumière divine, resplendissant sur nous de tout son éclat ; sans plus y mettre aucun obstacle ni aucune limitation, nous ouvrirons toutes les avenues de notre être aux flots impétueux de la vie divine qui nous rempliront d'une sainteté et d'un bonheur inexprimables : en un mot, nous serons changés en des êtres tout divins. Il est nécessaire que ce travail de notre transformation en la ressemblance surnaturelle de Dieu commence dès ici-bas, pendant la vie présente. Cela se fait par le moyen des sacrements et à l'aide de l'oraison.

L'objet de notre contemplation dans l'oraison mentale est double : c'est d'abord la divine Essence de la Très Sainte Trinité, et ensuite, la très sainte Humanité de Notre-Seigneur. Le psalmiste parlait de ces deux objets de contemplation sainte lorsqu'il dit : « *J'ai levé*

les yeux vers les montagnes. » (Ds. CXX, I.) Ce sont là comme le Mont Blanc et la chaîne des Himalayas du monde spirituel. Les mystiques sont de vrais grimpeurs de montagnes, pleins de courage et d'une sainte audace, travaillés du désir d'atteindre, à l'aide de l'oraison, ces sommets qui paraissent inaccessibles et d'en explorer les vastes blancheurs.

On peut aussi comparer ce double objet de notre amoureuse contemplation à deux grappes de raisins, infiniment plus merveilleuses que celles de la Terre Promise. Il nous est permis de nous en approcher et d'en nourrir notre âme délicieusement. Plus nous le faisons par le moyen de l'oraison et plus nous en devenons insatiables. Ou bien nous pouvons encore les comparer à deux rayons de miel, exudant éternellement des délices infinies, dont ils remplissent les bouches avides de ceux qui s'appliquent à la sainte contem-

plation. *Ouvrez la bouche,* dit le Seigneur, *et je la remplirai.* (Ps. IXXX, II).

En lisant ce que disent les écrivains mystiques au sujet de la contemplation, il ne faut jamais perdre de vue la différence qu'il y a entre *les actes* contemplatifs et *les états* contemplatifs.

Lorsque le bon Dieu est l'objet de notre attention amoureuse, seulement pour quelques intants, voilà bien un acte de contemplation, mais rien de plus qu'un acte. Les commençants eux-mêmes sont capables, avec l'aide de la grâce, d'accomplir de temps en temps, à des intervalles plus ou moins longs, de ces actes isolés. Mais lorsque, par la grâce du Saint Esprit, un fervent chrétien, réussit à tenir les yeux de son esprit et de son cœur fixés sur Dieu pendant un temps assez prolongé : disons quelques heures ou même quelques jours : alors, il y a, du moins pendant ce temps, état

contemplatif. Ordinairement cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui sont déjà avancés dans la vie spirituelle. Il se peut que ce ne soit qu'un état passager, ne se produisant qu'à de très longs intervalles, comme il se peut aussi que ce soit un état habituel, un don de Dieu solidement établi dans l'âme. Ce dernier état contemplatif ne se rencontre que chez les parfaits.

On peut donc affirmer sans crainte, que tous les mystiques, tous les chrétiens de bonne volonté, sur quelque degré de l'échelle de la perfection qu'ils se trouvent, sont capables des actes passagers de contemplation ; tandis que, seuls, les plus avancés, peuvent se livrer à une contemplation, soutenue pendant un temps prolongé, qui sera généralement en proportion de leurs progrès dans la vie spirituelle.

C'est ce qui explique l'avis que don-

nent les auteurs spirituels et particulièrement Gerson, de nous garder d'aller au-delà de la grâce qui nous a été départie jusqu'à cette heure, et de vouloir voler plus haut que ne comporte l'envergure de nos ailes. Dans le même ordre d'idées, saint Benoît donne cette règle : « En communauté, que l'oraison mentale soit courte et pure, à moins que peut-être sous l'influence de la grâce, on ne se sente inpiré de la prolonger. » (Regula. ch. xx).

En lisant les livres qui traitent de la contemplation, on fera bien d'avoir constamment sous les yeux cette importante distinction entre les actes et les états, autrement il arrivera que l'on sera dérouté par des assertions en apparence contradictoires, tandis qu'en réalité, ce que dit un écrivain se rapporte aux actes passagers de contemplation, et ce que dit un autre a trait aux états de contempla-

tion habituelle, et un troisième traitera de certains états particuliers. Il pourra même s'en trouver qui ne parlent que de la contemplation prise dans son sens le plus sublime (c'est-à-dire, comme nous le verrons un peu plus loin, de la rencontre de l'âme avec Dieu, en parfaite nudité d'esprit, dans la nuée obscure) et qui ne prémunissent pas assez leurs lectures contre le danger de confondre cette contemplation avec quelqu'autre moins relevée.

CHAPITRE XIV

LES DIVERS ESPÈCES D'ORAISONS MENTALES

Voici un chapitre important. D'aucuns peut-être le considéreront comme révolutionnaire, parce qu'il supprime sans crier gare, bon nombre de divisions qui sont de pure convention, sans aucune utilité. J'espère toutefois que le plus grand nombre de mes lecteurs y reconnaîtront un esprit conservateur et dont les sévérités sont justifiées. On ne s'y propose pas autre chose que de nous ramener à la nature humaine, telle que Dieu l'a faite, et aux opérations communes et ordinaires de la grâce.

A parler rigoureusement, il n'y a que trois espèces d'oraison mentale : ce sont l'oraison discursive, l'oraison affective et l'oraison de quiétude. Toutes les autres variétés, sous quelques noms qu'elles se présentent, peuvent et doivent être ramenées à l'une de ces trois-là.

L'oraison discursive est cette espèce d'oraison dans laquelle le Saint Esprit fait produire au fervent chrétien une multitude de considérations sur l'Essence Divine de la Très Sainte Trinité et sur les mystères de Notre-Seigneur.

L'oraison affective est celle dans laquelle le Saint Esprit arrête les raisonnements de l'esprit humain, et agissant directement sur la sensibilité et la volonté, attire l'âme vers Dieu aevc une grande douceur et une grande force.

L'oraison de quiétude est celle dans laquelle le Saint Esprit arrête la multitude des mouvements affectifs de l'âme et la

réduit au silence, mais un silence plein d'un amour inxeprimable, en présence de la Divine Majesté.

A son tour, l'oraison de quiétude se subdivise en deux espèces, suivant qu'elle est ou complètement, ou seulement en partie passive.

L'oraison complètement passive est celle dans laquelle Dieu semble prendre sur Lui de faire tout ce qu'il y a à faire, de telle manière qu'il n'est pas au pouvoir du contemplatif de se mettre en oraison, de l'interrompre quand il y est, ou d'y mettre fin par lui-même. Tout ce qu'il peut, c'est d'y acquiescer et d'y coopérer doucement, aussi longtemps qu'il plaît à Dieu de l'en favoriser. Quand, d'autre part, le contemplatif a le pouvoir de se mettre en l'oraison de quiétude et qu'il y retient le libre usage de ses facultés, alors c'est l'oraison semi-passive.

La première espèce d'oraison de quié-

tude, celle qui est complètement passive, est celle que Sainte Thérèse avec beaucoup d'autres auteurs spirituels, désigne sous le nom singulièrement déconcertant de « contemplation surnaturelle », comme si la contemplation chrétienne à tous ses degrés, même aux plus rudimentaires, n'était pas surnaturelle. J'entends bien que l'on veut dire qu'elle est encore plus surnaturlle que les autres ; n'empêche que cet usage équivoque du même terme n'engendre la confusion dans l'esprit.

L'oraison complètement passive est quelquefois accompagnée de phénomènes miraculeux, tels que lévitation du corps, suspension momentanée de quelque fonction de la vie sensitive, les stigmates soit intérieurs, soit extérieurs de la Passion douloureuse, des visions distinctes ou l'audition de paroles articulées, soit imaginaires, soit spirituelles, etc... Alors c'est de la *Contemplation proprement Mi-*

raculeuse ; et c'est à cette seule espèce que j'applique l'épithète d' « extraordinaire » qu'une foule d'auteurs modernes ont prodiguée avec si peu de discernement, à toute espèce d'oraison qui dépasse tant soit peu les plus communes.

Pour que l'on puisse être justifié à taxer *d'extraordinaire* un état quelconconque d'oraison, il faut que l'on puisse l'attribuer à une intervention exceptionnelle de Dieu, par laquelle il suspend quelqu'une des lois de la nature. Les dons de Sagesse et d'Intelligence, que tous les chrétiens, sans distinction, reçoivent au sacrement de Confirmation, suffisent à rendre compte des plus sublimes variétés d'oraison passive, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de phénomènes positivement miraculeux ; tels que ceux que nous avons énumérés au paragraphe précédent. Alors c'est de l'oraison de quiétude ordinaire, due aux opé-

rations communes de la grâce de Dieu, telle qu'elle est conférée à tous les chrétiens, pourvu seulement qu'ils veuillent bien en tirer parti et coopérer avec elle. Il est permis, à la vérité, de considérer les états d'oraison de quiétude complètement passive, comme situés sur la frontière du domaine du miraculeux, mais on ne dépasse pas cette frontière à moins que l'un des phénomènes énumérés plus haut ne se produise. Tout ce qui est de ce côté-ci de la ligne de démarcation est de l'ordinaire. D'où je tire cette conclusion que tous les chrétiens sans distinction et sans avoir besoin d'une vocation spéciale, ont le droit de désirer l'oraison de quiétude complètement passive, de la demander dans leurs prières, d'y viser, de s'y préparer, mais toutefois sans vouloir devancer l'heure de Dieu et en ayant soin de faire le nécessaire, c'est-à-dire, d'arriver enfin

à un parfait détachement d'eux-mêmes et de tout le créé. Dans le plan divin de tout l'ordre de la grâce, l'oraison passive non miraculeuse est le couronnement et la glorieuse consécration de la vie chrétienne commune et ordinaire, vécue dans sa plénitude.

En sorte que, finalement, nous pouvons dresser la nomenclature complète des diverses espèces d'oraisons mentales comme suit :

1. Oraison discursive,
2. Oraison affective,
3. Oraison de quiétude semi-passive,
4. Oraison de quiétude tout à fait passive.
5. Oraison miraculeuse.

Nous ferons bien de nous en tenir résolument à cette division simple et naturelle, qui a le mérite d'embrasser réellement tout le champ de la Divine Con-

templation et qui suffit à toutes les exigences de l'enseignement ou de la pratique. Par elle, nous sommes en mesure de discerner dans les autres et en nous-mêmes, les opérations du Saint Esprit, comme aussi de comprendre ce que des écrivains mystiques compétents nous disent sur ce sujet.

Il n'y a pas de contemplation « acquise » que l'on puisse assigner comme corrélatif de la contemplation « infuse ». Cette distinction, introduite par des auteurs modernes, est indéfendable. Si c'est de la contemplation chrétienne qu'il s'agit, elle est essentiellement infuse. La divine contemplation, prise dans le sens d'oraison mentale, est toute infuse, toute surnaturelle, un pur don de Dieu; et cela toujours, à tous ses degrés, en quelques circonstances que ce soit, comme acte passager ou série d'actes passagers ou comme état : elle est infuse

de Dieu dans l'âme d'une manière immédiate. Personne ne peut dire : *Le Seigneur, qu'avec l'aide du Saint Esprit.* (I, *Cor.*, XII, 3.) Encore moins pourrait-on, sans l'aide du Saint Esprit, arrêter avec amour les regards de son âme sur *Celui que les anges désirent contempler sans cesse.* (I, Pierre, I, 12.)

Ce qui est acquis ou tout au moins peut être « acquis », c'est la préparation habituelle à la Divine Contemplation.

Nous ne devons pas oublier que la Divine Contemplation est le produit le plus exquis de notre vie à deux avec Dieu. C'est le Saint Esprit qui l'opère en nous. C'est le fruit de son action dans notre âme, son œuvre à Lui, avec notre coopération.

Il est requis en premier lieu que nous soyons rendus prochainement capables de recevoir cette divine opération : cela est

l'affaire des Sacrements, lesquels infusent en nous les vertus théologales de Foi, Espérance et Charité, les vertus morales ; enfin les dons du Saint-Esprit. Cela fait, c'est à nous de nous préparer nous-mêmes, c'est-à-dire de cultiver une grande pureté de vie, le recueillement intérieur, une disposition habituelle à laisser Dieu libre de disposer de nous comme il Lui plaît, une grande attention et docilité à suivre ses inspirations et ses mouvements secrets. Voilà notre rôle dans la grande entreprise à deux qu'est la Divine Contemplation.

Il faut aussi avoir bien soin de ne pas confondre la contemplation elle-même avec ce qui n'en est que les préliminaires, tels que la lecture spirituelle, l'application méthodique de nos facultés, l'usage de certaines industries pieuses, l'art de se placer dans les conditions les plus favorables à l'action de Dieu sur nous, et de

prendre à cette fin certaines attitudes du corps et de l'esprit. Toutes ces choses-là dépendent de notre initiative personnelle et sont du ressort de cette « Action Sainte » dont j'ai dessein, s'il plaît à Dieu, de traiter à fond dans un autre volume. Et donc, ces préliminaires, quoique de nature à nous disposer à la contemplation, ne doivent pas être confondus avec elle. Ces actes-là peuvent passer en habitude acquise et ainsi favoriser l'action de Dieu dans l'infusion qu'il nous fait de la Divine Contemplation ; mais ils ne sont pas en eux-mêmes la Divine Contemplation : il n'y a pas de contemplation « acquise ».

Demande-t-on si, oui ou non, il est en notre pouvoir de nous procurer la Divine Contemplation? Après ce que nous venons de dire, ce n'est plus qu'une question de mots et qui doit être résolue, ou bien dans le sens affirmatif ou bien dans le

sens négatif, suivant le point de vue spécial auquel on se place.

En effet, d'une part, vu que la contemplation est un pur don de Dieu et ne saurait être acquise par nos propres efforts, il est évident que la réponse à donner, en nous plaçant à ce point de vue, est négative. Mais, d'autre part, vu qu'il nous est loisible de nous disposer à recevoir ce don de Dieu, et une fois que nous en avons la jouissance, d'en tirer tout le parti possible : dans ce sens, il faut répondre à la question affirmativement.

Une comparaison familière mettra cette doctrine encore plus en évidence. Disons que l'âme chrétienne est semblable au foyer de la cheminée. C'est l'affaire de celui qui habite la maison de voir à ce que la cheminée soit ramonée en temps opportun, d'enlever les cendres accumulées dans l'âtre, de disposer convenable-

ment sur les chenets le bois sec et les autres conbustibles, de manière que dès qu'on en approchera la flamme d'une allumette, tout cela prendra feu. Or, pour ce qui est de l'âme, Dieu se réserve cette dernière opération, et il ne manquera pas de mettre le feu à nos combustibles, dès que nous les aurons préparés. Il n'attend que cela, et cela dépend de nous.

Nous pouvons encore comparer l'âme chrétienne à une lampe qu'il faut avoir soin de nettoyer, de pourvoir d'une mèche et de remplir d'huile ; en sorte que dès qu'une flamme en sera approchée, elle prendra feu et commencera d'éclairer soit l'intérieur de la chambre où l'on se trouve, soit le chemin que l'on doit parcourir. Certainement c'est au possesseur de la lampe que revient le soin de la préparer, à moins qu'il ne veuille ressembler aux vierges folles de la parabole évangélique. De même c'est à nous que

revient le soin de préparer notre âme à la Divine Contemplation, en bannissant toute pensée frivole et toute affection déréglée, en y mettant la mèche d'un esprit attentif et l'huile de notre bonne volonté ; mais Dieu reste le maître de ses dons, et c'est à Lui seul qu'il appartient de toucher notre âme de la flamme de son Saint Esprit, et par là de faire briller en nous la lumière de la Divine Contemplation : Dieu ne manque jamais à le faire, là où Il trouve une lampe bien préparée.

Une dernière comparaison, empruntée à la Genèse, chapitre xv. C'est à nous d'apporter comme fit Abraham, les victimes que le Seigneur demande, de les immoler, de les diviser en deux parts et de chasser les oiseaux du ciel qui se jettent dessus pour arracher des lambeaux de l'holocauste et s'en nourrir. C'est à nous, dis-je, d'apporter, d'un côté notre

esprit, de l'autre notre volonté, à ce sacrifice d'adoration que nous voulons offrir au Seigneur ; à nous de nous efforcer de chasser les distractions importunes, jusqu'au moment où il plaira au Seigneur de nous endormir comme Abraham du sommeil mystique de la contemplation, de passer entre les deux parts de notre holocauste et de le consumer dans les flammes de son amour, en même temps qu'Il nous consolera avec des paroles mystérieuses et l'assurance de la vision béatifique qui nous est réservée dans la Terre Promise du Paradis.

CHAPITRE XV

LES ABORDS DE L'ORAISON DISCURSIVE

Au seuil d'un traité sur l'oraison, écrit de nos jours, se présente inévitablement la question de méthode, quoiqu'on n'en trouve pas la moindre trace avant le XVIe siècle.

En soi, c'est une question assez insignifiante, si l'on envisage l'oraison mentale et la Divine Contemplation dans leur plénitude. Tout au plus regarde-t-elle les commençants, et encore pas tous. La méthode entreprend d'enseigner la bonne manière de se mettre à la recherche de Dieu, l'art de mettre sous le harnais et de manier adroitement des facultés en-

core indomptées, enfin l'art d'employer, à sa propre satisfaction et avec profit spirituel, la demi-heure de méditation qui figure en tête de nos programmes de piété moderne,

Je parle sans parti pris de critique, mais c'est ma conviction profonde, ancrée en moi par des observations prolongées pendant plus d'un demi-siècle, que la méthode tient une trop grande place dans les préoccupations de la piété moderne. Certains écrivains semblent y mettre le dernier mot du culte divin. On a fait de la méthode une fin, tandis qu'elle n'est qu'un moyen, et encore un moyen purement artificiel. Des directeurs, avec la meilleure des intentions évidemment, s'en sont servi comme d'instrument de domination spirituelle, pour lier et garder sous leur autorité et retenir sur le seuil, des âmes que le Saint Esprit pressait

d'avancer, de courir, de voler aux plus hauts sommets de la Divine Contemplation.

Certes, que celui qui sent le besoin d'une méthode en fasse usage ; et qu'il s'en serve aussi longtemps qu'il trouvera utile ; cependant il fera bien de la mettre de côté aussitôt qu'il pourra s'en passer. Un homme qui a dû pendant quelque temps se servir de béquilles, est trop heureux de les remiser dès qu'il n'en a a plus besoin. Dans sa recherche de Dieu, dans ses rapports avec Lui, que le fervent chrétien adopte le plus vite possible, le sans-cérémonie du petit enfant. Voyez de quel élan spontané, plein de naturei et de grâce, il se jette sur le sein de sa mère chérie. Le grand mal de la plupart des méthodes, c'est qu'elles ont la tendance à rendre gauche et guindé dans ses rapports avec le bon Dieu, celui qui s'en sert. Il a trop conscience de lui-

même. Il ne se perd pas de vue un seul instant.

Dans ses *Souvenirs et Causeries,* le marquis de Ségur nous fait faire la connaissance d'une pauvre femme âgée de quatre-vingt-cinq ans, nommée Colette, qui nous fait naïvement cette confidence : « Je suis bête, je le sais bien. Chez nous, quand j'étais petite, nous étions onze enfants : il fallait commencer de bonne heure à gagner sa vie. Je n'ai jamais su ni lire, ni écrire. J'en ai senti quelquefois rudement la privation, mais je dois dire que ça n'a jamais fait du tort à mes prières : au contraire, je parle au bon Dieu tout haut ou tout bas ; je lui dis tout ce qui me passe par la tête, comme ça me vient. Des livres me gêneraient : ils me forceraient de prier à leur manière. Je veux prier comme je l'entends. J'ai toujours dit ce que pense à mes voisines, à mes amies, à tout le monde : pourquoi

ne ferais-je pas la même chose avec le bon Dieu? »

Bravo ! Colette, voilà qui est bien dit, Sainte Thérèse n'eût certainement pas tenu un autre langage. Prier à sa manière, être soi-même dans ses rapports avec le bon Dieu, dire ce qui nous vient en tête, Lui parler cœur à cœur sans nous laisser charger et entraver de méthodes artificielles, n'est-ce point là l'idéal de l'oraison?

Nous devons insister sur ce fait, que l'oraison telle que nous la décrivons dans ce volume, qu'elle soit discursive ou affective ou de quiétude, n'est pas un exercice artificiel, ni à pratiquer à heure fixe et dans un espace de temps limité, comme qui dirait une demi-heure ou une heure. C'est un processus vital qui embrasse et qui pénètre toutes les actions du fervent chrétien ; et qui pourrait être comparé à la croissance d'un arbre se

couvrant chaque année au retour du printemps, de fleurs, de feuilles et de fruits.

Bien entendu l'arbre demande à être planté dans un terrain favorable, protégé contre ce qui pourrait concourir à sa destruction, nourri de la rosée, de la lumière, de l'air qui lui vient d'en haut, tandis que ses racines vont chercher dans le sol les sucs dont il a besoin. C'est dans ces conditions que le phénomène vital de la croissance de l'arbre se continue sans interruption, quoique secrètement et silencieusement. Voilà une image des lois que suit le développement de l'oraison mentale et de la divine contemplation dans une âme de bonne volonté. Ce n'est pas affaire d'une demie-heure chaque jour, à heure fixe, c'est affaire de toute la vie, et de la vie toute entière jusque dans ses plus humbles détails : en sorte que l'état d'oraison mentale est solidement établi

et la divine contemplation devient comme l'étoffe dont est faite notre vie.

Les actes isolés d'oraison mentale sont, ou des signes ou des fruits de l'état de contemplation déjà solidement établi dans l'âme ; ou bien, tout au moins ils visent et ils tendent naturellement à l'établir ainsi : autrement, pourquoi s'en donnerait-on la peine? C'est le fait de ne pas avoir perçu ce rapport nécessaire des actes isolés avec l'état qu'ils sont appelés à établir et développer, qui a si lamentablement rétréci les visées de la piété moderrne et en a fait cette chose indigente, étriquée, et improductive que nous voyons.

Il est tout à fait juste de comparer le rapport qui existe entre l'âme contemplative et Dieu, à celui qui existe nécessairement entre l'arbre et la puissante Nature au sein de laquelle il se déploie. Nous vivons dans le rayonnement de ce soleil,

la présence de Dieu ressentie et aimée, et nous sommes enracinés dans la très sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus Christ : *radicati et superaedificati in ipso* (Col. II, 7). Or, de même que la croissance vitale de l'arbre est associée à toute l'œuvre d'ensemble de la nature et en dépend et en fait partie, de même le travail de l'oraison mentale relie chaque âme individuelle qui s'y applique, à tout l'ordre de la grâce dans l'Eglise universelle, et l'associe à la vie du Sauveur glorifié et à la vie de la Sainte Trinité toute entière. Voilà-t-il pas du mysticisme, et du meilleur?

Nous touchons aux racines mêmes de notre sujet, lorsque nous faisons observer l'importance des lectures pieuses et de la méditation, (en dehors de toute préoccupation de méthode), faites en vue de la divine contemplation et tout spécialement en vue de l'oraison discursive. Saint

Thomas (2a 2ae, question 180) considère ces deux actes, la lecture pieuse et la méditations, comme parties intégrantes de ce processus vital dont nous venons de parler. On pourrait dire que leur fonction c'est de nourrir l'arbre par ses racines.

L'Eglise fait de ses contemplatifs des liseurs à outrance ; et elle s'attend bien à ce qu'ils sassimilent, par une considération attentive, ce qu'ils lisent. Le prêtre avec son bréviaire de tous les jours, le religieux, la religieuse avec l'office du chœur ; le fervent chrétien qui veut suivre en détail le déployement de la sainte liturgie à travers tout le cycle de l'année, quels liseurs ils sont obligés d'être! Dans quelle riche terre ne plongent-ils pas les racines de leur attention et de leurs affections! Quels sucs nourrissants ils imbibent et s'assimilent sans cesse ! Et puis il y a ces autres livres à feuilleter et parcourir avec diligence : la

Nature, les divines Ecritures, le saint Crucifix, notre propre cœur ,qui sont tous des livres de Dieu. Enfin il y a encore les beaux livres écrits par les grands serviteurs de Dieu pour élucider ou interpréter ceux de Dieu. Quel vaste champ de saintes lectures et méditations s'étend devant nous, si seulement nous voulions nous donner la peine de le parcourir !

D'autre part, le monde, lui aussi, impose à ses serviteurs une énorme quantité de lectures : une infinité de journaux et de revues, où le mensonge surabonde et la vérité est supprimée pour servir aux besoins des partis politiques ; où les faits divers les plus abominables, les plus malsains, les plus empestés, sont étalés avec complaisance ; où l'histoire est falsifiée de propos délibéré ; où tout est de nature à flatter les appétits morbides d'une société en déliquescence. Il y a aussi ces légions de livres de demi-science, bour-

rés d'aperçus illusoires sur tous les sujets possibles et imaginables, donnant la fausse impression que l'homme, cet être de néant, a résolu toutes les énigmes de l'univers, qu'il a sondé les profondeurs du firmament aussi bien que celles des océans, qu'il a pesé Dieu dans la balance de sa raison et l'a trouvé trop léger! — lui, homme, né d'hier et dont le corps, demain, pourrira dans le tombeau tandis que son âme comparaîtra au jugement !

De telles semailles intllectuelles, quelle espèce de moisson peut-on attendre, sinon un complet ahurissement, l'anarchie de la pensée, un abject matérialisme avec toute ses hideuses conséquences? Nous voyons une abondante moisson de tous ces maux croître et grandir sous nos yeux et qui nous promet de mauvais jours dans un prochain avenir. L'horrible guerre mondiale que nous venons de traverser,

l'agitation du monde des travailleurs avec leurs exigences arrogantes et déraisonnables ; le bolchevisme qui s'infiltre partout : que sont toutes ces choses sinon les produits de la liberté de la presse?, de cette précieuse liberté de la presse que Pie IX avait bien diagnosée, et qu'il eut le courage de flétrir et de condamner sans se soucier des huées et des protestations du monde. Non pas liberté, mais bien plutôt licence effrénée d'exprimer, de déclarer, d'imprimer, de disséminer partout, sans aucun contrôle ni aucune limite, des doctrines monstrueuses, immorales, impies, blasphématoires et subversives de toute religion et de toute honnêteté. Sous la puissante action de pareils dissolvants, un ordre social plus fort que le nôtre serait sûr de se désintégrer. Quant à leurs effets sur l'individu, ils sont effrayants.

Est-ce que, parmi les gens au milieu

desquels nous vivons, il y en a beaucoup qui savent encore si Dieu existe, ou si leur âme est immortelle, ou enfin s'ils sont responsables devant une autorité suprême, de leurs actes libres et réfléchis? En vérité, ils ne sont plus sûrs de rien du tout. Le seul mal moral qu'ils reconnaissent comme condamnable, c'est si on les vole ou si on attente à leur propre vie : mais il n'est pas si évident à leurs yeux que l'adultère, par exemple, ou encore l'avortement, soit un crime.

Une seule chose leur paraît désirable et forme l'objectif de tous leurs efforts : avoir ce qu'ils appellent « du bon temps ; jouir de la vie, s'amuser » : programme extrêmement simple, et à l'aide duquel ils ont bien vite fait de gâcher leur vie. Et sous le masque de leur dissipation se cache une tristesse qui tient du désespoir.

Si un chrétien se met au régime de cette

sorte de littérature, il se rend absolument impropre à la Divine Contemplation. Si par suite des circonstances et sans qu'il y ait de sa faute, il se trouve obligé de remuer ces pourritures et ces immondices, qu'il ait bien soin de s'entourer de toutes les précautions sanitaires suggérées par la prudence, ou bien il court péril de mort. Il ressemble à celui qui aurait la témérité de manier des gaz empoisonnés ou de puissants corrosifs, sans mettre un masque pour protéger son visage et des gants pour sauver ses mains.

Il y a des personnes riches bien instruites, qui prétendent qu'il leur est impossible de faire une place dans le détail de leur journée à la lecture spirituelle. Parlons sans ambage : C'est tout simplement qu'elles n'en veulent pas. Elles n'en ont pas le goût, voilà la vérité.

Pas de temps pour les saintes lectures! Si ces chrétiens indignes se donnaient

la peine de dresser la liste de tous les acticles de journaux, de tous les chapitres de romans et autres lectures frivoles qu'ils trouvent le temps de dévorer dans le seul espace d'une semaine, ils en seraient stupéfaits. Oh! leur cas est bien simple ; il tient dans la formule : « Ceci tuera cela ». Ou bien les saintes lctures, avec leur fruit naturel, à savoir la Divine Contemplation ; ou bien pas de saintes lectures du tout, et comme conséquence fatale, plus du tout de Contemplation Divine : Dieu mis hors la loi, dans ce cœur de chrétien !

CHAPITRE XVI

DE LA PRATIQUE DE L'ORAISON DISCURSIVE

C'est l'oraison discursive qui est la forme d'oraison la plus familière à la majorité des chrétiens, pendant la plus grande partie de leur vie. Il ne sera donc pas hors de propos de donner quelques indications sur la manière de s'y mettre et d'avancer en cette oraison.

A quoi prétendez-vous? N'est-il pas vrai que vous voulez vous aboucher avec le Dieu d'amour, comme s'il était là devant vous? Eh bien, mais, n'y est-il pas? Comme s'il vous entendait et prêtait l'oreille à ce que vous Lui dites? Cela n'est-il pas ainsi? Comme s'Il

désirait que vous Lui parlassiez et qu'Il y prît plaisir. Pouvons-nous douter qu'il en soit ainsi? Votre dessein est également d'écouter Dieu parlant au dedans de vous-même, comme s'Il avait quelque chose à vous dire. Et n'est-ce point le cas? Comme si vous aviez à cœur de ne pas manquer une seule de ses monitions intérieures? Comme si vous appréciiez à sa haute valeur l'honneur de vous entretenir secrètement avec Dieu et que vous en fissiez vos délices?

Or donc : que dire au Seigneur Dieu?

Dites-lui n'importe quoi, à propos ou hors de propos. Mettons-nous encore une fois à l'école des tout jeunes enfants, ces grands maîtres et nos modèles dans l'art d'aller droit à Dieu avec simplicité.

Voici une charmante histoire qui m'a été racontée récemment.

On avait recommandé à des enfants de

parler au bon Jésus simplement, comme cela leur venait. Dans l'après-midi l'un des plus petits garçons fut très en retard pour rentrer chez lui, après l'école. Sa mère inquiète, après une demie-heure d'attente, se mit à sa recherche. Elle l'aperçut sortant de l'église et comme elle lui demandait ce qu'il y avait été faire : « Oh ! dit-il, j'ai été me placer sur le premier banc, en face de l'autel, et j'ai raconté à Notre-Seigneur une histoire de voleurs ».

Ceci me remet en mémoire un petit incident longtemps oublié de ma vie de missionnaire. Il y a quelque trente ans, je me trouvais chargé de la mission des Osages, tribu indienne de l'Amérique du Nord. Une école florissante avait été construite à un endroit appelé Pawhuska ; elle était tenue par de bonnes religieuses franciscaines qui mettaient une zèle admirable à instruire mes néophytes

Peaux-Rouges, jeunes et vieux, dans les rudiments de la foi catholique. Un jour, en passant par le jardin des bonnes Sœurs, je fus surpris d'y rencontrer une petite sauvagesse de six ou sept ans, se promenant gravement toute seule dans une allée. « Coaïna, mon enfant », lui dis-je, avec un air de sévérité, « pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres? » Oh ! répondit-elle, en s'approchant de moi d'un air confidentiel et parlant tout bas : « Je cause avec le Grand Esprit, le bon Dieu ». « Vraiment et que peux-tu bien avoir à Lui dire? » « Je Lui dis que je l'aime bien, et que je voudrais le voir et l'embrasser. »

C'est justement cela. Vous voulez causer au bon Dieu. Faites-le donc, simplement. Parlez-lui avec la simplicité d'un enfant. Sur ce propos je ne connais rien de plus suave, de plus suggestif, de plus entraînant, que l'exemple laissé par la

Carmélite de Lisieux, la Bienheureuse Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, « la petite Fleur ». Quiconque désire apprendre l'art précieux de converser simplement et délicieusement avec le Bon Dieu, ne peut mieux faire que de lire et relire sa vie racontée par elle-même.

C'est un art, en effet, que de s'entretenir avec Dieu ; mais c'est un art si simple que la plupart des gens le manquent parce qu'ils vont chercher trop haut et trop loin. Il est là sous notre main, dans notre cœur. Il s'acquiert par la pratique, et si l'on s'y applique, on peut y faire de grands progrès et y devenir très habile, comme aussi pour peu qu'on le néglige on en perd vite le secret. « *Il faut toujours faire oraison et ne jamais s'en relâcher.* » (Luc XVIII, 1). C'est comme pour le feu ; il ne faut jamais le laisser s'éteindre tout à fait, ou bien alors on aura de la peine à le rallumer.

N'oubliez pas, comme font beaucoup de dévôts, que l'idée de conversation suppose au moins deux interlocuteurs. Pour ce qui est de l'oraison, ces deux interloqueurs, sont, d'abord le bon Dieu, et, ensuite, vous-même ; donnant la précédence à Dieu parce qu'Il est le plus digne. Mais Il est si bon, si doux, si familier qu'Il vous permet d'ouvrir vous-même l'entretien quand il vous plaît, quand cela vous convient selon l'ordre de vos occupations. Il est toujours là, toujours prêt, toujours disposé à vous écouter.

Alors, mettez-vous-y. Ouvrez la conversation, saluez-le aimablement et dès l'abord professez que vous êtes prêt à l'écouter : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.* (I. Rois, III, 9.) *Je prêterai l'oreille* (du cœur) *à ce que le Seigneur dira au dedans de moi.* (Ps., LXXXIV, 9). Il se peut que Dieu soit justement disposé à parler à son serviteur, à vous

dire quelque secret. Peut-être est-il désireux de faire couler dans votre cœur des sentiments de joie spirituelle ou de sainte tristesse, ou de vous favoriser de quelque lumière spéciale : car c'est là la manière de s'exprimer, propre à un pur esprit. Si le bon Dieu vous parle ainsi, oh! alors quelle joie! quelle bénédiction! Alors, écoutez en silence !

Laissez parler Dieu ainsi sans l'interrompre. Qu'Il dise bien tout ce qu'Il a à vous dire. Et quand Il a fini de parler, continuez d'écouter ; montrez-Lui votre ardent désir d'en entendre plus long. Quand enfin vous voyez que c'est bien tout pour le moment, alors ruminez dans votre esprit ce que le bon Dieu vient de vous dire de cette manière ; conservez en vous la vive impression dont il vous a touché. Goûtez-en la douceur, baignez-vous dans sa lnmière. Et puis, ne manquez pas d'exprimer votre reconnais-

sance en même temps que le sentiment de votre profonde indignité.

Et maintenant, à votre tour, quand vous vous y sentez porté par le mouvement intérieur de la grâce, par le Saint Esprit qui est votre hôte, mettez-vous, en grande humilité d'esprit, à dire au Seigneur Dieu tout votre amour. Répandez votre cœur devant Lui en brûlantes paroles d'adoration. Il n'est pas besoin de livres pour cela. Dites, comme la bonne Colette dont nous avons cité l'exemple au chapitre précédent, dites ce qui vous vient à l'esprit, ce qui est dans votre cœur, et non pas ce que quelqu'un a jugé bon d'écrire et d'imprimer. J'avouerai pour ma part, que depuis que j'ai entendu parler de cet enfant qui raconta au bon Jésus une histoire de voleurs, je me suis avisé de faire un peu comme lui. J'ai rendu compte, tout bonnement, à Notre-Seigneur, de quelques romans, dont la

lecture me fut imposée par les circonstances, et je m'en suis fort bien trouvé.

D'ailleurs, ce n'est pas la matière qui manque pour vous entretenir avec Dieu, si seulement vous vous en rendez compte. Parlez-Lui de vous, de votre prochain, de Lui-même : voilà en trois mots un programme de conversation absolument inépuisable.

Vous ferez plaisir à Dieu en Lui parlant de vous-même. Il vous aime. Racontez-Lui comme s'il ne les connaîssait pas, vos ennuis, vos joies, vos craintes, vos regrets, vos défauts, vos saintes ambitions, vos modestes succès, vos déconvenues, vos plans d'avenir.

Il nous arrive souvent de tomber dans une erreur pratique : celle de trop parler aux autres de ce qui nous concerne personnellement. Nous croyons les intéresser : cela les laisse bien indifférents. Ils n'ont que peu de sympathie, ou même

point du tout, à nous donner. Nos entretiens les plus confidentiels les laissent froids, peut-être qu'ils amènent sur leur visage un sourire énigmatique, où des yeux plus clairvoyants que les nôtres découvriraient une teinte d'ironie. Nous n'avons pas cela à craindre dans nos rapports avec le bon Dieu.

Vous lui ferez plaisir encore davantage si, vous oubliant vous-même, et ayant présents à l'esprit et au cœur, les nombreux et pressants besoins des âmes, vous vous appliquez à recommander à Dieu votre prochain. Il est en notre pouvoir d'apporter à nos entretiens avec Dieu un grand cœur et un esprit apostolique. Sans entreprendre de longs voyagesges, ni sortir de l'humble sphère de nos emplois, quels qu'ils soient, il nous est loisible d'obtenir de Notre-Seigneur un nombre indéfini de conversions de pauvres pécheurs et de pauvres païens,

et les faveurs les plus précieuses pour toute la sainte Église. Plus d'un humble frère-convers, plus d'une pauvre femme ignorante, plus d'un adolescent pieux, ont fait cela. Mais, combien belle doit être la prière d'intercession de ces amis confidentiels du bon Dieu !

Toutefois, vous plairez encore davantage au bon Dieu, et vous obtiendrez de plus abondantes bénédictions sur vous-même et sur le monde entier, si, par la grâce du Saint Esprit, vous vous sentez intérieurement porté à vous perdre de vue et aussi le monde entier et à ne plus vous entretenir avec Dieu que de Lui même ; appliquant votre esprit et votre cœur à la contemplation de Lui seul, dans la plus pure prière d'adoration.

C'est le moment de faire résonner mélodieusement la harpe de votre cœur, et, en esprit, de danser en cadence, comme David devant l'Arche d'Alliance. C'est

le moment de rivaliser avec les chœurs sublimes des Anges du paradis et de faire vibrer de toutes les forces de votre être le cantique : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu !* (Is. VI, 3.)

Et peut-être viendra-t-il un moment où un divin silence tombera sur vous, et vous vous trouverez tout saisi du sentiment de la majesté de Dieu, de sa présence, de ses amabilités infinies, de l'abîme de sa sainteté. Vous en serez écrasé. Reste là, gisante, devant Lui, ô âme chrétienne, sans mouvement et comme anéantie. Sache que, quoique tu sembles inactive dans cet état, il se passe en toi de grandes choses. Il est en train de s'opérer une union de toi-même avec Dieu, une infusion de Lui en toi, une transformation de ton chétif être en sa divine ressemblance, qui défie toute description et qu'on ne saurait concevoir : et tu donnes ainsi à la divine Majesté une

louange, tu lui rends une gloire, incomparablement supérieure à tout ce que tu pourrais accomplir par n'importe quel autre saint exercice.

Mais est-ce que nous n'anticipons pas? C'est vrai : nous nous sommes laissé entraîner, par l'enchaînement des idées, sur un terrain où il nous faut rebrousser chemin, afin de l'explorer un peu plus à loisir.

CHAPITRE XVII

LA PLAIE DES DISTRACTIONS

Voici un chapitre qui a été écrit pour la consolation de beaucoup d'âmes de bonne volonté.

Les distractions forment un sérieux obstacle à la prière ; et elles se rencontrent à tous les degrés de la vie spirituelle, même aux plus sublimes, comme nous le voyons dans la vie des Saints.

C'est là une très grosse épreuve des âmes de bonne volonté. Elles supportent avec peine de voir que parfois, en dépit de tous leurs efforts, les distractions, comme une nuée de moucherons, s'abattent sur eux et les importunent pendant

toute la durée de leur oraison, depuis le premier moment jusqu'au dernier.

Pour des âmes peu généreuses, ou bien faibles et ignorantes, cette épreuve devient une espèce de scandale et l'occasion d'abandonner l'entreprise. Elles disent : « A quoi bon? Dans ces conditions-là ce n'est pas la peine d'essayer de prier. » Elles s'étaient mises à la recherche de Dieu pour goûter ses douceurs, et voilà qu'Il n'est pas venu à leur rencontre et qu'Il ne leur a rien donné du tout. C'est à n'y rien comprendre !

Mais, pourrions-nous tout d'abord demander à ces faibles dans la foi et l'amour : N'est-ce pas votre faute si vous rencontrez tant de difficulté à faire oraison? Si vous y apportez un esprit léger ; si votre vie est pleine de dissipation ; si votre intérieur est immortifié, pouvez-vous espérer que Dieu se plaîra à répandre en vous ses consolations surnatu-

relles? Le lait, le miel, le vin, les fruits délicats de la vie spirituelle, exigent que les vases dans lesquels ils seront versés soient vides d'abord, et de plus qu'ils soient nets.

Il convient aussi de signaler cette classe de personne qui, lorsque le monde ne veut plus d'elles, ou, lorsque c'est elles qui ne sont plus en état de jouir de ses plaisirs, se tournent vers la dévotion et semblent dire : « Maintenant, mon Dieu, à votre tour ! Voyons un peu les jouissances et les consolations de la piété; je voudrais en avoir ma part. » Elles n'oublient qu'une chose, c'est que pour goûter et pour voir combien le Seigneur est doux, il y a une certaine préparation de l'âme à faire.

Enfin, il y a aussi ceux qui, grâce à la grossièreté de leur esprit ne se doutent même pas qu'ils ont des distractions pendant leurs prières, alors qu'ils en

sont, pour ainsi dire, dévorés, comme par une nuée de sauterelles. On raconte qu'un jour le grand saint Bernard passait à cheval, à travers une forêt, accompagné d'un paysan à pieds qui lui servait de guide. Le saint parlait des choses de Dieu, selon son habitude, et il se plaignait de son impuissance à bannir les distractions. Grand étonnement du paysan qui assura que quant à lui, il n'en avait jamais. « Hé bien, vous êtes un homme étonnant, » lui répondit saint Bernard : « mais voyons si vous ne vous trompez pas. Si vous récitez le Notre Père sans distraction, je vous fais présent du cheval sur lequel je suis. » Gagner un objet d'une telle valeur était une trop bonne aubaine pour que le pauvre homme la laissât échapper. Il prit donc le cher saint au mot, se mit aussitôt à faire un grand signe de croix et commença le Pater. Il en était à la moitié lorsqu'il s'arrêta court

et demanda : « Père, vous me donnerez la selle aussi, n'est-ce pas? »

Sans nous arrêter plus longtemps à considérer le cas des âmes tièdes, il faut reconnaître que les distractions dans la prière et l'oraison, arrivent aux plus fidèles serviteurs de Dieu et leur sont une rude croix. Que dire à cela, sinon que ce leur est quand même une chose fort avantageuse. Lorsqu'un chrétien fervent se trouve harcelé d'un bout à l'autre de son oraison par les distractions ; quand, en dépit de tous ses efforts, il n'arrive pas à arrêter un seul instant le regard de son esprit sur Dieu, ou à tirer de son cœur une seule effusion d'amour, peut-on dire qu'il a fait acte de contemplation? Très certainement.

S'il n'a pas consenti à ces distractions importunes, si elles n'ont cessé de lui déplaire, s'il les a combattues de son mieux, il a fait œuvre de vrai contemplatif. Son

dessein était de rencontrer Dieu, il s'était mis à sa recherche et avait fait tous ses efforts pour le trouver ; donc, Dieu était bien l'objet immédiat qu'il visait : or c'est là ce qui fait l'essence même de la Divine Contemplation. Il est venu fidèlement au rendez-vous divin, et quoique le cher Seigneur n'ait pas jugé à propos de lui découvrir son aimable visage, on ne saurait douter cependant qu'Il ne se trouvât là et qu'Il ne se soit complu à voir avec quelle sollicitude son serviteur se mettait à sa recherche.

A Dieu seul il appartient de décider s'il veut vous découvrir son aimable visage et vous faire entendre les doux accents de sa voix, et vous oindre de l'huile de ses consolations. Lorsqu'Il vous traite avec une dureté apparente, vous laissant à votre faiblesse, dans les ténèbres, en proie aux distractions, dans la désolation la plus complète, écrasé dans la

poussière de votre néant, Il vous traite comme une âme déjà avancée dans les voies spirituelles. Il est en train de vous nourrir secrètement de la moëlle des lions, du pain et du vin des forts. En dépit des apparences, Il est réellement en train d'orner votre âme qui lui est chère et de l'enrichir de mérites éclatants.

Ne dites pas que la demi-heure, tout entière employée à la tâche peu attrayante de lutter contre le sommeil ou de chasser les distractions, est un temps perdu. Au contraire c'est une demi-heure d'autant plus avantageuse qu'elle a été pénible : vous y avez fait preuve de fidélité et vous avez donné à Dieu l'hommage de persévérer dans sa recherche et de l'appeler et de le désirer de toutes les forces de votre cœur et de votre âme, au milieu des circonstances les plus pénibles. Quand est-ce qu'un soldat est le plus agréable à son souverain? Est-ce lorsqu'il défile à

la parade, joyeux, bien astiqué, sans un grain de poussière sur son uniforme, tambours battants, clairons sonnants, un drapeau qui n'a pas reçu le baptême du feu, flottant au vent? ou, bien lorsque ce même soldat, noir de poudre, souillé de boue, couvert de sang, le sien ou celui de l'ennemi, combat avec bravoure pour son roi et pour la patrie?

Qu'importe que pendant tout le temps de l'oraison votre imagination n'ait fait que danser la sarabande la plus échevelée? Cela ne saurait abolir ce fait que vous êtes venu là ayant Dieu seul en vue, que vous vous êtes mis à sa recherche : il a donc été vraiment l'objet unique et direct de votre attention voulue et délibérée. Ce qui est arrivé sous forme de distractions ne touche pas à l'essence de votre acte humain : c'est chose purement accidentelle, absolument involontaire ; cela n'a pas pénétré plus avant que la

peau de votre âme, pour ainsi dire, et ne saurait rien enlever à la valeur intrinsèque de votre bonne œuvre. Pendant tout ce temps-là vous avez été réellement à la recherche de Dieu, et Lui, de son côté n'a pas manqué de s'unir à votre âme, quoique sans permettre que vous en eussiez le sentiment.

Le chrétien fervent tout épuisé, pendant le saint exercice de l'oraison, par les efforts qu'il fait pour chasser les distractions, ressemble à Abraham tel que nous le représente le chapitre XV de la Genèse. Il avait préparé un sacrifice au Seigneur, et jusqu'à la tombée de la nuit il avait été occupé à chasser les bêtes de proie qui se jetaient sur la chair des victimes pour en arracher les lambeaux. A la fin Dieu lui apparut et lui dit combien il était satisfait : et aussitôt le feu du ciel fondit sur son offrande et la consuma.

Quelquefois, une âme pieuse, qui se

trouve à passer par certaines phases plus cruelles de cette épreuve des distractions, vient trouver son père spirituel et lui dit : « Si seulement j'étais sûre qu'il n'y a point de ma faute; si seulement j'étais sûre que je n'offense pas le bon Dieu ! Ah ! j'ai bien peur que ce soit à cause de mes péchés ! » Il faut encourager doucement cette âme et lui persuader que tout va bien. Le bon Dieu est en train de la purifier comme l'or dans le creuset. Il en est de cette âme comme de la Bienheureuse Vierge Marie et de saint Joseph, lorsque, confus et troublés et se blâmant eux-mêmes comme coupables d'une impardonnable négligence à l'égard du divin Enfant-Jésus, ils le recherchaient parmi leurs amis et leurs proches et avaient la douleur de ne pas le retrouver.

Eh quoi ! se pourrait-il bien que ce fût là une des formes de la purification passive dont nous parlent les écrivains

mystiques? Parfaitement. Tel est le cas tout particulièrement lorsque, quoi que nous puissions faire, nous n'arrivons pas à rendre la paix et le sentiment de la sécurité à cette pauvre âme endolorie ; et que malgré tout, elle persévère dans sa bonne volonté et la parfaite obéissance à son directeur spirituel. Elle souffre et elle veut bien souffrir, et Dieu, pour des fins dignes de sa sagesse, ne permet pas qu'elle ait conscience de la perfection de ses dispositions.

Dans le train ordinaire de la vie chrétienne, la plaie des distractions survient comme le mauvais temps, seulement par intervalles. Quand il pleut nous ne disons pas : « Oh ! jamais nous n'en verrons la fin! » Nous savons bien que le soleil se mettra de nouveau à luire, et ainsi nous attendons, en patientant de notre mieux, que les nuages passent. La pluie fait beaucoup de bien ; c'est un des princi-

paux agents dont la providence se sert pour faire pousser les fruits de la terre. Ainsi en est-il aussi, dans l'ordre spirituel, de ces nuées de distractions qui s'abattent sur une âme de bonne volonté Mais quelle fête dans la nature quand le soleil se montre de nouveau ! Et quelle joie dans l'âme, quand les nuages ont passé ! Marie-Madeleine, devant le tombeau vide de son bien aimé Maître, refuse de se laisser consoler, même par la vue des anges aux vêtements éblouissants de blancheur ; elle se détourne tout en larmes et s'adressant, comme elle le croit, au jardinier : « Si c'est vous qui l'avez enlevé », lui dit-elle. Jésus ne profère qu'une parole : « Marie ». Ah ! ce mot suffit .Alors comme elle passe de l'amertume des larmes à la joie la plus délirante ! Ainsi en est-il toujours pour l'âme pieuse qui, à travers ses ténèbres et sa désolation, persévère dans l'oraison.

Il y a bien des années, il me tomba sous la main ce que l'on m'assura être une lettre inédite de sainte Thérèse, écrite vers la fin de sa vie. Elle y rend compte à quelqu'un de ses directeurs spirituels, de sa manière de faire oraison. Elle raconte comme quoi, ce matin-là, en se rendant à la chapelle pour la messe et la sainte communion, elle se trouva fort mécontente de voir le cloître sali par les maçons qui avaient quelques réparations à faire dans le couvent. En passant le seuil de la chapelle, elle fit son signe de la croix avec de l'eau bénite et s'efforça de se recueillir et d'appliquer son esprit à Jésus présent sur l'autel : malheureusement, avec ses yeux si perçants, elle découvrit sur le plancher quelques petites taches de plâtre : tout son mécontentement lui revint. En même temps, son esprit se mit à raisonner sur le temps considérable que les maçons mettaient à ces

réparations, qui auraient dû prendre à peine quelques jours. Cependant la Messe était commencée et même assez avancée déjà. Comme la clochette sonna le Sanctus, elle fit un effort désespéré pour ramener ses pensées : mais en vain. Même au moment solennel de la consécration, tout en se baissant pour adorer son bien-aimé elle se surprit s'exclamant presque tout haut : « Ah ! ces maçons ! Et le prix qu'ils demandent pour ne rien faire du tout ! ». Au moment de la communion, toute confuse d'elle-même, elle se rendit à la table sainte, bien décidée à faire amende honorable au Seigneur pour les divagations de son esprit ; et, de retour à sa place, elle s'efforça de commencer son action de grâces, mais se trouva bientôt profondément intéressée aux sandales usées d'une des Sœurs agenouillée juste en face d'elle. Pour échapper à cette nouvelle distraction, elle ferma les yeux, ca-

cha son visage entre ses mains ; l'obsédante pensée des maçons revint de plus bel.

En désespoir de cause, elle ouvrit au hasard un livre de prières, pour arrêter son imagination en fixant les yeux sur quelque image pieuse. Elle tomba sur une des plus laides qu'elle eut jamais vues et ne put s'empêcher de dire en elle-même : « Quel péché de caricaturer ainsi ce cher saint ! Qui donc a jamais vu un saint avec un nez si long, de grosses lèvres comme cela et des yeux louches? » et alors, se tournant furieusement contre elle-même : « Et qui donc a jamais fait pareille action de grâces après la communion? » Et elle conclut son compte-rendu par ces paroles enjouées : « Vous voyez mon Révérend Père, les progrès de votre fille spirituelle, dans l'oraison. »

Ami lecteur, si cette lettre de la grande

sainte n'est pas authentique, elle mérite de l'être. En tout cas elle m'a bien rendu service, et m'a aidé à consoler et encourager plus d'une âme de bonne volonté.

CHAPITRE XVIII

LA LITTÉRATURE DU BON DIEU

Si j'avais à tracer le plan d'un cours idéal de saintes lectures en vue de la Divine Contemplation, dans des proportions si vastes et généreuses qu'il puisse servir pour toute la vie, je m'y prendrais de la façon suivante.

Tout d'abord je voudrais que ce cours de lectures se déroulât autour des Saintes Ecritures, mais arrangées dans un ordre différent de celui de la Bible du Concile de Trente, dans un ordre qui correspondît aux besoins de l'âme contemplative.

La Bible est le livre de Dieu ; c'est même toute une bibliothèque, toute une littérature à part, distincte des autres et

dont les œuvres s'échelonnent sur une période d'au moins deux mille ans, peut-être beaucoup plus, et qui remonte jusqu'au commencement de tout ce qui a commencé et qui va jusqu'à la racine de toutes choses ; une littérature dont Dieu Lui-même est l'auteur, tandis que les écrivains humains dont les noms se trouvent en tête de ses divers livres, ne sont que les scribes qui, les uns après les autres, rédigèrent ce qu'ils contiennent, sous la dictée du Saint Esprit : « *Spiritu Sancto dictante* » nous dit le Concile de Trente ; et, parlant des Traditions Divines en même temps que des Saintes Ecritures, il affirme que Dieu seul est l'auteur et des unes et des autres : « *Cum utriusque unus Deus sit auctor* » (Conc. Trid. Sess. IV). Le contemplatif est à la recherche de Dieu : où donc pourra-t-il espérer le trouver mieux que dans les livres de Dieu? Là c'est Dieu qui parle de

Lui-même, et de tout ce qu'il fait en faveur de la race humaine tant aimée de Lui, mais si perverse ; et en faveur de chaque âme en particulier.

D'après le « canon », c'est-à-dire le catalogue officiel, arrêté par le Concile de Trente en sa quatrième session, cette littérature de Dieu se compose de quarante-six livres de l'Ancien Testament et six livres et vingt-et-une épîtres du Nouveau. Les livres historiques y sont rangés, pour la plupart, selon leur ordre de production, tandis que les livres moraux ou sapientiaux qui appartiennent tous à l'Ancien Testament forment un seul groupe.

Voici dans quel ordre je réarrangerais ces diverses parties de la Sainte Ecriture, pour aider le mystique dans ses efforts à se préparer à la Divine Contemplation.

Je ferais passer le Nouveau Testament avant l'Ancien. Comme l'Ancienne Alliance est abolie et que nous vivons à pré-

sent sous la Nouvelle, les écrits de l'Ancien Testament, qui au temps où ils furent écrits étaient prophétiques aussi bien qu'historiques, nous sont utiles maintenant dans notre vie spirituelle, surtout en tant qu'ils nous présentent des allégories de l'Église et du Ciel ; seulement, ce sens mystique qui leur est propre, n'apparaît pleinement qu'à la lumière des divins Évangiles, comme l'ont éloquemment démontré les Pères de l'Église, en particulier saint Jean Chrysotome, saint Grégoire de Naziance, saint Augustin et saint Grégoire le Grand. Pour ce qui est de la contemplation de Notre-Seigneur, il faut convenir que, dans la splendeur de sa personnalité, telle qu'Elle éclate à toutes les pages des Evangiles, c'est bien plutôt le Nouveau Testament qui nous donne l'intelligence de l'Ancien, que vice versa. A la lumière du Nouveau, nous découvrons de l'Ancien Testament, des

significations qui nous eussent échappées, dont nous n'eussions pas eu la plus légère idée, qui cependant ajoutent considérablement à notre connaissance de Notre-Seigneur, et nous excitent à l'aimer davantage. Sur ce sujet de l'emploi des Ecritures pour les fins de la vie mystique, qu'il me soit permis de prier le lecteur de se reporter à ce que j'en ai déjà dit au chapitre X de « MIRACLE ET MYSTIQUE ». Nous aurons même à revenir sur ce sujet dans notre prochain volume sur « la CONTEMPLATION CHRÉTIENNE ».

Je recommanderais donc au contemplatif de lire les livres du Nouveau Testament dans l'ordre qui suit :

1° D'abord l'Evangile de saint Jean : parce que là, dès le premier chapitre, le divin Enseigneur de l'art de l'oraison mentale, nous apparaît dans sa pleine et vraie personnalité de Fils unique de Dieu, de Verbe fait chair.

2° Ensuite l'Evangile de saint Luc : parce que cet Evangile a jailli des lêvres et du cœur de la très Sainte Vierge Marie et qu'il exhale le suave parfum de cette Rose Mystique.

3° Saint Mathieu et saint Marc viendraient après. Ils nous donnent peut-être davantage la physionomie humaine de Notre-Seigneur, sans cependant nous laisser jamais perdre un seul instant de vue sa divinité.

4° Tout de suite après viendrait l'Apocalypse qui est comme l'Evangile de Jésus réssucité et trônant dans la gloire et, du haut des cieux, présidant au gouvernement de son Eglise sur la terre.

5° Ensuite les actes des Apôtres où nous voyons dans les œuvres de la Primitive Eglise, Epouse mystique du Seigneur Jésus, le meilleur commentaire de ses enseignements évangéliques.

6° Puis les Epitres Catholiques de saint

Jacques, de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jude, faisant entendre à cette date reculée, la voix de *l'Ecclesia docens,* l'Eglise enseignante, sous la sanction de l'inspiration immédiate du Saint Esprit.

7° Enfin les merveilleuses épitres de saint Paul, comme un grand et magistral résumé de l'esprit et de la doctrine mystique de tout le Nouveau Testament.

Quant à l'Ancien Testament, je le répète, pour ce qui est des fins de la Divine Contemplation, il doit venir non pas avant, mais après le Nouveau. Pour en tirer profit, pour en saisir la portée et en faire l'application à notre piété individuelle, il faut l'envisager à la pleine lumière du Saint Evangile. Il faut que le Verbe-fait-chair darde sur lui, les rayons de sa splendeur ; puisque c'est Lui qui donne leur unité et leur pleine signification aux Ecritures. *Je suis l'Alpha et l'Omega ; le* (premier) *commencement*

et la (dernière) *fin,* nous dit-il dans l'Apocalypse. (I, 8.)

C'est de moi qu'il s'agit dès le début du grand *livre* (des œuvres de Dieu ;) dit-il encore dans le psaume 39 verset 8. Et de nouveau l'Apocalypse nous le montre comme l'Agneau qui brise les sept sceaux du livre mystérieux déposé sur l'autel du paradis, (Apoc. v, 8,) et duquel nos Saintes Ecritures ne sont qu'une faible image.

Cela dit, il nous est loisible maintenant de grouper les livres de l'Ancien Testament, comme suit ;

1° Les livres historiques qui se rapportent à l'ensemble du Peuple de Dieu et non pas seulement à quelques personnage individuel : le Pentateuque de Moïse (c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible,) Josué, les Juges, les quatre livres des Rois, les deux Paralipomènes et les deux d'Esdras. Ces livres dans leur

signification symbolique, si chère aux Pères de l'Eglise et aux Docteurs du Moyen Age, représentent les péripéties du voyage du chrétien à travers le désert de cette vie, pour arriver à la Terre Promise du ciel. Appuyé sur cet oracle de saint Paul : *or donc, dans ce qui leur arrivait ils étaient des figures prophétiques de nous-mêmes ; — or donc toutes ces choses leur arrivaient en figures* prophétiques de l'avenir : *et elles sont écrites pour notre instruction.* (I Cor. x. 6-11) ; — appuyé, dis-je sur ces paroles, le contemplatif trouve un merveilleux aliment de sa piété, dans l'histoire du Peuple de Dieu, non seulement à ses débuts, mais tout le long de sa carrière si accidentée. Pour l'intelligence des Saintes Ecritures à ce point de vue particulier, je recommanderais surtout les ouvrages de Richard de saint Victor (Migne : *Patrologia Latina,* Tome 196).

2° Les livres historiques de Ruth, Judith, Esther, Tobie et Job ; chacun desquels renferme un précieux symbolisme mystique. Ruth c'est l'âme du chrétien fervent, Booz est la figure de la bonté infinie de Dieu qui recherche l'amour de sa créature ; Holopherne représente le démon, et Assuérus le roi de gloire. Quant aux livres de Job et de Tobie, je me contenterais d'abord de les faire étudier au seul point de vue du sens littéral : car, même à ce point de vue restreint, ces saints personnages, Job et les deux Tobie et la jeune Sarah , nous représentent au vif les épreuves par lesquelles doit passer sur la terre le mystique qui vit dans le monde, dans le saint état du mariage. Ce n'est qu'après cela, comme une deuxième manière d'envisager le même sujet, que je recommanderais d'aborder l'interprétation symbolique du livre de Job telle, par exemple qu'elle nous est donnée par saint Gré-

goire le Grand dans ses « *Moralia* ».

3° Voici maintenant le paradis, ou le jardin des délices du vrai contemplatif. Il se compose des livres suivants : Le Cantiques des cantiques (lequel a été commenté en partie par saint Bernard ;, les Psaumes (lesquels ont été admirablement commentés par saint Bruno, le fondateur de cette grande école de sainteté, l'ordre des Chartreux) ; Isaïe, cet Evangéliste anticipé ; les Proverbes, la Sagesse, l'Ecclésiastique.

4° Paur aider à pousser encore plus loin la purification et l'illumination de l'âme, je recommanderais l'Ecclésiaste, Jérémie, Baruch et les douze petits prophètes.

5° Enfin Ezéchiel, Daniel et les deux livres des Machabées devraient être considérés comme formant au point de vue historique, une espèce de préparation immédiate et de préface au Nouveau Tes-

tament. C'est pourquoi je voudrais que le contemplatif les considérât comme figurant symboliquement les approches du second avènement de Notre-Seigneur, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts et inaugurer la célébration de ses Noces éternelles avec son Epouse mystique, la Nouvelle Jérusalem des Bienheureux réssucités. Les guerres des Machabées servent admirablement à montrer le courage héroïque qui s'imposera sur la fin du monde, au tout petit nombre des fidèles, dans leur résistance à l'Antechrist ; évènement qui peut n'être pas très éloigné de nous.

Telle serait notre Bible des contemplatifs. Bien entendu il n'est nullement réquis que l'ordre actuel des livres soit bouleversé. Chacun est libre de les lire dans l'ordre qu'il préfère, sans avoir besoin d'une édition spéciale sur le plan que nous venons d'esquisser.

Aux prêtres comme aux laïques qui lisent leur Bible dans le texte latin, je recommande de préférence à toute autre l'édition de la Vulgate de Monsieur Fillion, de Saint Sulpice (Paris, Letourzey et Ané), parce que, tout en retenant l'ancienne division en chapitres et versets, nécessaire pour les références, il a trouvé moyen de bien faire ressortir l'ossature naturelle des matières et de souligner la différence qu'il y a entre la prose historique et les effusions poétiques rythmées des prophètes. Mis sous nos yeux avec cette clarté, la parole inspirée de Dieu prend un aspect inattendu très frappant. Je considère comme un coup de génie de la part du savant Sulpicien de nous avoir établi de cette sorte le texte de la Bible. N'eût-il fait que cela dans le vaste champ des études bibliques (ce qui d'ailleurs est loin d'être le cas) il eût richement mérité la reconnaissance de tous les amants de la

Parole Divine. D'après mon humble opinion, cet ouvrage qui a dépassé sa sixième édition mériterait d'être connu et répandu dans le monde entier, et devrait être entre les mains de tous les prêtres et de tous les étudiants ecclésiastiques.

Pour ce qui est de l'esprit dans lequel on doit faire cette lecture assidue des Ecritures, il est à peine nécessaire de recommander que l'on n'entre dans le champ des Ecritures que pour y découvrir et en extraire le message d'amour divin qu'il contient, et pour en faire part au monde. Celui, quel qu'il soit, qui perd de vue cette fin est un insensé. O mon Dieu qu'il est donc grand, aujourd'hui, le nombre des insensés, qui travaillent sur les Saintes Ecritures dans une vue purement naturelle ! Ils sont savants, érudits, doués du talent de la parole et de la plume, et cependant insensés.

Le fervent chrétien est aux antipodes

du moderniste. Il ne se pique point d'hypercriticisme. Cela ne l'empêche pas d'être un critique aussi exact, sévère et consciencieux que qui que ce soit, aux heures où il étudie pour lui-même le côté scientifique des Saintes Ecritures ou qu'il se prépare à l'enseigner aux autres. Mais quand il lit pour son édification, pour le bien de son âme, et pour rendre de plus en plus étroite son union à Dieu ; en un mot, quand il lit expressément en vue de la Divine Contemplation, alors il lui suffit de savoir que le canon des livres inspirés a été arrêté définitivement par le Concile de Trente, et que la même autorité irréfragable a décidé que le texte de la Vulgate, tel que nous le possédons, est le texte officiel et parfaitement suffisant dans la pratique. Ce n'est pas lui qui prendra prétexte de la tâche herculéenne entreprise par la Commission Biblique, pour mettre de côté l'étude des

Saintes Ecritures et qui dira, comme je l'ai entendu de mes propres oreilles : « Oh ! je vais attendre pour me mettre à cette étude que toutes les difficultés aient été résolues. A quoi bon faire quoi que ce soit avant que cela ait été accompli? »

On pourrait tout aussi bien dire : Oh ! avant de me mettre à pratiquer ma religion, j'attendrai que toutes les difficultés soulevées à son sujet par la science, vraie ou fausse, aient été résolues. » Nous ne verrons jamais la fin des objections ; cependant nous avons à vivre et il nous faudra mourir ; nous avons à nous assurer la bienheureuse éternité. De même nous pouvons tenir pour certain que nous ne verrons point la fin des travaux de la Commission Biblique. Elle continuera de rendre à intervalles, ses savantes décisions, longtemps après que nous aurons disparu : par conséquent

nous ne saurions attendre. Sans plus tergiverser, prenons en main notre Bible, ce livre de Dieu, tel qu'il est, tel qu'il nous est présenté par l'Eglise, et contentons-nous de nous en servir tel qu'il est, car c'est bien à ce livre, tel qu'il est à présent, que s'appliquent les paroles de saint Paul : *Toute écriture inspirée de Dieu peut servir à enseigner, à corriger, à redresser, à instruire de la justice ; afin d'amener l'homme de Dieu jusqu'à la perfection et de l'équiper pour toutes les bonnes œuvres.* (II, Tim, III, 16-17.)

Le moderniste ne trouve pas Dieu dans les Saintes Ecritures qu'il manie avec tant de témérité et d'irrévérence : et cependant Dieu s'est inscrit dans ces pages et désire qu'on l'y cherche et qu'on l'y trouve. Mais la vérité est que le moderniste ne cherche pas Dieu et ne souhaite nullement de le rencontrer : ce qu'il cherche c'est tout simplement sa sotie per-

sonne à lui, son petit être lilliputien, dont il est idolâtre et que volontiers il proposerait à la place de Dieu, à l'adoration du monde entier. Cependant à celui qui recherche Dieu avec simplicité et amour, Dieu se révèle dans les Saintes Ecritures.

La révélation contenue dans les Saintes Ecritures et les Traditions Divines réunies ensemble, forme un abîme de lumière insondable, dans lequel l'œil spirituel de l'homme ne pénètre qu'à une très petite profondeur. Cela doit nous suffire cependant. Nous y sentons la présence de Dieu, cachée, et, en même temps, éclatante. Notre Seigneur Jésus Christ et la très Sainte Trinité sont présentés ainsi à notre contemplation de la manière la mieux appropriée à la faiblesse de notre condition présente. A l'aide des saintes lectures et des méditations pieuses, nous obtenons d'entrevoir la frange du vêtement de gloire de notre Dieu, de nous

en saisir et de la baiser avec transport : alors nous nous prenons à soupirer après l'heure bienheureuse où, toutes nos entraves étant brisées, tous les voiles déchirés, tous les brouillards dissipés, nous verrons enfin Celui que nous aimons, face à face, dans la pleine et entière splendeur de sa sainteté et de sa bonté infinies. O Dieu !. Amour !. Quand donc cela sera-t-il?

CHAPITRE XIX

LES LIVRES LITURGIQUES DE LA SAINTE EGLISE

Notre mère la sainte Eglise, a dans le monde une double mission à remplir : d'abord celle de pourvoir officiellement à l'adoration et à la louange publique de Dieu ; ensuite celle d'administrer aux fidèles les bonnes choses de Dieu, à savoir le dépôt de sa révélation surnaturelle, et les Sacrements de la Nouvelle Loi.

C'est pour l'accomplissement de ce double devoir que l'Eglise sous la conduite particulière du Saint Esprit a composé en partie, et en partie compilé, pour l'usage de ses ministres, les livres

liturgiques. Ils sont au nombre de six : *le Missel, le Bréviaire, le Martyrologe, le Rituel, le Pontifical,* enfin *le Cérémonial des Evêques.*

L'axiome bien connu dès l'antiquité chrétienne : « Lex orandi, lex credendi », veut dire que dans les formules des prières de l'Eglise est renfermé tout le contenu de la foi catholique. L'Eglise a en effet trouvé le moyen de condenser dans sa liturgie, toute la doctrine révélée, qui lui vient soit des Ecritures, soit des traditions divines, et de leur donner expression dans un style populaire, pratique, dramatisé, qui frappe les sens et l'imagination pour pénétrer plus sûrement dans les esprits.

Malheureusement, depuis l'aurore des temps modernes, qui fut signalée par l'apparition du Protestantisme, le sens liturgique a été s'affaiblissant graduellement parmi les chrétiens. L'Eglise n'a

plus les mêmes facilités qu'autrefois de déployer la pompe de ses solennités et de pénétrer jusque dans l'intime de la vie du peuple. Il faut convenir ouvertement que l'état actuel de la société en général, est un obstacle formidable à une renaissance complète de l'esprit liturgique. En dépit du puissant mouvement dans ce sens, inauguré il y a plus de trois quarts de siècle par Dom Guéranger, et qui n'a cessé de prendre des forces et de se propager, l'esprit liturgique est encore trop peu cultivé. L'ensemble des livres liturgiques, considéré comme un objet d'étude pieuse, est encore presque tout entier une *terra incognita,* un trésor caché en terre, pour un trop grand nombre de chrétiens instruits ; même quelquefois pour ceux qui sont appelés à faire constamment usage de l'un ou de l'autre de ces livres, et qui par conséquent devraient au moins savoir en apprécier les merveilleuses ri-

chesses. Il peut arriver qu'on se serve tous les jours d'un instrument sans toutefois apprendre à en tirer le meilleur parti possible.

C'est pour cela que, esquissant notre cours idéal des saintes lectures en vue de la Contemplation, immédiatement à la suite de la parole inspirée de Dieu telle qu'on la trouve dans la Bible, je ferais suivre les livres liturgiques. Le but du présent chapitre est de montrer brièvement quelle source inépuisable d'inspiration dans la prière et de jouissance spirituelle, nous avons sous la main dans ces livres précieux.

Les trois premiers, le Missel, le Bréviaire et le Martyrologe, sont étroitement liés ensemble, vu qu'ils concourent à faire rayonner la prière officielle de l'Eglise autour de la Messe. C'est du sacrifice mystique de Notre Seigneur sur nos autels et de sa présence réelle au très Saint Sacre-

ment, que l'Eglise reçoit sa lumière, sa force, sa beauté, sa fécondité ; il est le soleil qui brille au firmament surnaturel. Chaque année, depuis le premier Dimanche de l'Avent jusqu'au Samedi de la dernière semaine après la Pentecôte, ce soleil semble fournir sa carrière à travers le divin zodiaque des mystères de sa Venue, de sa Vie, de sa Mort, de sa Résurrection et de son état glorieux au ciel, jusqu'au moment où Il reviendra juger les vivants et les morts : mais en réalité c'est l'Eglise elle-même qui, humble et obéissant satellite, mue par l'attraction de l'amour, évolue tout autour de cet astre puissant, le Seigneur Jésus, à qui soit toute gloire à jamais !

Pour pénétrer le sens profond des livres liturgiques nous devrions nous aider d'ouvrages tels que les *Institutions liturgiques* et *l'Année liturgique* de Dom Guéranger, le *Livre de la prière antique*

de Dom Cabrol, et une foule d'autres de même inspiration.

Le recueil des prières du Missel et du Bréviaire, traduites en français, se trouve à la portée de tous dans une multitude de livres de dévotions. Il faut lire ces admirables prières pour se rendre compte des volontés de Dieu et des intentions de l'Eglise en ce qui a rapport aux intérêts supérieurs du temps et de l'éternité. Quelle éducation dans les choses de la plus haute spiritualité n'est-il pas en notre pouvoir de nous donner à nous-mêmes, en les étudiant attentivement ! Il n'en faudrait pas davantage pour nous mettre en voie de devenir de grands contemplatifs et des mystiques de tout premier ordre.

Il est regrettable que le Martyrologe ne soit que peu connu en dehors des maisons religieuses et des grands séminaires. C'est un livre incomparable. A celui qui

en fait, ou qui en écoute la lecture avec piété, il semble répandre en même temps un parfum enivrant et les accents d'une fanfare triomphale. Jour par jour, de ces courtes notices des mystères du cycle liturgique et des martyrs et des saints de tous ordres, il s'exhale un parfum mélangé, comme qui dirait, de l'odeur du pain chaud que l'on vient de tirer du four, de celle de pommes mûres longtemps gardées dans une chambre close, d'un vin généreux répandu à flots avec le sang des martyrs, de l'encens brûlé sur les charbons ardents, enfin de brassées de lys et de fleurs de sainteté de toute espèce, qui se sont épanouies un instant sur notre terre, pour être bientôt moissonnées par les Anges. Il y a aussi une note de triomphe dans la mélodie de ces courtes notices : mélodie que tout chrétien digne de ce nom ne saurait entendre sans se sentir soulevé bien au-dessus des choses

d'ici-bas. Oh ! comme je voudrais que le Martyrologe, au lieu d'être simplement lu, fût chanté dans tous les Monastères et les Couvents, tous les jours sans exeption, quel que soit le degré de la solennité ; chanté doucement, avec âme, avec un profond sentiment de sa beauté, par le meilleur vocaliste de la Communauté ; au lieu d'être, comme cela arrive le plus souvent, bégayé, écorché, massacré par quelque novice encore à ses débuts et qui ne semble rien comprendre à ce qu'il lit. Les chers saints méritent mieux que cela. C'est les martyriser une deuxième fois. Ce qui est le plus regrettable, c'est que les auditeurs rebutés et mécontents d'assister à ce nouveau massacre des innocents, ne sauraient goûter le charme de ces belles et glorieuses pages.

Il existe des traductions du Rituel en français. Ce serait une erreur de penser que le Rituel ne regarde que le prêtre. Il

est aussi utile de connaître les rites et les formules des sacrements, à ceux qui les reçoivent, qu'à ceux qui les administrent. S'il est une leçon qui mérite de nous être inculquée par cette lecture, c'est que de recevoir un sacrement est, d'abord et avant tout, un acte d'adoration de la Divine Majesté. Par cet acte nous nous approchons de Dieu pour Lui-même, indépendamment de toute intention d'intérêt personnel. Même dans l'acte de contrition imparfaite du pauvre pécheur qui veut recevoir la sainte absolution, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait un commencement d'amour de Dieu pour Lui-même. De plus, par le seul fait de nous approcher de Dieu dans la réception pieuse des Sacrements, nous proclamons sa bonté souveraine, nous le reconnaissons publiquement comme le bien absolu en Lui-même, et la source d'où s'écoulent sans interruption tous les biens naturels et sur-

naturels; comme *le Père des lumières de qui émane tout don parfait.* (Jacques, 1-17).

Prenons un exemple. Est-ce que par la célébration du Sacrement de mariage, le chrétien et la chrétienne, ne proclament pas à la face du monde entier, qu'ils désirent se tenir unis à Dieu et que Dieu leur soit uni, jusque dans la partie la plus secrète, la plus intime et la plus émotionnelle de leur vie? Au commencement, Il prononça ce commandement sur le premier couple : *Croissez et multipliez-vous et remplissez le monde.* (Gen, I, 28.) Ils ont l'intention d'obéir à cette injonction divine : ils viennent lui demander de les bénir : c'est de ses mains qu'ils veulent recevoir les joies de leur amour réciproque, la fécondité *des entrailles et des mamelles* (Gen. XLIX, 25), l'accroissement vertueux de leur famille, et toutes les grâces qui leur sont nécessaires pour porter allègrement un si lourd fardeau.

Si cela n'est pas, tout d'abord et par-dessus tout, un hommage d'adoration au Dieu de bonté, où donc trouvera-t-on pareil hommage?

Et s'il en est ainsi du plus humble des sept sacrements, puisque c'est celui qui descend jusque dans la portion animale de notre être, combien plus clairement cet hommage d'adoration n'éclatera-t-il pas dans chacun des autres sacrements? Ils ont tous pour but explicite, évident, de faire entrer Dieu dans notre vie. Par un acte positif et délibéré de notre libre arbitre, nous ouvrons à Dieu les portes de notre être, et nous l'invitons à venir en prendre possession par le dedans. Il est vrai nous lui appartenons déjà de plein droit ; mais, comme Il nous a remis aux mains de notre libre arbitre, Il attend cet acte de nous. Le résultat immédiat ne saurait être qu'à notre avantage, sous la forme de quelque grand bienfait d'ordre

spirituel. Beaucoup n'y voient pas autre chose : ils ne font pas pleinement honneur aux intentions de NotreSeigneur, et aux désirs de la sainte Église dans l'institution et l'administration des sacrements. La réception d'un sacrement demeure de plein droit, essentiellement, un acte d'adoration de Dieu. La foi, l'espérance et la charité, souvent aussi la contrition, y entrent pour une large part : c'est donc bien Dieu qui est visé : cet acte le glorifie ; c'est une manière pratique et que nous nous approprions, de traduire cette demande du Notre Père : *Que votre règne arrive*. C'est donc essentiellement un acte de Contemplation surnaturelle.

Non moins que le Missel et le Bréviaire, le Rituel jette un jour merveilleux sur la doctrine que je m'efforce d'inculquer, à savoir, que la vie proprement mystique, c'est-à-dire d'union d'amour avec Dieu, est à la portée de tous les hom-

mes et pour eux tous, absolument et sans acception de personnes, quels que soient leur âge, leur profession, leur position sociale, leurs dons ou leurs limites personnels. Le Baptême est bien pour tous sans acception de personnes : or le Baptême nous constitue de plein droit *adorateurs de Dieu en esprit et en vérité* (Jean, IV, 23.) Que si l'adulte baptisé n'est point cela, c'est parce que, de sa libre volonté, il a mis obstacle à l'action du Saint Esprit en lui. La Confirmation, elle aussi, est certes bien pour tous : or, quel est l'effet de la Confirmation? C'est d'armer et d'équiper et de rendre fort le chrétien, à tel point qu'il sera capable de rendre à Dieu cet hommage d'adoration en esprit et en vérité, à la face d'un monde ennemi et impie, au milieu d'une cohue d'adversaires visibles et invisibles. Quant aux Saints Ordres, il font du chrétien qui les reçoit un capitaine, un guide de

ceux qui adorent ainsi le Seigneur en esprit et en vérité, un pédagogue ou professeur officiel de divine contemplation.

Le Pontifical est, par excellence, le livre de l'évêque, et en quelque sorte le rituel des fonctions épiscopales. Outre le rite de la Confirmation et des diverses ordinations, il contient toute une série de cérémonies très impressionnantes : bénédiction d'un abbé nouvellement élu, d'une abbesse, d'une religieuse le jour de sa consécration ; couronnement d'un roi ; pose de la première pierre d'un édifice sacré ; consécration des églises, des autels, des calices, bénédiction des cloches.

Il n'est point donné à tout le monde, même une seule fois dans sa vie, d'être témoin de cette cérémonie grandiose, la consécration ou dédicace d'une Eglise. Un nombre considérable de chrétiens ne peuvent jamais arriver à être présents à certaines fonctions pontificales qui sont

d'une fréquence relative, telles que la bénédiction d'un autel, les ordinations, la profession religieuse, la bénédiction des Saintes Huiles et du Baume par l'évêque le Jeudi Saint. S'ils tiennent à ne pas rester dans l'ignorance complète de cette partie du trésor spirituel de l'Eglise, ils n'ont qu'à lire pour leur propre compte ces pages du Pontifical et à s'en représenter en imagination les splendides cérémonies. Ils seront bien payés de leur peine, car ils en retireront une connaissance plus approfondie de la vie de l'Eglise, de ce grand drame mystique qui se joue entre l'Epoux céleste et son Epouse, non dans le passé et comme un fait d'histoire ancienne, mais dans une actualité palpitante et perpétuelle. Il leur sera même loisible, de distinguer, par la grâce du Saint Esprit, leur participation propre et personnelle, dans les amours mutuelles du Seigneur Jésus et de son Eglise. Nous

sommes les enfants nés de ce mariage divin. *Viens* dit l'ange à saint Jean dans l'Apocalypse, *et je te ferai voir l'épouse de l'Agneau.* (XXI, 9.)

Certaines formules liturgiques très courtes, si on les étudie avec les yeux d'une âme éprise du divin amour, deviennent des sources d'une joie inépuisable. Par exemple les suivantes *Dominus vibiscum : Le Seigneur soit avec vous.* C'est la salutation, à l'autel, du prêtre au peuple. Elle revient aussi dans la récitation de l'Office et l'administration des sacrements. Elle exprime sans ambage et de la manière la plus emphatique, le désir de voir se réaliser dans ceux auxquels elle s'adresse, le plus pur et le plus sublime idéal de la vie mystique. Or à qui s'adresse cette salutation? Est-ce seulement à quelques-uns, choisis entre ceux qui sont là présents au saint sacrifice? Non ; c'est à tous absolument et

sans aucune exception. Tous et chacun sont l'objet du même souhait sublime ; tous et chacun doivent répondre au prêtre avec le même accent divin : *Et cum spiritu tuo ; Que le Seigneur soit avec votre esprit.* Le bel échange de courtoisie céleste que voilà ! Et en même temps, quel enseignement authentique de cette doctrine que la vie mystique est pour tout le monde !

Per omnia saecula saeculorum : A travers tous les siècles des siècles. Le prêtre et le peuple chrétien s'expriment dans les termes non du temps, mais de l'éternité. C'est à peine s'ils semblent tenir compte des misérables années du temps présent ; si ce n'est en tant qu'ils ont rapport aux années éternelles qui leur succèderont. L'esprit du contemplatif est soulevé au-dessus des sordides contingences de la vie d'ici-bas : il vit déjà avec Dieu ; il lui est donné un avant-goût de la pléni-

tude des joies qui l'attendent dans la gloire éternelle.

Sanctus ! Sanctus ! Sanctus ! Saint, Saint, Saint ! Dans ce seul mot, trois fois répété, quelle intensité d'admiration, d'adoration, d'amour on peut faire entrer ! De même encore, dans cette autre courte formule tirée du *Gloria in exelsis : Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam : O Seigneur, nous vous rendons des actions de grâces de ce que votre gloire est si grande !* Comme cela exhale bien un amour de Dieu tout pur et parfumé de désintéressement. Voilà la qualité de l'amour que Dieu est digne de recevoir de toutes ses créatures raisonnables.

Encore une formule liturgique et peut-être la plus belle de toutes : *Per Dominum nostrum Jesum Christum : Par l'entremise de Notre Seigneur Jésus-Christ.* Toutes les prières, toutes les supplica-

tions de l'Eglise se terminent par ces mots ; proclamant ainsi que Notre Seigneur est le grand et unique Méditateur d'adoration et de salut pour les hommes, et que tout bien nous vient par son entremise.

Chaque *Oremus* prise séparément est un croquis de doctrine spirituelle. Chacune est digne d'une étude spéciale ; et il serait possible en la pressant tant soit peu d'en exprimer une surabondance d'enseignements divins et d'édification.

Maintenant j'ose affirmer que le chrétien qui se pénètrera des grandes pensées exprimées dans ces formules liturgiques, sera véritablement homme spirituel.

Sa piété sera de bon alloi, il n'y aura rien d'étroit dans son esprit ni dans son cœur ; le Saint Esprit trouvera en lui un admirable instrument tout à fait propre à l'œuvre de la louange divine et de l'ado-

ration et il ne manquera pas de se servir de lui à ces nobles fins.

Il est donc évident que l'amour de la sainte liturgie et l'étude constante à l'Eglise et chez soi, des livres liturgiques, doit aider merveilleusement à l'entreprise de l'oraison mentale et de la divine contemplation. Ces livres sont les seuls qui puissent nous représenter d'une manière vive et dramatique ce que Dieu ne cesse d'accomplir en faveur de la sainte Eglise et de chaque âme individuellement. La sainte liturgie fait passer sous nos yeux tout l'ordre de la religion, passé, présent, et à venir, comme un panorama sans cesse renouvelé, toujours frais, toujours vivant, toujours saisissant et dont les saisons de l'année et la reposante alternation du jour et de la nuit, ne sont qu'une faible image.

CHAPITRE XX

LES OUVRAGES DES SAINTS

Une fois les Saintes Ecritures posées comme le fondement inébranlable de toutes nos lectures et méditations en vue de la Contemplation de Dieu ; comme le centre autour duquel elles se déployeront et auquel elles se rapporteront et se relieront étroitement ; comme le cadre dans lequel elles trouveront leur place et seront disposées avec ordre, notre contemplatif sera bien inspiré si, en outre des livres liturgiques, il se compose un choix des meilleurs ouvrages écrits par les Saints et autres pieux personnages, sur ce sujet de nos rapport avec Dieu. Car, quoiqu'ils ne puissent se réclamer de l'ins-

piration proprement dite, il est certain qu'ils ont du moins joui du secours de la grâce de Dieu dont ils nous parlent avec tant d'onction.

Quant à la manière de se servir de leurs livres, je voudrais que l'on suivît la règle déjà indiquée au sujet des méthodes d'oraison : que l'on choisît ceux d'entre ces livres qui vont à notre disposition présente, que l'on s'en servît aussi longtemps que l'on sent qu'ils nous aident, et pas plus longtemps. Dés qu'un livre,si bon soit-il, aura cessé de nous toucher, d'éveiller et de retenir notre attention, de stimuler notre volonté, on devra le mettre de côté, au moins pour le moment. Plus tard, peut-être, vous vous sentirez incliné à y revenir, et alors vous le goûterez davantage et en pénètrerez plus profondement le sens. Les livres sont des amis désintéressés et d'un bon naturel : ils ne se fâchent pas si on les met

dans un coin pour quelque temps ou pour toujours ; ils ne portent pas rancune de l'oubli réel ou apparent, auquel nous les avons condamnés pendant des années peut-être : toujours prêts à verser de nouveau leur trésors entre nos mains, dès que nous les en prions.

Voici une autre précieuse application de la règle mentionnée plus haut. Dès que vous vous sentirez sollicité par l'esprit de prière, suspendez votre lecture et suivez l'inspiration du Saint Esprit, dans quelque direction qu'il vous mène et aussi longtemps qu'Il Lui plaira. Car, dit Notre Seigneur : *L'Esprit souffle où il veut ; vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient ni où il va.* (Jean. III, 8). Cela ne ferait pas l'affaire, de dire au Saint Esprit d'attendre que nous ayons fini la page que nous avions l'intention de lire, ou de lui assigner une autre heure pour ses inspirations. C'est au serviteur

de saisir au vol, pour ainsi dire, et de suivre sur le champ les lumières et les mouvements intérieurs de ce Maître, qui est en même temps notre Hôte divin.

Voici, donc, en guise d'accompagnement nécessaire de notre Bible du Contemplatif, une liste de quelques livres écrits par des saints où par de pieux auteurs, et qui nous semblent propres à aider l'âme fervente dans ses efforts à se préparer de loin à l'oraison mentale, soit discursive, soit affective.

En outre des livres des Saints, semblables à ceux que j'ai mentionnés au chapitre précédent, qui ont pour objet l'interprétation des divers livres de la Sainte Ecriture et qui certainement suffiraient à former une immense bibliothèque, je recomanderais un choix de livres présentant une vue d'ensemble de la Doctrine Catholique, solide, et lumineuse, tels que par exemple les suivants :

Le Catéchisme du Concile de Trente.

L'Enchiridion Symbolorum de Denziger.

La Symbolique de Mohler.

Les Catechèses de saint Cyrile de Jérusalem.

Epitome Institutionum Divinarum de Lactance.

Enchiridon de Fide Spe et Charitate de saint Augustin.

Opusculum II *et* IV de saint Thomas d'Aquin.

Breviloquium de saint Bonaventure.

Le Traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales.

Le Discours sur l'Histoire universelle, de Bossuet.

Medulla animae seu Institutiones, de *Tauler.*

Après cela viendrait un choix de ces autres livres qui sont autant d'exemples concrets d'oraison, soit discursive soit

affective, et qui par conséquent peuvent servir d'introduction pratique à l'art de converser familièrement avec Dieu. Tels sont, entre beaucoup d'autres :

Les Confessions, Méditations et Soliloques de saint Augustin.

L'Imitation de Jésus-Christ, surtout les livres III et IV.

Le livre des Exercices de la Vie Spirituelle de Cisnéros, de Montserrat.

Le livre des Exercices de saint Ignace.

Les Elévations à Dieu du Père Vincent Carafa.

Via Compendii ad Deum du Cardinal Bona.

L'Instruction spirituelle de Louis de Blois.

Le Paradis de l'âme de Mello Horstius.

Les Sept méditations sur le Pater, de sainte Thérèse.

Ce n'est qu'à la suite de cette collection que je ferais venir les traités spéciaux sur

l'Oraison ; parce qu'il me semble que cet art ne s'apprend pas d'abord par le moyen de règles et de la théorie, mais par la pratique et l'expérience. Ce n'est qu'après qu'on aura débuté et fait quelque progrès dans la Divine Contemplation, que l'on pourra tirer un sérieux profit de traités spéciaux, comme par exemple ceux qui suivent :

Scala cœli de saint Jean Climaque.

La théologie Mystique du Pseudo aréopagite.

De Considératione de saint Bernard.

Benjamin Minor de Richard de saint *Victor.*

Itinerarium mentis ad Deum de saint Bonaventure .

Pratique de l'amour de Jésus de saint Liguori.

L'art de méditer par saint Pierre d'Alcantara.

Le Royaume des Amants de la Divinité par Ruysbrœck.

L'adoration de Dieu en esprit et en vérité par le Père Niéremberg.

De la connaissance de Dieu et de soi-même par Bossuet.

Pratique de l'Oraison mentale par le Vénérable Père du Pont.

De Summo Bono (Liber IV) par Lessius

La Doctrine spirituelle du Père Lallemant.

La Mystique et la Perfection chrétienne par l'évêque de Bruges, Mgr Waffelaert.

Prayer and Contemplation du regretté Mgr Hedley.

Chacun de ces livres est un vrai joyau, contenant sous un volume très restreint une riche doctrine. Chacun d'eux peut nous rendre un double service : premièrement nous faire comprendre de plus en plus parfaitement en quoi consiste la Divine Contemplation ; et deuxièmement

nous aider à penser à Dieu, à nous serrer amoureusement contre Lui et à commencer à nous entretenir cœur à cœur avec Lui.

Enfin, signalons aussi certains recueils de prières toutes faites et qui sont d'une grande efficacité pour enflammer les cœurs du feu du divin amour.

Outre les recueils des prières officielles de l'Eglise qui se trouvent dans les livres liturgiques, surtout le Missel et le Bréviaire, et qui sont certainement les meilleures de toutes, je recommanderais encore les suivants :

La Racolta, recueil officiel des prières auxquelles l'Eglise a attaché des indulgences.

Les Prières de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde.

La deuxième partie du Livre de Gerson : *De Mendicitate Spirituali.*

Les visites au très Saint Sacrement de saint Alphonse Liguori.

De Laudibus superlaudabilis Dei de Denis le Chartreux (Opéra minora tome II).

De Laudibus Sanctissimae Trinitatis, du même (ibid, tome III).

Exercices spirituels de Dom Michel de Coutances, Chartreux.

Igniarium Divini Amoris de Louis de Blois.

Devout Exercices par Dom Augustin Baker, à la fin du recueil intitulé *Holy Wisdom.*

Les Poésies de la Bienheureuse Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, en appendice à *l'Histoire d'une Ame.*

La Vie et les Lettres de Marie Eustelle Harpin (l'Ange de l'Eucharistie).

Ce sont là quelques uns d'entre les nombreux livres d'une excellente doctrine spirituelle que nous pourrions citer :

mais il faut se borner. D'ailleurs, j'ai bien l'intention, en avançant dans ce travail, de donner désormais à l'occasion, une liste suffisante des bons ouvrages touchant le sujet qui nous occupera. Toutefois qu'on ne s'attende pas à trouver ici ce que l'on est convenu d'appeler la bibliographie d'un sujet. Je me suis aperçu depuis longtemps de l'inutilité, pour ne rien dire de plus, de ces longues listes de livres, essais, articles de revues, composés par toutes sortes d'écrivains, compétents et incompétents, bons, mauvais ou indifférents, qui ont écrit sur le même sujet, et de la confusion qui en résulte dans les esprits.

Nous nous proposons d'éclairer notre lecteur et non pas de le jeter dans la perplexité et les ténèbres. Les livres que je m'aventurerai à recommander, je puis assurer qu'ils sont bons et à la question. Je les ai lus, pour la plupart plus d'une fois

et la plume à la main, afin de leur arracher leur secret, en vue de mon bien propre et personnel, et afin de pourvoir aux besoins spirituels des âmes qui me sont confiées.

Que personne ne s'effraye des vastes proportions que prend déjà le programme de saintes lectures que nous ne faisons que de commencer d'esquisser. Certes, il ne saurait être question, pour qui que ce soit, de lire tout cela d'une traite ou dans un espace de temps déterminé. C'est un programme ou catalogue pour aider chacun à faire son choix des lectures qui lui conviennent. D'ailleurs une vie d'homme est un espace de temps assez considérable. Il est bon de prévoir des années de sécheresse et de famine, et d'y pourvoir d'avance en remplissant ses greniers d'une grande abondance de provisions. Après les années d'abondance du songe de Pharaon, vinrent les sept années

d'extrême disette. De même dans l'ordre spirituel, après les douceurs et les consolations du début d'une vie sainte, il peut survenir une période d'aridité et d'impuissance, où il paraîtra impossible de produire aucune sorte d'oraison soit discursive soit affective, et où Dieu Lui-même semblera s'être retiré de cette pauvre âme désolée. Alors il lui faudra revenir, humblement et laborieusement, aux saintes lectures et méditations, et le contemplatif saura d'autant mieux surmonter les difficultés du moment, qu'il se trouvera plus familiarisé avec les Saintes Ecritures, les livres liturgiques et les ouvrages des Saints.

Le chrétien lui-même qui ne sait pas l'alphabet peut lire beaucoup ou s'en procurer l'équivalent. Comment cela? D'abord en écoutant ceux qui peuvent lui faire des lectures ou des discours sur les divins mystères. Ensuite, n'a-t-il pas

sous les yeux, si seulement il sait y faire attention, le livre merveilleux de la création? et n'a-t-il pas entre les mains, s'il le veut, ce merveilleux abrégé de toutes les œuvres de Dieu, le saint crucifix? Il y a des personnes qui sont loin de se trouver à plaindre au point de vue spirituel, de ce qu'elles ne savent pas lire. Je l'ai souvent constaté dans mon ministère. Qu'il me soit permis d'en citer un exemple en particulier, qui remonte à quelques années.

Je remplaçais, pendant quelque temps, dans ses fonctions, le chapelain d'une communauté de religieuses. Après la confession, j'imposai à l'une d'elles, pour pénitence de réciter les litanies du Saint Nom de Jésus. C'était une sœur converse d'un certain âge. A ma grande surprise, elle me demanda de vouloir bien lui donner une autre pénitence, vu qu'elle ne savait pas ces litanies par cœur et qu'elle

ne savait pas lire et ne connaissait guère plus que le Notre Père et le Je vous salue Marie. Tout en accédant à sa demande, je lui fis quelques questions et découvris que, malgré son peu de science au point de vue humain, elle était bien l'une des personnes les plus versées dans l'art de s'entretenir avec Dieu, que j'eusse jamais rencontrées. Son cas m'intéressa vivement : Je lui fis subir une sorte d'examen et écrivis ses réponses pendant qu'elles étaient encore fraîches dans ma mémoire. Sa journée, du matin jusqu'au soir se passait réellement dans un entretien ininterrompu, tout simple et familier, avec le bon Dieu. En faisant la litière des bêtes, en bêchant le jardin, en allant et venant pour le service de la maison, cette sœur ne s'arêtait pas de parler à Dieu et de l'écouter Je la priai de me répéter ce qu'elle disait au bon Dieu. Elle me répondit : « Je ne me lasse

jamais de Lui répéter : Seigneur, mon Dieu, je suis votre humble servante. O doux Jésus je suis votre petite épouse. Mon Dieu, soyez toujours avec moi ! Soyez-moi toujours tout en tout ! Seigneur Dieu, nettoyez-moi bien en dedans, comme un vase, et alors remplissez-moi de Vous. Quand je monte un escalier : Mon Dieu faites-moi gravir les degrés de la perfection, selon votre sainte volonté. En descendant les marches : Seigneur, veillez à ce que je ne descende pas au péché et de là dans l'abîme de la damnation éternelle. Quand je rencontre l'un des ouvriers : Seigneur, je vous en prie, voyez à ce que cet homme ne perde pas son âme par le péché, et ne devienne pas un réprouvé. Et puis, tout en faisant mon travail, je dis autant de Notre Père et de Je vous salue Marie que je peux et beaucoup d'oraisons jaculatoires. La journée est trop courte pour tout ce que je voudrais

dire ; mais je m'éveille la nuit et me remets aussitôt à prier. C'est si bon ! »

Cette sainte religieuse converse n'avait pas l'air de se douter que Dieu opérât de grandes choses en elle. Je découvris aussi que, avec l'instinct merveilleux de l'humilité, dans ses rapports avec les autres, elle était aussi réticente et réservée sur le sujet de ses grâces d'oraisons, qu'elle avait été simple et ouverte avec moi lorsqu'il s'était agi de m'en rendre compte comme à son père spirituel.

Avant de clore ce chapitre, donnons un dernier avis au sujet des saintes lectures. L'homme spirituel doit se tenir en garde contre la tentation subtile d'en arriver peu à peu à faire de la lecture une fin pour elle-même ; car alors elle deviendrait un obstacle à la Divine Contemplation, au lieu d'être un aide. Ce danger n'est pas imaginaire. Qui de nous n'a pas quelquefois rencontré le liseur insatiable,

chez qui dévorer des livres est devenu une passion, une manie, un appétit morbide? Il n'a pas plutôt commencé un livre qu'il doit se hâter de le finir : et il ne l'a pas plutôt achevé qu'il lui en faut en autre, et après celui-là un autre, et ainsi de suite sans trève ni repos. Il lit par entraînement. Il lit pour le plaisir de lire. Impossible dans de pareilles conditions, de viser à son profit spirituel ou de l'obtenir. Cet homme est devenu une machine-à-lire. Il se peut qu'il devienne un érudit ; un contemplatif jamais !

CHAPITRE XXI

DE L'ORAISON AFFECTIVE ET DU DON DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

L'oraison affective a lieu, nous l'avons déjà vu, lorsque le Saint Esprit arrête les discours de l'esprit et attire à soi, doucement et fortement, les puissances affectives de l'âme chrétienne. Or, lorsque cet état est établi définitivement dans l'âme au point de devenir habituel, le trait qui le distingue et lui donne sa physionomie propre, c'est le don de la présence de Dieu.

Pour mieux saisir l'immense portée de cette grâce nous ferons bien de jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble des ef-

fets de l'esprit de prière dans l'âme chrétienne qui n'offre aucune résistance à l'action du Saint Esprit en elle.

Nous lisons au livre des *Proverbes : La Sagesse s'est bâti un palais : Elle a envoyé ses servantes pour inviter les hommes à monter au sommet de la tour.. Quiconque est tout petit, qu'il vienne à moi.. Venez, mangez mon pain.. Oubliez les enfantillages, et vivez, et marchez dans les voies de la prudence.* (Prov. IX. 1-6).

Les hommes, sur la terre, sont les tout petits enfants du Père céleste ; bien petits en effet en comparaison des anges bienheureux et des saints du paradis qui, eux, sont arrivés à leur taille définitive dans la perfection de la charité ; — bien petits enfants, dis-je et aussi, hélas, souvent dépourvus de sagesse, méchants et désobéissants. Ils s'amusent à toute sorte de jeux dangereux : ils jouent à l'empe-

reur sous un déguisement ou sous un autre, au socialisme, au bolchevisme : ils font sonner bien haut le grand mot de « civilisation » ce qui ne les empêche pas de se livrer aux atrocités d'une guerre sans précédente. Ils dansent sur des volcans qu'ils ont eux-mêmes fabriqués avec de la poudre à canons. Ils font l'amour, mais ne veulent point du mariage ; s'ils se marient, ils ne veulent point avoir d'enfants. Dans leur hâte insensée ils effacent les distances, plongent sous l'océan comme les poissons, et fendent les airs comme les oiseaux. Ils mènent grand bruit pendant quelque temps, puis tout d'un coup la mort leur donne un croc-en-jambe, et ils disparaissent de la scène du monde. Ils n'ont oublié qu'une chose pendant qu'ils étaient sur la terre, ce pourquoi Dieu les y avait envoyés, c'est-à-dire pour qu'ils se rendissent au Palais que la Divine Sagesse a bâti, pour qu'ils

montassent au sommet de la tour de la Divine Contemplation, en attendant d'être admis après leur pélerinage, à la vision de Dieu sans voile et face à face.

Il n'y a que le fervent chrétien (nous lui donnons le nom de mystique) qui ne mette pas en oubli sa condition d'enfant de Dieu, ici-bas. Encore qu'il ne soit qu'un tout petit enfant du Père Céleste. il sait qu'il a en lui-même des puissances divines, c'est-à-dire des facultés surnaturelles, surajoutées à ses facultés naturelles d'intelligence et de libre arbitre, qui sont comme les deux pieds sur lesquels il peut se tenir droit et se transporter où il veut. Il a reçu au Baptême et à la Confirmation, six ailes, à l'aide desquelles il peut accélérer sa marche et quitter le sol, trois ailes d'un côté et trois ailes de l'autre : les trois vertus théologales, foi, espérance et charité, renforcées des trois dons du Saint Esprit les plus

excellents qui sont la Crainte filiale, l'Intelligence et la Sagesse.

Ordinairement, la première manifestation de l'esprit de prière, dans un chrétien qui ne fait que de sortir d'un état de vie spirituelle paresseuse et négligente, est l'oraison discursive. Et cela se comprend. Le premier besoin de cette âme, c'est que son esprit soit éclairé sur le sujet des charmes transcendants de la bonté divine : aussi le Saint Esprit lui inonde-t-il l'esprit de vives lumières, qui mettent en branle, pour ainsi dire automatiquement, le processus de l'oraison discursive. Cela doit être ainsi, avant qu'on puisse espérer de voir se produire les actes brûlants de l'oraison affective.

Dans cette première partie du voyage, l'exercice de la présence de Dieu demande un grand effort ou plutôt une longue série de pénibles efforts. Le petit enfant s'essayant à faire ses premiers pas, nous

fournit une excellente image de ce qui arrive au débutant de la vie spirituelle, dans ses efforts pour se rappeler la présence de Dieu, et pour se mettre en route vers le but suprême de la vie mystique, qui n'est autre que la contemplation à son plus haut degré.

Voyez ce petit enfant qui se traîne sur ses mains et sur ses pieds. Il devient bien vite ambitieux : le voilà qui veut se tenir sur ses jambes et marcher comme il voit faire aux grandes personnes qui l'entourent. Il se met bravement à essayer, et, bien entendu, fait une chûte. Après s'être traîné encore à terre pendant quelque temps, il essaye de nouveau de se lever tout droit et de faire en tremblant sur ces courtes jambes, un pas ou deux, et il tombe de nouveau. Sans se décourager il se remet sur pieds une troisième fois, pour retomber aussitôt. Il ne fait que cela tout le long du jour. Il recommen-

cera le lendemain ; et ainsi, tous les jours pendant des mois. Viendra enfin le moment où ses efforts auront le succès qu'ils méritent ; la nature aidant, il devient de jour en jour plus vigoureux et aussi plus habile dans l'art de se servir de ses membres, en sorte qu'il sera bientôt maître de ses mouvements. Voyez-le enfin, droit et fier comme un petit dieu, planté solidement sur ses jambes, libre de se porter où il veut. On sent le jeune roi de la création.

Ainsi en est-il pour nous, aux débuts de notre conversion, en ce qui est de la pratique habituelle de la présence de Dieu. Pour y arriver il nous faut faire de courageux efforts, aidés, bien entendu, du secours de la grâce. Nous avons à en faire un exercice, et à nous rompre à sa manœuvre. Il nous faut prendre en main et dompter non seulement notre esprit et notre volonté, mais aussi et même tout

d'abord, nos puissances inférieures : mémoire, imagination, sensibilité et l'ensemble de notre système nerveux. Exercice d'assouplissement très utile, très sain et que Dieu ne manquera pas de récompenser à son heure, par le don infus de la contemplation.

La présence de ce don précieux se reconnaît à ce premier signe : l'âme avance d'un pas plus rapide vers le palais que la Divine Sagesse elle-même a construit, « le palais de l'oraison de quiétude »s'il faut lui donner son nom : ce palais où tous les enfants des hommes sont invités à venir goûter aux mets divins qu'Elle leur a préparés.

Arrivés à sette étape du voyage spirituel on aurait tort de retenir avec trop d'insistance la distinction de deux sortes d'oraison, l'une discursive et l'autre affective, et de les opposer l'une à l'autre. On fera bien de les considérer désormais

plutôt comme des manifestations du même esprit et qui se ressemblent de très près. Elles ne sont plus que deux dispositions d'esprit qui diffèrent si peu entre elles que l'on passe tout naturellement de l'une à l'autre. Dans l'âme qui va à Dieu en grand détachement de tout le créé, et qui se laisse faire à tous les vouloirs du Saint Esprit, les actes de ces deux dispositions alternent sans cesse.. Avec une grande simplicité, sans presque s'en apercevoir, sous l'impulsion du Saint Esprit, le contemplatif se met à produire un ou plusieurs actes d'oraison discursive, auxquels succèdent immédiatement des actes du plus tendre et du plus fervent amour. D'autres fois, il sera porté tout d'abord, à se répandre en actes de la plus brûlante affection ; puis comme il ne saurait demeurer longtemps à ce degré de ferveur, parce que la pauvre nature humaine dans sa condition présente, ne

pourrait y tenir, il retombe de nouveau, tout naturellement, dans le mode d'oraison discursive. Les choses se passent ainsi, jusqu'au moment où le Saint Esprit juge à propos d'élever son serviteur fidèle, à l'oraison de quiétude.

Il me semble juste de comparer la disposition discursive et la disposition affective, aux deux bords d'une avenue qui conduit tout droit au seuil du palais de la quiétude, bien loin du monde sordide et misérable des pécheurs.

A mesure qu'il avance le long de cette avenue, marchant ou plutôt volant, sans s'apercevoir de la rudesse du chemin, le fervent chrétien appuie tantôt du côté de la prière discursive, tantôt du côté de l'affective ; et à mesure qu'il avance, il éprouve une plus grande facilité et goûte une douceur plus intense à pratiquer l'exercice de la présence de Dieu. Bientôt, la disposition affective prend décidé-

ment le dessus, et le sentiment de la présence de Dieu devient une possession ferme de l'âme. La pratique ne lui en coûte plus aucun effort. Il n'a plus à se mettre de force dans l'attitude d'esprit voulu, il n'a plus besoin de se contraindre en aucune façon, ni d'aller se répétant à soi-même : Attention ! je suis en la présence de Dieu ! Il se sent en cette divine présence et ce sentiment lui est communiqué par Dieu même. Alors il se tient en cette chère présence simplement, doucement, joyeusement. Il se joue en la divine présence avec le même abandon que le petit enfant de cinq ou six ans prend ses ébats en la douce présence de sa mère. Est-ce que cet enfant a besoin de se faire violence et de se rappeler, pour ainsi dire, à l'ordre, pour se souvenir qu'il est en présence de celle qu'il aime le plus au monde? Non ! cela lui est tout naturel.

Voyez-le, par exemple, avec elle, sur

le bord de la mer. Il sera très affairé à la recherche des coquillages, ou bien à creuser dans le sable avec sa pelle de bois et à construire de minuscules redoutes, ou bien à examiner quelque curieux specimen de la faune marine. Tout à coup, il lui prend fantaisie de tirer ses souliers et ses bas, et de courir nus-pieds dans l'eau. Tout cela l'occupe prodigieusement; cependant, est-ce qu'il en oublie la présence de sa mère chérie? est-ce qu'il ne tourne pas sans cesse les yeux vers elle, pour être sûr de son approbation? Il fait cela tout naturellement, sans avoir à se contraindre, à prendre une attitude. De temps en temps, il adresse à sa mère de loin, une parole joyeuse et se remet à son jeu qui est pour lui une affaire importante. Il ne l'oublie pas un seul instant, alors même qu'il semble tout absorbé par ce qu'il est en train de faire. Il se garde d'aller trop loin d'elle et de la perdre de

vue. De temps en temps il revient auprès d'elle, se jette entre ses bras, reçoit ses caresses et l'embrasse de toute l'affection de son petit cœur.

Le contemplatif qui est sur le point d'atteindre le Palais de l'oraison de quiétude, est redevenu enfant par la simplicité, la pureté ; et Dieu se montre pour lui une vraie mère pleine de l'amour le plus tendre. Il se tient en sa présence doucement, joyeusement, sans difficulté. L'amour fait cela. Donnez-moi un homme qui aime réellement le bon Dieu, et il en arrivera là, lui aussi, en un rien de temps, L'amour est le maître ici : c'est lui qui règle tout. Le secret du petit enfant, son talisman pour ne pas oublier un seul instant la présence de sa mère, c'est qu'il l'aime . La difficulté pour lui serait de ne plus penser à elle, de se passer du rayon de soleil qu'est pour lui sa douce présence. Il ne pourrait s'y résigner. Ainsi

en est-il également du contemplatif avancé, à l'égard de la présence de Dieu. D'ailleurs il est à peine nécessaire de faire ressortir que, tout en se tenant constamment en la présence de Dieu, il évite tout ce qui pourrait sentir l'ostentation ou la singularité. Il garde son secret tant qu'il peut : toutefois il lui échappe, en dépit de ses efforts.

On comprend que, lorsque le don de la présence de Dieu est accordé à un chrétien, ce soit la disposition affective qui domine en lui. Dieu est amour ! D'ailleurs nous n'avons qu'à voir comment un amoureux de la créature entre dans ses transports à la seule présence de l'objet aimé.

Or, que se disent l'un à l'autre ces deux amants, Dieu et le fervent chrétien.

Ils ne profèrent que ce mot : « Je t'aime ! » mais avec quel accent ! Et

quel sens profond ils savent lui donner!

Ils ne se servent point de la parole articulée ; on n'entend aucun son de voix : tout se passe dans un brûlant contact de l'un à l'autre.

S'il nous fallait traduire ce discours en notre pauvre langage humain, grossier et boîteux, je le rendrais à peu près dans ces termes :

Dieu parle le premier. Il dit :

« Ne crains rien, cher enfant de mon cœur ; c'est moi, Je suis celui que tu cherches : La paix soit avec toi ! » et ce disant, Il établit cette âme dans une grande paix.

Dieu reprend : « Cher enfant de mon cœur, fais bien attention ; tâche de comprendre : Je suis l'amour ; l'amour en trois Personnes ! Je suis le Père ou l'abîme d'amour sans fond ; le Fils ou l'amour resplendissant et fait homme, le

Saint Esprit ou l'amour unissant et communicatif, et je demeure en toi !

Une troisième fois Dieu parle. Il dit à l'oreille de l'âme, avec un accent de tendresse infinie :

« Je t'aime, ô chère petite, Je te veux toute à moi. Tiens, donne-moi ton cœur ; je le nettoyerai à fond, je le rendrai tout resplendissant de sainteté, je le remplirai de mon propre bonheur autant qu'il en pourra contenir ; je me verserai moi-même en toi. Nous serons unis dans les embrassements les plus étroits : l'une à l'Un.

Le cœur blessé, transpercé, le pauvre contemplatif ne peut que pousser des soupirs entrecoupés :

« Mon Dieu ! mon cher Dieu ! mon amour ! mon tout ! Je crois en Vous, ô Amour ! En Vous est toute mon espérance, ô Amour ! Je Vous aime, ô Vous qui m'aimez tant ! J'aime votre amour! »

Ce mot « Amour » reviendrait des mil-

lions de fois sans lui paraître monotone. Il y trouverait toujours un charme nouveau.

Ayons la hardiesse d'exprimer notre pensée. Si Jésus est en effet l'amour fait homme, le mystique arrivé à ce degré de contemplation, est l'homme fait amour. Oui : sous la touche brûlante de la grâce, cet être pétri de limon et pécheur est devenu tout à coup un séraphin embrasé. Le mot hébreu « séraph » veut dire flamme, feu dévorant. Le chœur le plus sublime des anges est comme incendié de l'amour divin ; il en va de même du fervent chrétien sur la terre, au moment où par la grâce du Saint Esprit, il se trouve amené en face du palais de la contemplation, bâti par la Divine Sagesse, et qui n'est autre chose que l'oraison de quiétude.

Dans ce chapitre je me suis efforcé de donner une idée de l'oraison affective.

Maintenant j'ai l'impression que mon Divin Maître plein d'amour, daigne adresser cette parole à son pauvre serviteur, *qui n'est que cendre et poussière : Ceins tes reins comme le voyageur* : car *il te reste une longue course à fournir. Ne t'arrête pas.* Raconte aux âmes de bonne volonté quelque chose des merveilles de mon amour. *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.*

CHAPITRE XXII

SUR LE SEUIL DE LA VOIE UNITIVE

Ainsi donc, au bout de l'étape de la voie illuminative, l'âme fervente se trouve déjà, comme nous venons de le voir, nantie du don de la présence de Dieu, et, ce qui domine dans son oraison, c'est le mode affectif. Le commencement de la Voie Unitive est signalé par l'entrée dans le Palais de l'oraison de quiétude.

Nous lisons au Psaume 27, verset 4 : *Je ne demande au Seigneur qu'une chose la seule que je recherche, à savoir qu'il me soit donné de demeurer tous les jours de ma vie, dans la maison du Seigneur, de contempler les délices du Seigneur et de visiter son sanctuaire.*

Demeurer dans la maison du Seigneur tous les jours de notre vie, ne veut dire autre chose, sinon parvenir à l'oraison de quiétude et y persévérer. Contempler les délices du Seigneur, cela veut dire, nourrir notre âme des délicieux mystères de la très sainte humanité de Notre-Seigneur. *Goûtez et voyez que le Seigneur est doux,* s'écrie le prophète. (*Ps.*, xxx, 9). Enfin visiter le sanctuaire du Seigneur, c'est être soulevé de temps en temps, à la contemplation extatique de l'Essence divine de la Très Sainte Trinité.

Le plus ardent désir de notre pélerin est certes d'arriver enfin à ce noble palais de l'oraison de quiétude : c'est là le but de son voyage spirituel ici-bas. Pour être plus sûr de l'atteindre, il a tout abandonné, se dépouillant du moindre attachement aux choses créées. Il s'est mis à sa recherche, par la pratique

intense et continuelle de la foi, de l'espérance, de la charité et des trois dons de Crainte Filiale, d'Intelligence et de Sagesse, dans l'exercice assidu de l'oraison discursive et affective. Le cœur plein de cet enseignement de Notre-Seigneur : *Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira.* (Mat. VII, 7), il n'a cessé de prier pour obtenir cette faveur et de presser le pas, toujours plus ardent à sa recherche, et voilà qu'enfin il aperçoit au loin devant lui la noble et majestueuse façade du palais.

Ordinairement, c'est sur le tard de la vie que l'on parvient à la voie unitive ; mais il est nécessaire pour tous d'y viser dès le commencement du voyage, d'autant plus que personne ne peut se promettre une longue vie. A celui qui est destiné à mourir jeune, Notre-Seigneur ne manquera pas de donner des grâces

exceptionnelles, s'il veut bien les recevoir, afin qu'on puisse lui appliquer à lui aussi ces paroles du livre de la Sagesse (IV, 13) : *Devenu parfait en peu de temps, c'est comme s'il avait fourni une longue carrière.* Tel fut le cas entre mille autres, de sainte Agnès, sainte Jeanne d'Arc, saint Stanislas Kostka, la « petite Fleur de Jésus » et Gemma Galgani : ces aimables modèles de perfection chrétienne précoce.

Il serait à désirer que tous les chrétiens atteignissent la Voie Unitive, au moins quand ils ont dépassé le milieu de la durée moyenne de la vie. L'expérience qu'ils ont fait alors de la vanité des choses d'ici-bas, l'habitude de la prière qu'ils doivent avoir acquise, l'effet cumulatif des sacrements, aussi bien de ceux qu'on ne reçoit qu'une fois que de ceux que l'on peut recevoir des centaines et des milliers de fois ; le brisement providentiel

des liens de l'amitié et de l'amour humain, par la mort de ceux qui leur sont chers, à mesure qu'ils avancent sur le chemin de la vie ; enfin la diminution de leurs énergies pour les fins de la vie active : toutes ces choses doivent concourir à les rendre enfin propres à la Voie Unitive. Si, pour parler au figuré, Dieu les a dépouillés du dernier lambeau qui les couvrait, c'est assurément afin qu'ils aillent à Lui tout nus, ne tenant plus à rien qu'à Lui seul, et se donnant entièrement à une vie de prière. Et voilà bien ce que nous voyons se passer, dans les pays de foi catholique intense, tels que la Bretagne, l'Irlande, l'Espagne, etc. Là, nombre de vieilles gens passent la fin de leur vie en prières.

Je n'ai pas l'intention de suivre nos écrivains modernes qui traitent de l'oraison, dans leur savante analyse des divers états ou degrés de contemplation : rien

ne me paraît plus inutile et illusoire. Ce que je me propose ici c'est d'en faire une description sommaire, qui suffise à allumer, dans les âmes de bonne volonté, le désir d'en faire la connaissance par expérience personnelle.

Les phénomènes divins que nous entreprenons de retracer sont si étranges que nous nous trouvons dans la nécessité de faire un grand usage de paraboles, de métaphores et d'images vives et variées. En ceci nous avons les Saintes Ecritures pour modèles et justification. Voyez comme Notre-Seigneur sème à pleines mains les paraboles dans son divin évangile, et avec quel merveilleux à propos. Voyez quelle variété de métaphores il accumule, dans la fameuse page de saint Mathieu (XIII, 1-53), où il nous donne les grandes lignes de la future histoire de son Eglise. Il l'appelle un *Royaume, le Royaume des cieux* sur la terre. Il

compare ce royaume *à un semeur dont le grain tombe en partie le long du chemin, en partie sur un terrain rocailleux, en partie au milieu des épines et le reste dans la bonne terre.* Il la compare encore à *un champ dans lequel le cultivateur a semé de bon froment, mais l'ennemi est venu, sournoisement, la nuit, y semer aussi de l'ivraie ; .. à un grain de sénevé, si petit en lui-même, mais qui jeté en terre, grandit prodigieusement, jusqu'à devenir un arbre touffu ; au levain que la ménagère ensevelit dans trois mesure de farine pour faire lever la pâte ; au trésor caché dans un champ ; au marchand qui trafique en perles précieuses ; au filet que l'on jette à la mer pour y prendre toutes sortes de poissons.*

Notre Seigneur nous donne un autre exemple d'accumulation de métaphores, lorsqu'il nous enseigne que nous sommes *ses brebis* et qu'il est, Lui, *le bon Pasteur,*

et en même temps *le Bercail, la Porte du bercail* et enfin le *Pâturage*. (Jean x). Ce qui, dans dans la bouche, d'un homme ordinaire, serait un étrange abus de langage, n'en est pas moins en Notre-Seigneur l'expression de l'absolue vérité, et le seul moyen de nous faire un peu comprendre, par pièces et par morceaux, tout ce que Jésus est à notre égard.

C'est encore Notre Seigneur qui, en se servant de la plume de Salomon, nous a décrit dans le Cantique des Cantiques, l'amour mutuel qui existe entre Lui et son Eglise, comme aussi entre Lui et chaque âme chrétienne, individuellement.

Que dire de l'étonnante imagerie des prophètes Ezéchiel et Daniel, ou encore des sens mystiques que les Pères de l'Église découvrent d'un bout à l'autre de l'Ancien Testament? Il faut en convenir, ces interprétations symboliques ne font qu'une médiocre impression sur les es-

prits d'aujourd'hui ; mais il faut aussi convenir que l'esprit moderne n'est point la mesure suprême des choses ; en tout cas, il n'est point la mesure des mystères divins.

Dans son traité « De Divinis Nominibus » et dans son épître à Tite, Denis le Pseudo-aéropagite nous enseigne que les métaphores des Saintes Ecritures sont des fictions hardies et respectueuses, symboles palpables des choses qui sont dérobées à nos yeux, symboles multiples et divisés de choses simples et indivisibles ; symboles, à formes et à figures diverses, de choses qui n'ont ni forme ni figure : telles, enfin, que si l'on en peut contempler la beauté interne et cachée, on trouvera que tout y est mystérieux, divin et rempli d'une immense lumière théologique. » (Ep. IX, I.)

Lorsque Moïse paissait les brebis du

prêtre de Madian, il conduisit un jour son troupeau à l'intérieur du désert *et arriva jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb. Le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson, et il vit que le buisson tout en feu n'en était point consumé : alors Moïse dit : « Je vais m'approcher pour voir ce spectacle merveilleux. » Ce que le Seigneur voyant, il s'adressa à lui du milieu du buisson et lui dit : « N'approche pas davantage ; ôte ta chaussure, car le sol que tu foules aux pieds est saint.* (Exode, III). Cher lecteur, le sol sur lequel nous osons à présent vous conduire est saint, au point que les anges eux-mêmes pourraient trembler de s'y aventurer : il convient, par conséquent, que nous ôtions nos chaussures de nos pieds ; c'est-à-dire que, avant de faire un pas de plus dans ce sujet de l'oraison de Quiétude, nous nous dépouillions de tout sentiment de

curiosité purement humaine. Afin de mieux comprendre ces choses de Dieu présentées à nos regards, mettons de côté tout amour désordonné des choses créées .Il nous faut apporter à la contemplation des mystères qui nous seront montrés dans la maison du Seigneur, des yeux de l'âme purifiés et tout limpides ; et comprendre dans un sens spirituel et non pas charnel, tout ce qui va nous être dit.

CHAPITRE XXIII

A L'INTÉRIEUR DU PALAIS DE LA QUIÉTUDE

Celui qui a poussé sur le chemin de la vie spirituelle, assez avant pour apercevoir distinctement, quoique de loin encore, le Palais bâti par la Sagesse, celui-là est déjà Chevalier. Homme ou femme, peu importe, car dans la vie spirituelle, le sexe ne fait aucune différence : il a gagné ses éperons. Dans plus d'une rude bataille contre le monde et le démon et surtout lui-même, il s'est distingué sous les yeux de Dieu et des saints anges. Il n'a pas plutôt aperçu dans le lointain la silhouette sévère et imposante, qu'il presse encore plus le pas, et ne veut

plus s'arrêter qu'il ne se trouve au pied de la façade du palais.

Là un grand désappointement est réservé à sa sainte impatience. A l'endroit où devrait se trouver la porte, il ne voit que le mur : il est vrai que dans l'épaisseur de ce mur à trois pieds de hauteur du sol, deux statues héroïques et d'une beauté merveilleuse, sont sculptées en haut relief : celle de droite représente la Très Sainte Vierge Mère de Dieu ; celle de gauche, le porte-clef du paradis, saint Pierre ; comme pour donner à entendre que l'on n'entre pas dans ce palais sans leur intercession. Mais où est donc la porte d'entrée? Notre pélerin fait lentement le tour du vaste édifice, sans découvrir aucune espèce d'ouverture. Il n'y a pas même de fenêtres !

Une seconde fois, il fit le tour des murs, et n'en devint que plus certain qu'il n'y avait aucun moyen visible de pénétrer à

l'intérieur. Que faire? Il est de toute évidence qu'il ne peut, par lui-même, effectuer son entrée dans ce palais comme il l'avait tant désiré. Il ne peut même pas frapper à la porte, puisqu'il n'y a point de porte. Et cependant Notre-Seigneur a bien dit : *Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.* La seule manière dont il pût frapper est de prier, et cela il le fit, sinon à haute voix, car le silence solennel du lieu l'impressionnait, du moins de toutes les forces de son âme. A la fin, épuisé de la fatigue du voyage et de ses récents efforts, il s'endormit là aux pieds de la statue de la Vierge, d'un sommeil paisible et profond. Il eut un songe ; une vision semblable à celle de Jacob dans le pays de Haran. Une échelle d'or se dressait devant lui de la terre jusqu'au ciel ; les anges de Dieu y montaient et descendaient continuellement, et,

au sommet, Dieu plein d'amour le regardait d'un visage serein, le bénissait en lui adressant des paroles d'encouragement.

Quand il s'éveilla, quelle ne fut pas sa surprise ! Il n'était plus dehors, mais à l'intérieur du palais. Il lui fallut quelque temps pour s'en assurer. A peine pouvait-il en croire ses yeux. Il se trouvait à l'extrémité d'une pièce immense, au pied d'une croix d'une prodigieuse hauteur, devant laquelle était une fontaine monumentale, en marbres de couleurs variées. En tournant la tête du côté du mur contre lequel était dressée la grande croix, il aperçut une vaste peinture à fresque qui absorba, du coup, toute son attention. On y voyait, au côté gauche de la croix, un troupeau étrange, formé de lions, de tigres, de panthères, de jaguars et autres animaux terribles, qui se laissaient conduire de la voix et du geste

menaçant par un petit garçon joufflu, vers le large bassin d'eau qui baignait le pied de la fontaine. Il semblait que les eaux eussent la vertu d'opérer dans ces bêtes féroces une étonnante transformation, car au côté droit de la croix il revit le même petit pâtre joufflu, la figure apaisée, battant des mains avec une joie enfantine : toutes les bêtes sauvages et cruelles de son troupeau étaient devenues autant d'agneaux qui prenaient innocemment leurs ébats autour de lui, tandis que des colombes voletaient au-dessus de sa tête et sur ses épaules.

A cette vue notre vaillant Chevalier ne put se contenir : plein de joie il courut au mur et baisa l'enfant en lui disant : « Tu es Jésus, n'est-ce pas? Je t'ai connu toute ma vie : oh! comme je t'aime ! » Et Jésus sembla tout heureux de cette caresse. Sans aucun bruit de paroles, il se fit entendre au cœur de son

ami, lui disant d'aller boire de l'eau qui s'écoulait des sept bassins en pyramide de la fontaine, et quand il s'y serait baigné et rafraîchi, de faire connaissance avec cette nouvelle demeure préparée exprès pour lui, et de venir Lui rendre compte à Lui, Jésus, de ses impressions.

Il se trouvait donc enfin dans l'intérieur du palais de l'oraison de quiétude. Or voici ce qu'il lui en parut. Tout d'abord, il fut absolument abasourdi par sa splendeur : il en était muet d'étonnement. Tout ce qu'il pouvait faire était d'errer sans but dans cet immense espace, s'arrêter de temps en temps pour en examiner les ornements qui couvraient les murs du haut en bas, ou bien le merveilleux pavé de mosaïques. Nul autre plafond que le firmament ; ce dernier détail fut d'abord à peine remarqué de notre Chevalier : il avait trop d'autres objets capables d'exciter son étonnement.

Quand il revint près de l'enfant, après ce premier tour d'inspection, il l'embrassa de nouveau, encore plus tendrement et lui dit : « Jésus, j'aime ta maison, ou plutôt notre maison, si tu me permets de l'appeler ainsi : toutefois je n'y comprends encore rien. Tout ce que je puis dire pour l'instant c'est que je suis heureux de me trouver ici, prisonnier de ton amour. Puisque cela doit durer autant que je voudrai, cela durera jusqu'à la fin de ma vie : *Ici est mon repos, pour à tout jamais ; je resterai dans ce lieu parce que je l'ai choisi pour ma demeure,* (Ps. CXXXI, 14.). — *C'est ici vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel.* (Gen, XXVIII, 17.) — *Il nous est bon d'être ici.* » (Mat. XVII, 4.). — « Mais mon ami, dit l'Enfant-Jésus, parlant secrètement au cœur de notre chevalier : jette les yeux sur toi, n'as-tu pas encore remarqué comme tu es pauvrement vêtu : tu au-

ras à demeurer à ciel ouvert jour et nuit, par toutes les saisons, sans rien de plus pour te garantir du froid, du chaud, de la pluie ; tu n'auras d'autre compagnon que moi, et je ne te parlerai pas toujours comme cela au fond du cœur, du moins tu ne m'entendras pas toujours ; et puis, tu auras à endurer des épreuves mystérieuses, terribles : je ne dois pas te dire d'avance en quoi elles consisteront ni quelle en sera la durée. »

« Jésus, mon Frère et l'Amant de mon âme, répondit le Chevalier, tes paroles sont pleines d'obscurité : mais quoi qu'il doive m'arriver dans cette maison qui t'appartient, jamais je ne voudrai la quitter, tant qu'il me sera permis de t'aimer. O Enfant chéri et mon Dieu, tout à moi ! Tu me dis que je n'aurai d'autre compagnie que celle de ton aimable présence : ah ! tant mieux ! tant mieux ! Un autre ou plusieurs autres compagnons

ne feraient que me distraire de toi, et te dérober une part de mes affections.

« Pour ce qui est de mon habillement, je ne m'étais aperçu de rien jusqu'à ce moment : je vois en effet qu'il y a du changement. Me voilà quasi nu. Je suppose que c'est ainsi que saint Jean-Baptiste au désert était vêtu ; ou peut-être encore Adam et Eve, lorsque notre Père céleste les revêtit de peaux de bêtes, au moment où il les chassa hors du paradis terrestre. Eh bien ! c'est léger, ça ne gêne en rien la liberté de mes mouvements : j'en suis satisfait. »

Il nous faut maintenant tenter de décrire l'intérieur du Palais de la quiétude. Représentez-vous une enceinte immense dont le plan par terre serait un carré long, six fois plus long que large ; aux murs d'une prodigieuse élévation, aux lignes et aux couleurs si harmonieuses qu'il

est difficile tout d'abord de se rendre compte de ses vastes proportions : quelque chose dans le style de basilique romaine de Saint-Paul-Hors-les-Murs, par exemple, mais dépourvu de sa forêt de piliers, de ses autels, de sa *confession,* de son baldaquin et de tout le reste de son mobilier d'église, et sans fenêtres ou candélabres ou autres moyens artificiels d'éclairage. Toute la lumière lui vient, non seulement du firmament, mais encore bien plus du grand crucifix qui se dresse au côté est de la salle, comme pour faire comprendre à l'âme contemplative que, même le soleil pendant le jour, et les étoiles pendant la nuit, doivent leur lumière naturelle au Sauveur mourant sur la croix. Il a dit : *Je suis la lumière du monde.* (Jean. VIII, 12). Il l'est bien, en effet, et dans plus d'un sens que le surnaturel, si seulement les hommes voulaient y prendre garde Il n'est

pas jusqu'aux dons de la nature dont nous ne soyons redevables à Jésus crucifié.

Aux yeux du spectateur qui se tiendrait debout à l'extrémité ouest de la grande salle, le dos tourné au mur, la vue qui se déploie devant lui est d'une simplicité et d'une richesse extrêmes. Les murs à droite et à gauche lui apparaissent recouverts à leur partie inférieure de nobles lambris de bois de chêne de couleur noire, d'une épaisseur extraordinaire, fouillés avec un art infini par le ciseau du sculpteur. Au-dessus de ces lambris, court d'un bout à l'autre de la salle une magnifique tapisserie brodée. Au-dessus de la tapisserie, un immense espace est couvert de fresques aux vives couleurs. Enfin le tout est couronné à une hauteur vertigineuse, par une gallerie de trois cents soixante statues de saints, lesquelles doivent être de dimen-

sions colossales, puisque, même à cette hauteur elles paraissent encore aussi grandes que nature, et l'artiste qui les a sculptées a su leur donner une vie si intense que l'on dirait qu'ils vont se mettre en mouvement et ouvrir la bouche pour vous parler. D'ailleurs c'est aussi ce que l'on remarque des personnages, des fresques et de la tapisserie. A quelque hauteur qu'ils se trouvent, ils paraissent de grandeur naturelle et vivants, et ils parlent un langage qui va droit au cœur du spectateur. Ceux qui sont dans l'épaisseur du lambris sont beaucoup plus petits mais non moins mouvementés et vivants.

Les scènes les plus ravissantes sont celles qu'une main, d'une habileté incomparable, a brodées sur la tapisserie. Chacune d'elles représente quelque mystère de la vie, de la mort ou de la gloire de notre divin Sauveur. Celles du côté sud,

à partir de l'angle du mur à l'ouest jusquà l'angle opposé représentent la vie de Notre-Seigneur sur la terre jusqu'à sa mort sur la croix ; tandis que celles du côté nord, en allant de l'est à l'ouest, représentent les mystères glorieux. Cela forme en cinquante tableaux, vingt-cinq sur chaque mur, une glorieuse série ininterrompue, de tous les mystères de Notre-Seigneur dans leur ordre de succession, depuis son Incarnation jusqu'à sa triomphante apothéose, lorsqu'après le Jugement Dernier il recevra des mains de son Père Céleste, son Epouse l'Eglise des élus ressuscités, et que commenceront les ineffables fêtes de ses Noces éternelles. On ne saurait se méprendre sur le sens profond de chacun des tableaux ni se soustraire au charme qu'il respire. Le but évident est de faire ressortir un personnage, un seul, toujours le même : de graver son image en traits de feu dans

l'esprit, le cœur, l'imagination, la sensibilité du contemplatif. De quelque côté que vous tourniez vos regards, c'est Lui, toujours Lui, que vous rencontrez, mais si aimable, si beau, si majestueux, si affable et doux ! Non seulement il est la figure principale dans chaque tableau, mais tous les autres personnages Lui sont si admirablement subordonnés, qu'ils semblent tenir de Lui seul tout ce qu'ils ont d'intéressant ; on dirait qu'ils se fondent dans la splendeur qui s'échappe de Lui, et l'on ne peut les considérer sans recevoir d'eux une impression encore plus profonde de sa beauté et de sa bonté surhumaines.

Au-dessus de chacun de ces tableaux de la vie et des mystères de Notre-Seigneur, se trouve une fresque représentant la vie de l'Eglise (nous pourrions bien dire sa vie dans l'Eglise) sur la terre : tandis qu'au-dessous, dans les

panneaux de bois noir sculpté, se trouve également une scène correspondante de la vie spirituelle du chrétien. Ainsi au-dessus de la Dernière Cène brodée dans la tapisserie, se trouve une fresque où l'on voit le Saint Sacrifice de la Messe offert simultanément dans les Catacombes, dans une cathédrale gothique, dans une forêt vierge de l'Amérique du Sud, dans un village africain où des nègres servent le prêtre ; en Chine, par un prêtre-mandarin ; dans les tranchées d'un champ de bataille, par un prêtre-soldat. Au-dessous de la même tapisserie de la Dernière Cène, le sulpteur a eu l'art, en fouillant le bois profondément, de représenter dans le lambris, une foule de personnes de toutes les conditions qui se pressent autour de la sainte table pour recevoir la communion. On y aperçoit de petits enfants de six ou sept ans, de frais adolescents des deux sexes, célébrant

leur communion solennelle, avec la pompe que l'on donnait autrefois à la première communion ; des jeunes gens recueillis et de pieuses jeunes filles, des nouveaux mariés en habits de noce, des soldats, des marins, des officiers de tout rang et de toutes armes, des pères et des mères de famille, des vieillards courbés et tremblants ; et dans un coin, on voit un chrétien mourant, étendu sur un pauvre grabat, transfiguré par la joie de recevoir le saint viatique des mains d'un tout jeune prêtre.

En sorte que si l'on regarde les scènes comme elles se trouvent superposées les unes aux autres, on verra que celle du centre qui représente un incident de la vie de Notre-Seigneur, donne leur sens respectif à celle qui est au-dessus et à celle qui est en-dessous. De même, si au lieu de les considérer dans leur superposition de haut en bas, on fait attention

à l'ordre dans lequel elles se succèdent tout le long des murs, on s'aperçoit que les fresques donnent toute la suite de l'histoire de l'Eglise, passée, présente et future, éclairée de la lumière des mystères de Notre-Seigneur ; de même que parallèlement aux deux séries des tapisseries et des fresques, on peut suivre, dans les panneaux de bois sculptés, toute l'histoire de la vie spirituelle du fervent chrétien, également éclairée de la lumière des mystères du Divin Sauveur ; et il est à noter que, au fur et à mesure que l'histoire du chrétien prend son développement, sa ressemblance avec son divin modèle devient plus marquée, aussi bien dans ces tableaux que dans la vie réelle.

Des fûts de colonnes à moitié engagées dans le mur, divisées chacune en trois sections et diminuant d'épaisseur à chaque section de bas en haut, séparent en vingt-cinq compartiments toute

la décoration des murs à droite et à gauche ; et à l'aide de frises de pierres sculptées qui courent en trois lignes horizontales au-dessus de chaque série tout le long des murs, forment un parfait encadrement de chaque scène.

En même temps, elles servent à rompre l'inévitable monotonie de murs aussi immenses. Les chapitaux qui couronnent la plus haute section des colonnes supportent un entablement sculpté à jour, merveilleusement ouvré comme de la dentelle de pierre, et formant une espèce de dais au-dessus de la tête de chaque saint et retombant avec ampleur de chaque côté de manière à l'encadrer comme dans une niche. Il y en a sept entre chaque fût de colonne, un pour chaque jour de la semaine.

Ainsi, dans cette merveilleuse gallerie, chaque jour de l'année a son saint, dans sa niche, debout, bien distinct, recon-

naissable à certains attributs traditionnels. D'abord, c'est tout ce qui frappe l'attention du spectateur ; peu à peu cependant, en gardant les yeux fixés sur lui, on découvre un phénomène surprenant, c'est que chaque saint a derrière lui à perte de vue, dans une perspective inexplicable, une foule d'autres saints. C'est comme si la niche qui l'encadre était tout simplement une porte ouverte sur le royaume du ciel de gloire, et que ce cher saint se tînt dans l'embrasure, tandis que la foule des autres saints se presse derrière lui et si près qu'il fait corps avec leur foule. Cela est visible non seulement pour les grands fondateurs d'ordres, tels que saint Benoît, saint Bruno, saint Bernard, saint Dominique, saint François, sainte Thérèse, saint Ignace, saint Vincent de Paul etc, chacun desquels est suivi de sa nombreuse famille, comme s'il disait : Me voilà, moi

et mes enfants : *Ecce ego, et pueri mei mecum* (Is. VIII, 18.) ; mais, cela est également visible pour tous et chacun des autres saints, soit parce que chaque jour de l'année est l'anniversaire d'une foule de saints qui ne sauraient trouver place dans les étroites limites du calendrier de la terre, soit encore parce que chaque saint dont nous faisons la fête est le représentant d'un grand nombre d'autres du même type de sainteté, ou encore qui tiennent à lui par des liens mystérieux dont nous n'aurons l'intelligence que dans la vie éternelle. Mais, mon Dieu ! quelle idée du paradis et de la multitude de ses chers habitants, me donne ce seul détail de l'ornementation du Palais de la quiétude !

Outre les colonnes engagées dans l'épaisseur du mur et qui sont de pierre blanche, on a dressé dans chaque angle de l'immense nef et à égale distance des

deux angles, le long du mur nord et du mur sud, six énormes piliers monolithes des marbres les plus précieux, et un septième contre le milieu du mur de l'ouest qu'il divise en deux compartiments. Dans celui de droite sont dépeints, d'une manière vive et touchante, les souffrances des chères âmes du purgatoire ; dans celui de gauche, les horribles tourments des damnés.

Ces monolithes représentent les sept colonnes taillées par la Divine Sagesse, et portent chacun gravé à sa base et à son sommet le nom d'un des sept dons du Saint Esprit. La colonne contre le centre du mur ouest, s'appelle *Crainte du Seigneur.* Les deux qui lui font pendants, aux angles du même mur, s'appellent *Science et Piété ;* les deux qui sont situées aux angles correspondants, du côté est, sont *Conseil et Force,* enfin les deux qui sont à mi-chemin des murs nord et

sud, sont *Intelligence* et *Sagesse*. Notons que les quatre piliers des angles portent les noms des dons du Saint Esprit qui servent à l'action sainte, à savoir Piété, Science, Conseil et Force, et ils supportent à chaque extrémité de la salle, la retombée d'une immense arche romane qui rappelle l'ampleur magnifique de l'arc-en-ciel au firmament. Les trois autres, Crainte du Seigneur, Intelligence et Sagesse, comme ils servent exclusivement à la contemplation, ne supportent aucun fardeau. Sur le sommet de leur chapiteau est posée une sphère, surmontée d'un oiseau emblématique : sur l'Intelligence, un aigle aux ailes éployées comme s'il planait ; sur la Crainte du Seigneur, un coq battant des ailes comme s'il était en train de chanter ; enfin une douce colombe au repos, sur la Sagesse.

Il est temps de tourner notre attention sur le merveilleux pavé de mosaïques. Il

s'étend sous les pieds de notre Chevalier comme un tapis de gazon, émaillé de toutes sortes de fleurs, avec une profusion d'insectes brillants, d'oiseaux au plumage varié, et de bêtes sauvages, donnant une idée de la joie enfantine avec laquelle un vrai contemplatif regarde le visage de la nature si changeant et si aimable ; d'autant que cela l'aide à élever à Dieu son esprit et son cœur. L'immense majorité des hommes, enfermés dans leurs villes sordides, ou s'ils sont à la campagne, stupidement inattentifs au spectacle de la nature, laissent ainsi passer et se perdre pour eux beaucoup des plus pures joies de la vie. Il leur manque la simplicité des enfants. *Le royaume des cieux leur appartient,* dit Notre-Seigneur, parlant des tout petits et de ceux qui leur ressemblent : et non seulement le royaume des cieux, mais aussi celui de la belle nature, ici-bas. Par

un dernier trait de génie, le dessinateur de cette mosaïque a trouvé moyen de distribuer çà et là, parmi les arabesques et les guirlandes de fleurs, par petits tableaux d'une exquise vivacité, toute l'histoire miraculeuse de l'Ancien Testament, si riche en enseignements dogmatiques et symboliques, depuis les six jours de la création, jusqu'à l'apparition de l'ange à Zacharie, père du saint Précurseur, tandis qu'il offrait le sacrifice du soir, dans le Temple.

Au pied de l'immense croix et à quelque distance en face et au-dessus du Divin Crucifié, la fontaine de marbre verse son eau pure, comme le cristal et qui semble sourdre de sous le pied levé d'un agneau en beau marbre blanc. Les eaux ne jaillisent pas en l'air pour retomber avec le bruit de la pluie : elles sortent en bouillonnant et passent par-dessus le bord du premier bassin qui est assez

étroit, pour tomber successivement dans chacun des six autres qui vont en s'élargissant : elles y tombent avec un doux murmure comme des milliers de prières dites à mi-voix; et, disparaissant dans des canaux souterrains, elles vont porter la fraîcheur et la fécondité dans le monde entier. Ce bruit des eaux donne une sensation de fraîcheur. Ce serait le seul qui se fit entendre en ce lieu, n'était que de temps en temps, des volées d'anges invisibles semblent passer au-dessus de la salle, et alors on saisit des échappées de mélodies partant de milliers et milliers de voix, adoucies par une distance incommensurable.

Le mur du côté est, derrière la croix, forme un demi-cercle et s'arrondit à son sommet en forme de demi dôme, bordé par l'arche romane que nous avons déjà mentionnée. La galerie des Saints, du nord et du sud, se continue ici par une

majestueuse rangée de treize Apôtres en demi-cercle, saint Pierre au milieu, à la place d'honneur, avec saint Paul à sa droite et saint Jean à sa gauche ; chacun d'eux, drapé dans ses amples vêtements, a l'attitude d'un vrai prince du royaume des cieux. L'espace au-dessus d'eux est tout entier rempli par la plus magnifique mosaïque à fond d'or que l'on puisse imaginer, et sur laquelle se détache l'image grandiose de Dieu le Père et de Dieu le Fils assis côte à côte sur le même trône, dont les sept degrés sont couverts des plis de leurs vastes manteaux éblouissants. Le Père et le Fils se regardent avec amour, et le Saint Esprit se trouve entre eux deux, sous la forme d'une colombe d'une blancheur éclatante, aux ailes déployées de manière à toucher de leurs extrémités la poitrine du Père Céleste et le côté ouvert du Sauveur. A la droite de Jésus, dans une attitude

doucement majestueuse, se tient debout l'aimable Reine du paradis, toute enveloppée dans la gloire qui émane de son divin Fils. Toutes sortes de pierres précieuses reluisent dans sa couronne et sur son manteau. A la droite de Marie se voit saint Joseph, puis saint Jean Baptiste. A la gauche du Père éternel paraissent les trois archanges, Michel, Gabriel et Raphael. D'autres anges et d'innombrables têtes ailées de Chérubins, disposées dans une savante perspective, donnent l'impression que des millions d'autres se pressent invisibles derrière les premiers.

Telle est donc, représentée en langage symbolique, la Maison bâtie par la Sagesse, le palais de l'oraison de quiétude. Ce serait ici une grande erreur de confondre quiétude avec quiétisme. On remarquera que tout dans ce palais est de nature à provoquer et stimuler en même

temps l'activité de l'esprit et du cœur de celui qui a le bonheur d'y demeurer : activité non moins intense que paisible. Excepté dans les précieuses occasions, qui sont d'ailleurs rares et passent rapidement, où Dieu prend lui-même en mains le contemplatif et le jette dans les états passifs, il est absolument impossible, au milieu de ce merveilleux déployement d'enseignements dogmatiques et moraux, tout le long des murs du haut en bas, et sur le pavé, de s'empêcher de penser, d'aimer, de prier, d'adorer. Le don de l'oraison affective n'est ni perdu ni assoupi : il n'est réduit au silence que dans les intervalles de contemplation passive ou semi-passive, lesquels, au témoignage de Sainte Thérèse, ne dépassent pas ordinairement une demie heure et sont le plus souvent plus courts.

Si vous demandez quel est l'architecte et le décorateur de ce palais, qui en a

conçu le plan et exécuté les merveilleux détails, je réponds : C'est Celui-là même qui a fait entrer notre chevalier dans son enceinte : c'est l'Amour, l'Amour éternel, l'Amour essentiel et suressentiel, l'Amour-Trinité, Dieu, Dieu lui-même et lui seul, Dieu si plein de tendresse pour nous.

L'homme, même l'homme chrétien, ne peut de lui-même pénétrer dans ce palais ; nous l'avons vu : il faut pour cela l'intervention directe de Dieu. Pour en sortir ce ne serait pas si difficile : on n'aurait qu'à le vouloir, et du coup, ce serait fait, sans qu'on sût trop comment. Mais il est clair que celui qui, après avoir été introduit dans ce séjour divinement enchanteur, viendrait à s'en dégoûter comme les Israélites au désert se dégoûtèrent de la manne, et désirerait positive-recouvrer sa liberté, en secouant les saintes entraves de l'oraison de quiétude : celui-là serait déjà, par le fait même,

hors du palais et même hors de vue du palais, reporté d'emblée à une très grande distance en arrière. Pareil malheur est-il jamais arrivé? On peut en douter ; mais il est certainement toujours possible, étant donné notre état d'épreuve ici-bas et notre faiblesse foncière. Aussi le vrai serviteur de Dieu ne cesse-t-il jamais de veiller et de prier.

Et maintenant, cher lecteur, peut-être vous écriez-vous dans un mouvement de saint enthousiasme : « Oh ! je veux, moi aussi, être introduit dans la Maison du Seigneur, et y passer tous les jours qu'il me reste à vivre sur cette terre » : Bravo! mon frère, bravo ! voilà comment il faut parler. Mais faites bien attention à ceci : il est inutile de tenter d'approcher de ce palais par aucune autre avenue que celle que nous avons décrite au chapitre précédent. Il vous faudra payer ce privilège par la plus complète abnégation de vous-

même. De plus vous devrez être disposé à subir, dans cette Maison du Seigneur, les plus dures épreuves. C'est l'Amour qui règne et qui gouverne ici, et l'Amour est un maître terriblement exigeant à notre égard, chétifs humains que nous sommes : tranchons du mot : l'Amour est un tyran. Il ne sera satisfait que quand il aura transmué l'argile et les viles matières qui composent à présent notre être, en l'or fin et les pierres précieuses qui doivent nous rendre dignes de figurer dans la Jérusalem céleste. Ce procédé de transformation ne va pas sans quelque violence. C'est de cela qu'il nous faut maintenant parler.

CHAPITRE XXIV

DES ÉTATS D'ORAISON PASSIVE QUI NE SONT POINT MIRACULEUX

Quand on a passé le seuil de la vie unitive, on arrive à cette espèce de commerce avec Dieu qui est proprement celui des Parfaits.

Les diverses espèces de contemplation qui ont précédé sont bien certainement de merveilleux effets de la grâce, extrêmement doux en eux-mêmes, mais on ne saurait les comparer à l'oraison de quiétude. Elles sont à son égard comme des moyens à l'égard d'une fin : dans le plan divin, elles sont destinées à amener l'âme, par degrés, jusqu'à

l'oraison de quiétude, mais incapables cependant de la procurer. Cela c'est l'affaire de Dieu exclusivement : ce sera son œuvre. L'oraison de quiétude est la plus parfaite espèce de contemplation dont l'homme puisse être gratifié ici-bas.

De ce fait qu'elle a été introduite dans la maison de quiétude, l'âme est-elle arrivée à la fin de ses travaux? N'a-t-elle plus qu'à s'asseoir et jouir de Dieu et d'elle-même en Dieu? Il s'en faut bien. Il semble, au contraire, qu'elle ne fasse que commencer, tant elle met d'ardeur et de sainte audace dans ce qu'elle entreprend pour l'amour de Dieu, et dans la manière dont elle se dépense et se consume à son service ; ne prenant plus aucun repos, ne s'arrêtant pas un instant, ne disant jamais : « C'est assez ! » Tout ce que le chrétien avait fait jusqu'alors ne paraît que jeu d'enfant, comparé aux travaux qui l'attendent.

Ici le langage humain nous trahit. Pour décrire ces réalités d'un ordre supérieur, nous sommes forcés de nous servir des termes de quiétude, repos, inaction, états passifs, contemplation passive et autres semblables, alors que nous voulons parler de l'étape de la vie spirituelle où se déchaîne la plus dévorante activité, portée à son degré le plus intense ; seulement il ne s'y rencontre pas cet élément de démonstration extérieure, d'empressement et de bruit, auquel les hommes réservent le nom d'activité. Nous allons donc nous aussi nous servir de ces termes consacrés, mais en ayant soin toutefois, de ne pas nous faire illusion sur leur signification réelle.

La contemplation du parfait se distingue de celle du commençant et de l'avancé, à l'aide des signes caractéristiques suivants : 1° Simplification de l'âme, 2° Continuité de son oraison ;

3° Purifications passives ; 4° Illuminations passives ; 5° Unions passives ; 6° Fécondité divine.

1° En premier lieu, donc, il nous faut noter la complète simplification de l'âme pour ce qui est de ses rapports avec le monde et toutes les choses du monde. Elle ne veut plus attacher son regard que sur Dieu seul, et elle l'embrasse Lui-même d'un simple regard. Sa manière de goûter les mystères de Jésus-Christ ressemble à celle de l'homme qui avalerait d'un trait un merveilleux breuvage, sans s'attarder à analyser les divers éléments qui en composent le délicieux bouquet. Quant au prochain, elle ne veut le voir qu'en Dieu. Aux yeux de ce chrétien, il n'est pas un homme, une femme, un enfant, en qui il ne découvre Jésus-Christ, soit en réalité, soit en puissance; Jésus par procuration. Chacun des tout petits enfants est pour lui une reproduc-

tion de l'Enfant-Jésus. Ce n'est pas un tel, qui lui est sympathique ou antipathique : non, c'est Jésus vivant dans un des membres de son corps mystique. Si celui qu'il rencontre est notoirement l'ennemi de Jésus, notre contemplatif ne voit que ce fait ; tout autre trait de physionomie disparaît à ses yeux. Il fera opposition à cet homme en tant qu'il est l'ennemi de Jésus. Il s'affligera de ce qu'il se trouve dans un état d'âme si horrible et si dangereux ; il priera pour lui et fera tout en son pouvoir afin de l'arracher aux griffes du démon et le gagner à Jésus-Christ. Quant à ce qui est de lui-même, c'est aussi en Dieu qu'il se voit, et là, il conçoit une haute idée du prix de son âme et en même temps, à la lumière éblouissante et consumante de la sainteté infinie, quelle haine il conçoit de ses péchés et de ses imperfections ! Vraiment, Dieu lui est tout en tout, Dieu

borne son horizon de toute part et, à ses yeux, remplit de sa divine splendeur tout l'univers, donnant à chaque objet la place qui lui convient, son rang, sa signification, sa teinte propre, et supportant toutes choses et les dépassant et les transcendant infiniment.

2° L'oraison mentale est désormais un état, un don, une possession solide. Pratiquement elle se continue sans interruption. Elle est devenue aussi nécessaire et naturelle à la vie de cette âme que la respiration à celle de son corps, et c'est pourquoi on y fait aussi peu attention. A chaque instant cette âme éclate en actes spontanés de foi, d'espérance, de charité; tandis que de son côté, l'Esprit Saint lui imprime des impulsions encore plus relevées, à l'aide des trois dons qui président aux rapports directs et sans intermédiaires de l'âme avec Dieu, à savoir : le don de Crainte du Seigneur, celui

d'Intelligence et celui de Sagesse. C'est le don de Crainte du Seigneur auquel on doit attribuer le rôle le plus actif dans les Purifications passives dont nous allons parler, tandis que le don d'Intelligence préside aux Illuminations passives et le don de Sagesse intervient dans les états passifs d'union extatique.

3° Purifications passives. — Jusqu'alors le fervent chrétien avait lui-même mis la main à l'œuvre et conduit courageusement l'entreprise de l'expiation de ses péchés et de la correction de ses défauts : désormais Dieu lui-même va y mettre la main, et accomplir ce que le chrétien ne pourrait jamais faire par lui-même : Dieu va réduire au silence, l'une après l'autre, chacune de ses puissances, le dépouiller de son activité naturelle, lui arracher jusqu'au plus petit lambeau du vêtement de l'amour propre si multiforme et si subtil, percer jusqu'au

centre de son être, jusqu'à la ligne de démarcation entre l'âme et l'esprit, jusqu'à la moëlle de ses facultés, pour en extirper les plus délicates fibriles des racines de ses péchés passés. Cela fait, Dieu plonge le mystique dans l'abîme de son néant et de son impuissance foncière, le roule de droite à gauche dans ce fond; lui fait éprouver des périodes de doute, de scrupules, de ténèbres, d'aridité et d'horribles tentations d'impureté, de blasphème et de désespoir. Parfois les persécutions des hommes, ou bien de cruelles infirmités corporelles, ou même les deux choses ensemble, viennent se surajouter et rendre la mesure de ses souffrances comble et débordante. Cela est vraiment terrible. Voilà une âme qui aime Dieu ardemment et qui se voit sur le bord de l'enfer. Elle est dans un trou obscur où elle étouffe et ne peut même pas crier au secours. Il semble que le ciel soit sourd à

ses prières et que Dieu l'ait abandonnée. L'obscurité qui s'est abattue sur elle est si épaisse qu'elle ne peut plus même apercevoir son Sauveur crucifié, ni aucun de ses adorables mystères, ni aucun trait de sa bonté infinie dans l'œuvre de la création. Elle en arrive à se persuader qu'elle n'est plus dans la maison de la quiétude. Elle devient sa propre accusatrice et se reproche amèrement d'avoir atiré sur elle, comme elle le croit, le châtiment de l'expulsion : et pourtant, sans qu'elle puisse s'en rendre compte, elle prie comme jamais elle n'a fait auparavant, et sa prière est incomparablement plus méritoire que lorsqu'elle jouissait de toutes les beautés de ce lieu et des consolations de la dévotion sensible. Elle tient à Dieu par le sommet ou la fine pointe de sa volonté, et Notre-Seigneur la soutient invisiblement de son bras invincible, avec un très tendre amour.

Sainte Jeanne d'Arc dans sa prison, saint François de Sales, lorsqu'il était jeune étudiant à Bologne, saint Alphonse Liguori dans sa vieillesse ; plus près de nous, le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, pendant sa dernière maladie, sont des exemples de ces purifications passives d'une âme parfaite. Il y en a aussi de grands exemples parmi les personnages historiques de l'Ancien Testament. Tels, Tobie l'Ancien, devenu aveugle, David pendant qu'il composait ses psaumes de la pénitence ; le saint homme Job sur son fumier, livrant son âme à ces émouvantes lamentations sur les misères de l'homme en général et sur le rude lot qui lui en était échu en partage.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que si l'on observe de près l'âme fervente qui est ainsi en traitement entre les mains du Dieu d'amour, on s'aperce-

vra qu'au fond, elle se trouve établie dans une parfaite indifférence à l'égard soit de la peine soit de la consolation. Sa générosité ne se dément pas un instant. Elle n'a qu'un désir : faire la très sainte volonté de Dieu. Il peut arriver que la grandeur de ses souffrances lui arrache un cri de douleur, mais jamais une plainte ; elle ne forme, même pas dans le secret de son cœur, le souhait de voir se terminer une si rude épreuve. Comme Notre-Seigneur a donc bien su tuer l'amour-propre dans son bon serviteur ! A lui en soit toute la gloire !

D'autre part, lorsque les ténèbres ont passé, et que le serviteur de Dieu se retrouve au milieu des consolations ; aux heures où le Saint Esprit le fait souhaiter avec des soupirs d'ineffable tendresse *de mourir* enfin *pour être avec le Christ;* même à ces heures-là, si vous lui demandez s'il ne consentirait pas à rester encore

quelque temps sur la terre, vous verrez que même pour ce qui est d'aller en paradis, il n'a pas de volonté ; il consentira à demeurer dans son exil aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur qui est son unique amour. Oui, certes, il a parfaitement appris la leçon du renoncement à soi-même : il ne reste pas en lui l'ombre d'une secrète recherche de lui-même jusque dans les choses de Dieu.

4° Cette étape de la vie spirituelle est aussi marquée par les illuminations passives de l'âme au moyen de la vision de Dieu dans la nuit obscure. Jusqu'alors notre chrétien a travaillé de toutes ses forces à se faire une idée de Dieu. A cette fin il s'est donné beaucoup de peine pour lire la parole de Dieu dans les Ecritures, l'écouter dans les sermons des prédicateurs, se l'approprier par des méditations personnelles, et ainsi construire lui-même l'édifice de sa connaissance surnaturelle

en même temps que de sa connaissance naturelle de Dieu. C'était là un exercice très agréable à ses puissances naturelles, appliquées aux données de la révélation divine. Mais à présent, à ce relai de la vie spirituelle, il arrive que Dieu réduit les facultés naturelles du contemplatif au mutisme et à la cécité. Dieu introduit cette âme toute nue, dans une région sans discours, sans images, sans le moindre rayon de lumière créée. Il semble même enlever à l'âme toute connaissance antécédente, la réduisant par là à une merveilleuse ignorance : le monde entier des créatures, passées ou présentes, et toutes ses expériences d'elles, passées et présentes, semblent se détacher d'elle et tomber à ses pieds comme un vêtement usé qui ne tient plus ensemble. Dieu est en train de vider complètement le vase qu'est cette belle âme, de le nettoyer à fond, et de se verser Lui-même mysté-

rieusement en elle par une nouvelle espèce de présence, afin d'être le seul objet de sa contemplation, dans sa propre divine essence, en absolue simplicité.

Mais, comme la lumière de Dieu vu en Lui-même est trop brillante pour être perçue de l'âme encore en son pélerinage : ses yeux de chouette en seraient éblouis : elle n'aperçoit que le nuage obscur. Toutefois elle sait que cet objet, à la fois obscur et lumineux, est bien véritablement Celui qu'elle cherche, Celui qu'elle aime avec transport : et, en Le contemplant dans cet état, elle en reçoit de plus grandes lumières que jamais ne lui en communiquèrent soit le grand livre de la Nature, soit les Saintes Ecritures, soit les belles peintures qui décorent les murs de la Maison de quiétude ; seulement elle se sent incapable de mettre en langage humain sa nouvelle connaissance, et il ne lui est pas possible de garder

pendant longtemps, les yeux fixés sur le nuage obscur et lumineux. Mais, mon Dieu ! combien profonde est l'impression qu'elle reçoit pendant les courts moments fugitifs de son extase !

Dès que son doux transport a cessé, le fidèle amant de Dieu est obligé de revenir à son ancienne manière, moins sublime, d'aborder les mystères divins. Il lui faut, de nouveau, avoir recours à l'oraison discursive, à la méditation, aux saintes lectures. Un pareil retour en arrière, tout en étant un soulagement à la faiblesse de la nature, est extrêmement pénible à l'âme. Il lui faut un grand effort pour s'adapter de nouveau au plan relativement inférieur, où elle est forcée de redescendre. Elle ne peut s'empêcher d'imiter le petit enfant à la mamelle à qui sa mère retire le sein, et qui, par ses cris, et ses larmes, donne bien à entendre

que cet aimable sein maternel est tout ce qu'il désire.

C'est mon intime conviction que rien ne saurait nous donner une idée plus juste (par approximation) de la nature des peines des saintes âmes du purgatoire, et de leur résignation absolue, et de leur passivité pleine d'amour sous la main de Dieu qui les fait souffrir; comme aussi de la contemplation qui leur est propre, et de leur illumination graduelle, que les purifications et illuminations passives, du chrétien arrivé à cette étape de la vie spirituelle.

5° Il faut encore noter que la voie de l'âme parfaite est marquée par une espèce d'union passive avec Dieu, telle que rien de ce qu'elle avait éprouvé jusqu'alors en ce genre ne saurait y être comparé. Précédemment le chrétien s'était procuré par ses propres efforts

son union à Dieu. Il y arrivait par la digne réception des sacrements, et en produisant avec le secours de la grâce, des actes fervents de foi, d'espérance et de charité. Tout cela était fort bien, dans la mesure d'efficacité attachée à ces actes, mais ne pouvait atteindre à la mesure d'efficacité voulue de Dieu pour le bien de cette âme. Alors le seul moyen qui reste, c'est que Dieu dans l'excès de son amour, prenne cette âme entre ses mains et accomplisse Lui-même l'acte de l'unir plus étroitement à sa divine bonté. C'est l'acte de Dieu, exclusivement. Tout ce qui est demandé de l'âme, c'est qu'elle se laisse faire ; c'est que, doucement, amoureusement, elle acquiesce à tout ce que Dieu fait d'elle, coopérant autant qu'elle le peut à l'action du Seigneur.

Alors il se forme une telle union de cette âme avec Dieu, une telle absorp-

tion d'elle en Lui, que, pour le moment du moins, elle semble absolument étrangère au monde des sens et à la compagnie des êtres créés. C'est comme si elle avait perdu son identité et que tout son être se fût écoulé en celui de Dieu. Représentez-vous une cabane de berger sur ses roues, abandonnée, tout ouverte sur les bords d'une rivière et surprise par les flots de l'inondation. Comme la cabane n'est pas adhérente au sol et n'offre aucune résistance,[e] elle est bientôt soulevée, emplie et entraînée par les grandes eaux. Elle devient en quelque sorte la proie, le jouet du fleuve déchaîné ; absolument passive, entièrement à sa merci, ne faisant plus qu'une même chose avec lui. Ainsi en est-il de l'âme parfaite, dans l'embrassement tout puissant de l'Essence divine, à certains moments extatiques d'union passive. Toutefois il y a une dif-

férence. L'aventure de la cabane du berger se terminera bien vite par le brisement de cette cabane en mille morceaux, et son anéantissement complet ; au contraire, l'âme du chrétien sortira de cette divine aventure, étonnamment fortifiée dans toutes ses puissances. Ce sera comme si,, après avoir été précédemment composée de vils métaux, elle se sentait tout d'un coup transmuée en l'or le plus pur.

Quand le pseudo-aréopagiste nous dit que son maître, le saint personnage Hiérothée, éprouvait en lui-même des phénomènes divins : *divina patiebatur ;* il veut dire que ces alternatives de purification passive, et d'illumination passive d'union passive et de retombée dans des états moins sublimes, avaient manifestement lieu en lui.

CHAPITRE XXV

MERVEILLEUSE FÉCONDITÉ DE L'AME PARFAITE

Du fond de sa quiétude, l'âme qui habite le Palais de la contemplation est d'une activité surprenante et d'une merveilleuse fécondité : en quoi elle se montre la vraie fille du Père Céleste.

Qu'y a-t-il de plus absolument tranquille, dans le sens le plus transcendant du mot, que Dieu? et qu'y a-t-il dont l'activité soit (à parler humainement) plus prolongée, plus intense, plus étonnante dans ses résultats? Au dedans de Lui-même, l'intensité de sa vie divine produit

l'éternelle génération du Verbe et l'éternelle procession du Saint Esprit. Au dehors de Lui-même, Dieu opère la mission de son Verbe divin et de son Esprit d'amour, et alors l'univers des créatures, les unes visibles, les autres invisibles, est tiré du néant, soutenu dans une existence qui se prolonge, et gouverné avec une sagesse infinie ; les natures angéliques sont soumises à l'épreuve, triées et séparées selon la diversité de leurs mérites, et reçoivent la place et le traitement qui conviennent à chacune. L'homme est créé et tout d'abord constitué dans un état surnaturel d'innocence et de bonheur, avant-goût de l'état de gloire qui lui était promis à la seule condition de rester fidèle à son Créateur. Après que le péché d'Adam et d'Eve eut entraîné la ruine de la race humaine tout entière, Dieu promet, et en temps convenable donne,

son Divin Fils aux hommes, pour qu'Il devienne l'un d'eux et opère le salut du monde. Alors se suivent dans un ordre merveilleux les mystères de l'Incarnation, de la vie humaine du Sauveur, de la Rédemption, de l'établissement de l'Eglise du Christ, de la formation des Saints, du rassemblement des élus en paradis, jusqu'au jour de la Résurrection de toute chair et du Jugement Dernier. En vérité, Dieu est d'une activité intense et d'une admirable fécondité, au sein de sa quiétude absolument transcendante.

Pour ce qui est du vrai contemplatif, une première récolte de fruits surnaturels se compose de ses prières, messes entendues, communions et autres actes de piété, auxquels il faut ajouter les mérites de tous les actes de sa vie quotidienne, y compris les plus simples, les plus communs, les plus humbles, tels que ses travaux manuels, ses récréations, ses re-

pas, son sommeil. Grâce à l'étonnante pureté d'intention et à la ferveur pleine d'amour surnaturel, avec lesquelles il accomplit toutes ces actions, elles se trouvent être chacune une bonne œuvre de toute première qualité. Elles ressemblent à des beaux fruits mûrs, parfaitement sains, qui exhalent un parfum délicieux. Elles ne cachent point dans leur sein le ver rongeur de la secrète complaisance en soi-même qui souvent gâte les meilleures bonnes œuvres des âmes tièdes ; elles n'ont point à leur surface ces nœuds et ces taches qui dénotent des fruits d'une qualité inférieure.

Déjà, de ce chef, le chrétien qui marche dans la voie unitive, procure beaucoup de gloire à Dieu, en même temps qu'il amasse pour lui-même dans le ciel une fortune inconcevable de mérites. Or ce n'est là que le commencement de ses gains.

Par-dessus cette récolte, il y en a une autre bien distincte, formée de ses actes de charité parfaite, soit qu'ils naissent tout simplement de ses actes positifs de religion, et particulièrement de la réception des sacrements, soit qu'ils n'aient aucune connection apparente avec eux. Un acte de charité parfaite est un acte accompli avec toute l'ardeur dont l'âme est capable, purement et simplement pour l'amour de Dieu, sans aucun regard sur soi-même. Un tel acte n'est que bien rarement produit par les commençants et les avancés, à cause de sa grande difficulté intrinsèque ; ou, en d'autres termes qui seront plus clairs, à cause des obstacles qu'ils trouvent à son accomplissement dans leur intérieur immortifié ou insuffisamment mortifié.

Un acte de charité parfaite a toujours pour premier résultat de nettoyer l'âme de tous les restes des péchés antécédents

et d'abolir ses dettes à la Justice divine. Il la rend aussi pure que le petit enfant après son baptême et aussi parfaitement propre à la possession immédiate de Dieu dans la vision béatifique, si la mort survenait à ce moment-là. De plus, cet acte a la vertu d'agrandir la capacité de l'âme aimante, en sorte qu'elle reçoit une plus abondante effusion du Saint Esprit. Enfin, il a aussi pour effet d'accroître dans l'âme l'inclination et l'aptitude à accomplir d'autres actes semblables de charité parfaite. Par là il arrive que, tandis que le commençant et le progressant n'avancent qu'à pas lents et pénibles sur le chemin des vertus, le parfait escalade à pas de géant les plus hauts sommets de la sainteté ; et, loin de trouver la fatigue et l'épuisement dans cet exercice, plus il monte haut et plus il se sent disposé et ardent à monter plus haut. Saint Thomas, traitant de la vertu de

charité, nous assure que nulle autre vertu n'a une aussi grande disposition à accomplir les actes qui lui sont propres, ou à y goûter de si grandes délices.

En multipliant ses précieux actes de charité parfaite, l'amant de Dieu ne se propose pas d'amasser pour lui-même au ciel des trésors de mérites : s'il le faisait, cela pourrait bien causer une baisse de sa charité, de quelques degrés ; il se propose purement et simplement de faire l'amour à son Seigneur, et c'est là le secret de la perfection de son acte. Toutefois, il n'en obtient pas moins ce résultat secondaire, de produire à son avantage une fortune spirituelle incalculable ; et, lorsqu'il lui arrive de prendre conscience du fait, il en éprouve une humble joie et une vive gratitude.

Cependant la divine atmosphère de sainteté dans laquelle il a son mouvement et sa vie, lui est devenue si natu-

relle, qu'il accomplit beaucoup de ces actes de charité parfaite, inconsciemment, et sans y faire plus d'attention qu'à sa respiration.

Notons que le commandement de l'amour parfait est donné à tous, tandis qu'en réalité il n'est accompli que par les habitants du palais de la quiétude. Cela n'est-il pas une nouvelle et très forte preuve que tous sont appelés à la plénitude de la vie mystique et de la divine contemplation à son plus haut degré, quoique, en fait, ceux qui y atteignent soient si peu nombreux?

A tous et à chacun, à mon frère, à moi, à vous, ami lecteur, est donné ce commandement péremptoire et absolu : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces.* (Marc, XII, 30). Cependant il est évident que, seul, le chrétien arrivé au troisième re-

lais de la vie spirituelle, c'est-à-dire à la Voie unitive, accomplit ce commandement à la lettre et dans sa plénitude. Les pieux chrétiens situés sur un plan inférieur de vie spirituelle, ne font que des essais d'accomplir ce commandement, et ces tentatives n'ont qu'un succès partiel. Ils s'efforcent réellement d'accomplir le commandement de l'amour dans sa plénitude ; s'ils ne réussissent pas, il faut s'en prendre à leurs défauts plus ou moins nombreux et qui demandent du temps à arracher. Leur volonté est bonne et tournée dans la direction voulue, et quoique pour le moment, elle n'atteigne pas tout à fait le but, Dieu est satisfait provisoirement, en considération de ce fait que, à quelqu'époque future, connue de Lui, ils atteindront enfin à la perfection du commandement de l'amour, sinon pendant leur vie, du moins, très certainement, immédiatement après leur mort.

Pour ce qui est des actes de parfait amour de Dieu dans le service du prochain, ici encore le chrétien qui est dans la voie unitive surpasse incomparablement ses frères qui n'y sont pas encore. Les ardeurs de sa prière d'intercession vivifient l'Église de Dieu tout entière. De plus, elles le rendent père d'innombrables âmes, qui lui devront leur triomphe sur le tentateur à quelque moment critique de leur vie ,ou bien leur vocation à la prêtrise ou à la vie religieuse, ou bien leur persévérance finale et leur salut. A son entrée en paradis, toute cette postérité spirituelle lui sera présentée ; alors il s'écriera dans la joie de sa surprise : « D'où me viennent ces enfants que je ne connais même pas? Le Seigneur a opéré pour moi de grandes choses : que son nom soit béni ! »

En outre de toutes ces merveilles, le parfait contemplatif et amant de Dieu,

lorsque, sous l'impulsion du Saint Esprit, il s'adonne à quelqu'œuvre de miséricorde spirituelle ou corporelle, il y apporte l'esprit et la puissance de son divin Maître, Notre-Seigneur. Se pourrait-il qu'il ne fît pas dans ce nouveau champ une moisson également abondante? Ainsi s'expliquent les exploîts merveilleux d'un saint Benoît, d'un saint Dominique, d'un saint François d'Assise, d'un saint Ignace de Loyola, d'une sainte Thérèse, d'un saint Vincent de Paul et de tous les autres fondateurs d'ordres religieux. Ainsi s'explique également l'étonnante récolte d'âmes, moisonnée par les hommes vraiment apostoliques, dans la chaire, au confessionnal, par leurs livres, leur correspondance, leurs conversations privées. Oh ! comme ces hommes de Dieu édifient, éclairent, encouragent et sauvent les âmes !

Quand on prend toutes ces choses en

considération, on n'est plus étonné d'entendre les auteurs spirituels nous assurer qu'un seul chrétien parfait opère plus de bien dans le monde, et par conséquent est plus cher à Dieu, que des centaines d'autres qui sont moins fervents ; tout comme un homme mûr, fera plus de bon travail à lui seul en un jour que des centaines de petits enfants tous ensemble.

EPILOGUE

Nous voici arrivés au bout de notre tâche.

Dans ce volume, mon dessein était de dégager la vraie notion de la divine contemplation. Il me semble que, par la grâce de Dieu, j'y ai réussi quelque peu. A vous, maintenant, ami lecteur, d'en faire votre profit.

On remarquera que dans le cours de ce traité le mot « contemplation » a été employé dans trois acceptations différentes. Premièrement dans son sens le plus étendu, comme corrélatif de l' « action sainte », la contemplation embrasse toute espèce d'actes du fervent chrétien dont Dieu est l'objet direct. En second lieu, le terme « contemplation » est pris dans le sens plus restreint d'oraison men-

tale, quelle qu'en soit la forme. Enfin il est encore employé dans son sens le plus sublime et aussi le plus restreint, c'est-à-dire comme désignant le regard amoureux et sans discours de l'âme, sur la personne de Notre-Seigneur ou sur l'Essence divine de la Très Sainte Trinité. En chacun des cas, le contexte du chapitre aura suffisamment donné à entendre dans lequel de ces trois sens respectivement, le terme était employé.

Ce n'est pas sa faute si l'écrivain est ainsi obligé d'employer le même mot dans des sens différents. Pour sa justification il doit suffire d'observer que dans nul autre champ de spéculation intellectuelle, l'homme ne se trouve autant qu'ici confronté par l'impuissance du langage à servir d'instrument à l'expression de la vérité.

Celui qui veut devenir pilote d'un aéroplane doit d'abord apprendre à démon-

ter sa machine pièce à pièce et à la remonter au complet. Il paraît que lorsqu'il a réussi à faire cela, plus de la moitié de la technique de l'art de voler dans les airs est apprise : le reste sera surtout affaire de courage, de sang-froid et d'expérience.

Celui-là peut se lancer avec confiance qui a une bonne machine, et en connaît le rendement et de plus est alerte à l'égard de tout ce qu'il est possible qu'il lui arrive une fois dans le royaume des airs.

Il en est de même du chrétien qui désire prendre son vol dans le royaume sublime de la divine contemplation. Qu'il ait le courage de vouloir, et une connaissance à fond des ressources que la grâce divine met en son âme, qu'il s'y mette et y applique avec diligence toutes ses puissances, et le succès lui est assuré.

Aucune théorie ne prendra jamais la

place de la pratique et de l'expérience personnelle. C'est pour cela que j'ai consacré tous mes efforts à bien mettre sous les yeux du lecteur tout ce qui a un rapport intime avec la vraie notion de la Divine Contemplation. Quand il se sera rendu maître de ces détails, il pourra prendre son vol.

Des règles à priori ont trop la tendance à rendre l'homme gauche et timide et à lui enlever, par ce sentiment excessif de lui-même, sa liberté d'action. Un souvenir de mon enfance peut servir à mettre ce point en lumière. Quand j'avais sept ou huit ans, dans ma bonne ville natale de Sens, nos maîtres d'école avaient la coutume, à la fin du mois de décembre, de nous faire écrire des lettres ou « compliments de bonne année », à nos chers parents. Ce n'était pas pour nous, écoliers, une petite affaire. Plus d'une fois la page sortit de nos mains en-

luminée de taches et de la marque de doigts pas très propres : nous mettions de l'encre partout où il n'en fallait pas, jusque sur le bout de notre nez. La lettre devait être lue en grande pompe, le matin du permier jour de l'An, devant toute la famille assemblée ; après quoi nous recevions nos cadeaux.

En jetant un regard en arrière sur cette petite solennité, j'avoue qu'elle me fait l'effet d'avoir été bien absurde, parce qu'elle nous faisait sortir de notre naturel enfantin et nous enlevait la grâce de notre âge. C'est à peine si nous comprenions le langage prétentieux qu'on nous avait dicté ; certainement, laissés à nous-mêmes nous eussions dit les choses tout autrement. Mais l'heureux moment venait bien vite, où jetant de côté la page impertinente, nous nous élancions dans les bras ouverts de nos chers pa-

rents et nous les embrassions et recevions leurs caresses à bouche que veux-tu. Ah ! cela, c'était du réel. Puis, les cadeaux faisaient leur apparition : des joujoux, des boîtes de bonbons, et provoquaient une nouvelle explosion de baisers de cris de joie et du plus joli babil. Ah ! cette partie là de la cérémonie avait un vrai succès.

Le contemplatif ressemble à ces chers petits enfants. Dans ses entretiens avec Dieu il apporte un amour filial plein de franchise et de tendresse, et non un esprit de contrainte et de cérémonie. Il aime et il se sait aimé ; il est sans cesse à jouer le jeu divin de l'amour. Faites de même, cher lecteur ; et que Dieu vous bénisse en attendant que nous nous rencontrions de nouveau, si vous le voulez bien, dans mon prochain volume qui vous entretiendra de « la Contemplation Affective de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres		Pages
I	Première idée de la divine contemplation	15
II	Première division de la divine contemplation	29
III	De la contemplation purement naturelle	44
IV	Contemplation chrétienne	57
V	Quelques signes caractéristiques de la contemplation chrétienne	75
VI	Humilité du contemplatif	85
VII	Admiration et joie du contemplatif.	98
VIII	Que Dieu veut se livrer tout entier à l'homme pour sa jouissance	113
IX	Division de la contemplation chrétienne. Et d'abord, de l'adoration corporelle	131
X	Autres remarques sur l'excellence de l'adoration corporelle	144
XI	Adoration corporelle des enfants et des personnes distraites	158
XII	Des divers actes d'adoration corporelle	173
XIII	De l'oraison mentale en général	190

XIV Des diverses espèces d'oraisons mentales 202
XV Les abords de l'oraison discursive... 217
XVI De la pratique de l'oraison discursive 232
XVII La plaie des distractions 245
XVIII La littérature du bon Dieu 261
XIX Les livres liturgiques de l'Eglise 280
XX Les ouvrages des Saints 300
XXI De l'oraison affective et du don de la présence de Dieu 318
XXII Sur le seuil de la Voie Unitive 336
XXIII A l'intérieur du palais de quiétude... 347
XXIV Des états d'oraison passive non miraculeux 378
XXV Merveilleuse fécondité de l'âme parfaite 397
EPILOGUE 409

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.

BV 5091 .C7 L6314 1923
SMC
Louismet, Savinien,
1858-1926.
La contemplation
chrbetienne /
AYY-4284 (mcih)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY